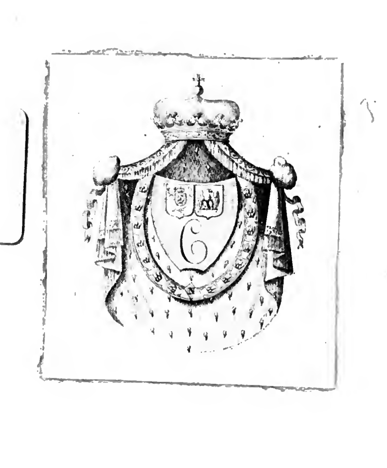




OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

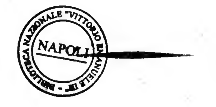
OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

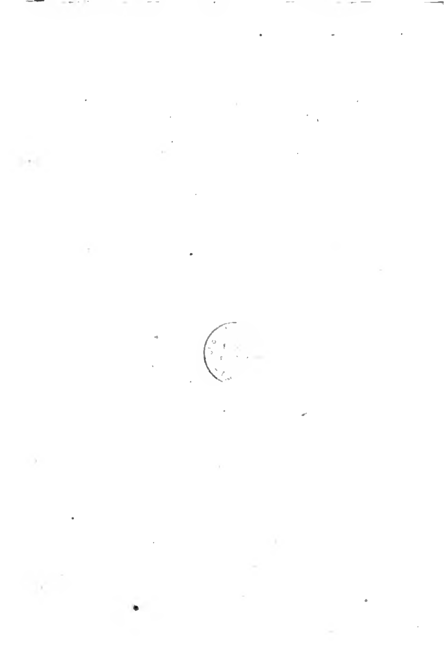
TOME ONZIEME.





DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.





AGNES SOREL.



CHARLES VII.

Gravé d'après l'Original tiré du Cabinet du Roi, par N. F. Moreau





LE COM^{TE}. DE DUNOIS.

Gravé d'après l'Original tiré du Cabinet du Roi, par J. B. Fosseyeux 1789.



JEANNE D'ARC.



LA

PUCELLE

D'ORLEANS.

POEME EN VINGT-UN CHANTS.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Ce poëme eſt un des ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont excité en même temps et le plus d'enthouſiaſme et les déclamations les plus violentes. Le jour où M. de *Voltaire* fut couronné au théâtre, les ſpectateurs qui l'accompagnèrent en foule juſqu'à ſa maiſon, criaient également autour de lui : *Vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*. Nous croyons donc qu'il ne ſera pas inutile d'entrer dans quelques détails hiſtoriques ſur ce poëme.

Il fut commencé vers l'an 1730 : et juſqu'à l'époque où M. de *Voltaire* vint s'établir aux environs de Genève, il ne fut connu que des amis de l'auteur qui avaient des copies de quelques chants, et des ſociétés où *Thiriot* en récitait des morceaux détachés.

Vers la fin de l'année 1755, il en parut une édition imprimée, que M. de *Voltaire* ſe hâta de déſavouer, et il en avait le droit. Non-ſeulement cette édition avait été faite ſur un manuſcrit volé à l'auteur ou à ſes amis, mais elle contenait un

grand nombre de vers que M. de *Voltaire* n'avait point faits, et quelques autres qu'il ne pouvait pas laiffer fubfifter, parce que les circonftances auxquelles ces vers fefaient allufion étaient changées : nous en donnerons plufieurs preuves dans les *notes* qui font jointes au poëme. La morale permet à un auteur de défavouer les brouillons d'un ouvrage qu'on lui vole, et qu'on publie dans l'intention de le perdre.

On attribue cette édition à *la Beaumelle*, et au capucin *Maubert*, réfugié en Hollande. Cette entreprife devait leur rapporter de l'argent, et compromettre M. de *Voltaire*. Ils y trouvaient

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Un libraire, nommé *Graffet*, eut même l'impudence de propofer à M. de *Voltaire* de lui payer un de ces manufcrits volés, en le menaçant des dangers auxquels il s'expoferait s'il ne l'achetait pas ; et le célèbre anatomifte-poëte *Haller*, zélé proteftant, protégea *Graffet* contre M. de *Voltaire*.

Nous voyons, par la lettre de l'auteur à l'académie française, que nous avons jointe à la préface, que cette première édition fut faite

à Francfort ſous le titre de Louvain. Il en parut fort peu de temps après deux éditions ſemblables en Hollande.

Les premiers éditeurs, irrités du déſaveu de M. de *Voltaire*, conſigné dans les papiers publics, réimprimèrent la Pucelle, en 1756, y joignirent le déſaveu pour s'en moquer, et pluſieurs pièces ſatiriques contre l'auteur. En ſe décelant ainſi eux-mêmes, ils empêchèrent une grande partie du mal qu'ils voulaient lui faire.

En 1757, il parut à Londres une autre édition de ce poëme, conforme aux premières, et ornée de gravures d'auſſi bon goût que les vers des éditeurs : les réimpreſſions ſe ſuccédèrent rapidement ; et la Pucelle fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1759.

Ce fut en 1762 ſeulement que M. de *Voltaire* publia une édition de ſon ouvrage, très-différente de toutes les autres. Ce poëme fut réimprimé, en 1774, dans l'édition in-4°, avec quelques changemens et des additions aſſez conſidérables. C'eſt d'après cette dernière édition, revue et corrigée encore ſur d'anciens manuſcrits, que nous donnons ici la Pucelle.

Plusieurs entrepreneurs de librairie, en imprimant ce poëme, ont eu soin de rassembler les variantes; ce qui nous a obligés de prendre le même parti dans cette édition. Cependant, comme parmi ces variantes il en est quelques-unes qu'il est impossible de regretter, qui ne peuvent appartenir à M. de *Voltaire*, et qui ont été ajoutées par les éditeurs pour remplir les lacunes des morceaux que l'auteur n'avait pas achevés, nous avons cru pouvoir les supprimer, du moins en partie.

L'impossibilité d'anéantir ce qui a été imprimé tant de fois, et la nécessité de prouver aux lecteurs les interpolations des premiers éditeurs, sont les seuls motifs qui nous aient engagés à conserver un certain nombre de ces variantes.

Il nous reste maintenant à défendre la Pucelle contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de *Voltaire* d'avoir ri aux dépens de *Jeanne d'Arc*, qu'à *Jean Cauchon*, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive.

Il nous paraît qu'il n'y a que deux espèces d'ouvrages qui puissent nuire aux mœurs:

1°. ceux où l'on établirait que les hommes peuvent se permettre sans scrupule et sans honte les crimes relatifs aux mœurs, tels que le viol, le rapt, l'adultère, la séduction, ou des actions honteuses et dégoûtantes qui, sans être des crimes, avilissent ceux qui les commettent; 2°. lès ouvrages où l'on détaille certains rafinemens de débauche, certaines bizarreries des imaginations libertines.

Ces ouvrages peuvent être pernicieux, parce qu'il est à craindre qu'ils ne rendent les jeunes gens, qui les lisent avec avidité, insensibles aux plaisirs honnêtes, à la douce et pure volupté qui naît de la nature.

Or il n'y a rien dans la Pucelle qui puisse mériter aucun de ces reproches. Les peintures voluptueuses des amours d'*Agnès* et de *Dorothée* peuvent amuser l'imagination, et non la corrompre. Les plaisanteries plus libres dont l'ouvrage est semé ne sont ni l'apologie des actions qu'elles peignent, ni une peinture de ces actions, propre à égarer l'imagination.

Ce poëme est un ouvrage destiné à donner des leçons de raison et de sagesse, sous le voile de la volupté et de la folie. L'auteur peut y

avoir bleſſé quelquefois le goût, et non la morale.

Nous ne prétendons pas donner ce poëme pour un catéchiſme; mais il eſt du même genre que ces chanſons épicuriennes, ces couplets de table où l'on célèbre l'inſouciance dans la conduite, les plaiſirs d'une vie voluptueuſe, et la douceur d'une ſociété libre, animée par la gaieté d'un repas. A-t-on jamais accuſé les auteurs de ces chanſons de vouloir établir qu'il fallait négliger tous ſes devoirs, paſſer ſa vie dans les bras d'une femme, ou autour d'une table? non, ſans doute : ils ont voulu dire ſeulement qu'il y avait plus de raiſon, d'innocence et de bonheur dans une vie voluptueuſe et douce, que dans une vie occupée d'intrigues, d'ambition, d'avidité ou d'hypocriſie.

Cette eſpèce d'exagération, qui naît de l'enthouſiaſme, eſt néceſſaire dans la poëſie. Viendra-t-il un temps où l'on ne parlera que le langage exact et ſévère de la raiſon? Mais ce temps eſt bien éloigné de nous, car il faudrait que tous les hommes puſſent entendre ce langage. Pourquoi donc ne ſerait-il point permis d'en emprunter un autre pour parler à ceux qui n'entendent point celui-ci.

D'ailleurs ce mélange de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, peint dans la Pucelle, eſt l'image naïve des mœurs du temps. (1)

Voilà, à ce qu'il nous ſemble, dans quel eſprit les hommes ſévères doivent lire la Pucelle; et nous eſpérons qu'ils ſeront moins prompts à la condamner.

Enfin, ce poëme n'eût-il ſervi qu'à empêcher un ſeul libertin de devenir ſuperſtitieux et intolérant dans ſa vieilleſſe, il aurait fait plus de bien que toutes les plaiſanteries ne feront jamais de mal. Lorſqu'en jetant un coup d'œil attentif ſur le genre humain, on voit les droits des hommes, les devoirs ſacrés de l'humanité, attaqués et violés impunément, l'eſprit humain abruti par l'erreur, la rage du fanatiſme et celle des conquêtes ou des rapines agiter ſourdement tant d'hommes puiſſans, les fureurs de l'ambition et de l'avarice exerçant par-tout leurs ravages avec impunité, et qu'on entend un prédicateur tonner contre les erreurs de

(1) Un chanoine de Paris, zélé *bourguignon*, rapporte en propres termes, dans ſes annales que pluſieurs de nos compilateurs d'hiſtoires de France ont eu la bonté de copier, que ſous le règne de *Charles VI*, DIEU affligea la ville de Paris d'une toux générale, en punition de ce que les petits garçons chantaient dans les rues: *Votre ... a la toux, commère; votre ... a la toux.*

la volupté, il femble voir un médecin appelé auprès d'un peftiféré, s'occuper gravement à le guérir d'un cor au pied.

Il ne fera peut-être pas inutile d'examiner ici pourquoi l'on attache tant d'importance à l'auftérité des mœurs. 1°. Dans les pays où les hommes font féroces, et où il y a de mauvaifes lois, l'amour ou le goût du plaifir produifent de grands défordres ; et il a toujours été plus facile de faire des déclamations que de bonnes lois. 2°. Les vieillards, qui naturellement poffèdent toute l'autorité, et dirigent les opinions, ne demandent pas mieux que de crier contre des fautes qui font celles d'un autre âge. 3°. La liberté des mœurs détruit le pouvoir des femmes, les empêche de l'étendre au-delà du terme de la beauté. 4°. La plupart des hommes ne font ni voleurs, ni calomniateurs, ni affaffins. Il eft donc très-naturel que par-tout les prêtres aient voulu exagérer les fautes de mœurs. Il y a peu d'hommes qui en foient exempts ; la plupart même mettent de l'amour-propre à en commettre, ou du moins à en avoir envie : de manière que tout homme à qui on a infpiré des fcrupules fur cet objet, devient l'efclave du pouvoir facerdotal.

Les prêtres peuvent laiſſer en repos la conſcience des grands ſur leurs crimes ; et en leur inſpirant des remords ſur leurs plaiſirs, s'emparer d'eux, les gouverner, et ſaire d'un voluptueux un perſécuteur ardent et barbare.

Ils n'ont que ce moyen de ſe rendre maîtres des femmes, qui pour la plupart n'ont à ſe reprocher que des ſautes de ce genre. Ils s'aſſurent par-là un moyen de gouverner deſpotiquement les eſprits faibles, les imaginations ardentes, et ſur-tout les vieillards qui, en expiation des vieilles fautes qu'ils ne peuvent plus répéter, ne demandent pas mieux que de dépouiller leurs héritiers en ſaveur des prêtres.

Nous obſerverons, en cinquième lieu, que ces mêmes ſautes ſont préciſément celles pour leſquelles on peut ſe rendre ſévère en ſeſant le moins de ſacrifices. Il n'y a point de vertu qu'il ſoit ſi facile de pratiquer, ou de faire ſemblant de pratiquer, que la chaſteté ; il n'y en a point qui ſoit plus compatible avec l'abſence de toute vertu réelle, et l'aſſemblage de tous les vices : en ſorte que du moment où il eſt convenu d'y attacher une grande importance, tous les fripons ſont sûrs d'obtenir, à peu de frais, la conſidération publique.

Auſſi cherchez ſur tout le globe un pays où, nous ne diſons pas la pureté qui tient à la ſimplicité, mais l'auſtérité de mœurs ſoit en grand crédit, et vous ſerez sûr d'y trouver tous les vices et tous les crimes, même ceux que la débauche fait commettre.

PREFACE

DE

DOM APULEIUS RISORIUS,

BENEDICTIN.

REMERCIONS la bonne ame par laquelle une Pucelle nous eſt venue. Ce poëme héroïque et moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, et comme il appert par pluſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuſcules d'un grand prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui règne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour et une nuit à le faire copier, et à tranſcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'eſt cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, et les vrais amateurs de la ſaine littérature ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement

défigurée. (2) Des éditeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en seize, d'autres en

(2) Lorsque ces éditions parurent, M. de *Voltaire* crut devoir les désavouer par une lettre adressée à l'académie française. Nous plaçons ici cette lettre et la réponse de M. *Duclos*, alors secrétaire de l'académie.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui sont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux désagrèmens auxquels les gens de lettres sont exposés depuis quelques années. Lorsqu'on donne une pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de succès, on la transcrit d'abord aux représentations, et on l'imprime souvent pleine de fautes. Des curieux sont-ils en possession de quelques fragmens d'un ouvrage, on se hâte d'ajuster ces fragmens comme on peut; on remplit les vides au hasard; et on donne hardiment, sous le nom de l'auteur, un livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le voler et le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer sous mon nom, il y a deux ans, sous le titre ridicule d'*Histoire universelle*, deux petits volumes sans suite et sans ordre, qui ne contiendraient pas l'histoire d'une ville, et où chaque date était une erreur: quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on est en possession, on le vend en manuscrit; et j'apprends qu'à présent on débite de cette manière quelques fragmens informes et falsifiés des *mémoires* que j'avais amassés dans les archives publiques, sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet qui rendit *Chapelain* si fameux. Les copies manuscrites qu'on m'en a envoyées de Paris sont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui sait un peu sa langue, et qui a puisé quelque goût dans votre société et dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain; et l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la première.

Cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainsi notre

dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliſſant des lacunes par des vers que le cocher de *Vertamont*, ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait déſavoués. (*a*)

nom, ne peut être détruit qne par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'eſt à vous, Meſſieurs, et aux académies formées ſur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié, que je dois m'adreſſer : lorſque des hommes comme vons élèvent leur voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public qne vous éclairez eſt bientôt déſabuſé.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

Réponſe de l'académie.

„ L'académie eſt très-ſenſible aux chagrins qne vous cauſent les éditions furtives et défigurées dont vous vous plaignez : c'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qni doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſavoir que les lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'académie, je vous prie d'être perſuadé, &c. *Signé* DUCLOS, ſecrétaire. „

Ce fut peu de temps après la date de ces lettres que parut une nouvelle édition de la Pucelle, où l'on eut ſoin de les inſérer, avec un avertiſſement et d'autres pièces ſatiriques contre M. de *Voltaire ;* on peut conclure de là que ces premiers éditeurs étaient ſes ennemis, ou des hommes vils qui, pour tirer quelque argent d'un libraire, violaient un dépôt, et le falſifiaient en compromettant la ſureté d'nn grand homme. On a accuſé de cette infamie *la Beaumelle* et *Maubert.*

(*a*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci :

Chandos ſuant et ſoufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt ſi l'autre eſt une fille.
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille.

Voici donc *Jeanne* dans toute ſa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il ſuffit que les lecteurs puiſſent tirer quelque inſtruction de la morale cachée ſous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur ? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les ſages liſent avec délices, ſans ſavoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la ſatire ſous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

Ce qui nous conſole beaucoup, c'eſt qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choſes hardies et libres, que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verùm enim verò, à commencer par le *Pulci*, nous ſerions bien fâchés que notre diſcret auteur eût approché des petites libertés que

> Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
> Il veut encor ſecouer ſa guenille,
> Chacun avait ſon trot et ſon allure.

On y dit de St *Louis :*

> Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre ſire,
> De ſe gaudir avec ſa Margoton,
> Onc ne tâta de biſque, d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du temps de *Charles VII;* tout eſt défiguré, tout eſt gâté par des abſurdités ſans nombre : c'eſt un capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui eſt l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

prend

prend ce docteur florentin dans ſon *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave chanoine, compoſa ſon poëme au milieu du quinzième ſiècle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis*, le magnifique ; et il eſt rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'eſt le ſecond poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes diſputes parmi les ſavans, pour ſavoir ſi c'eſt un ouvrage ſérieux ou plaiſant.

Ceux qui l'ont cru ſérieux ſe fondent ſur l'exorde de chaque chant, qui commence par des verſets de l'Ecriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

> *In principio era il verbo appreſſo a Dio ;*
> *Ed era Iddio il verbo, e el' verbo lui.*
> *Queſto era il principio al parer mio, &c.*

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve, Regina* ; et cela peut juſtifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très-ſérieuſement, puiſque dans ces temps-là, les pièces de théâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la paſſion et des actes des ſaints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont conſidéré que quelques hardieſſes trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eſt chrétien ou mahométan.

E ſe egli crede in Criſto o in Maometto.
Riſpoſe allor Margutte, per dir tel' toſto :
Io non credo più al nero che al azzurro ;
Ma nel cappone o leſſo o voglia arroſto,
. . . .
Ma ſopra tutto nel buon vino ho fede
. . . .
Or queſte ſon' trè virtù cardinale,
La gola, il dado, el' culo come io t'o detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le *Creſcembeni*, qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais poëmes épiques, dit, pour l'excuſer, qu'il était l'écrivain de ſon temps le plus modeſte et le plus meſuré ; *il più modeſto e moderato ſcrittore.* Le fait eſt qu'il fut le précurſeur du *Boyardo* et de l'*Arioſte.* C'eſt par lui que les *Roland*, les *Renaud*, les *Olivier*, les *Dudon* furent célèbres en Italie, et il eſt preſque égal à l'*Arioſte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *col' licenza di ſuperiori.* Ce n'eſt pas moi aſſurément qui l'ai faite ; et ſi notre Pucelle parlait auſſi imprudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre turc et d'une religieuſe grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioſte*; on n'y verra point un St *Jean* qui habite dans la lune, et qui dit :

Gli ſcrittori amo, e ſo il debito mio,
Che al voſtro mondo fu ſcrittore anche io;
E ben convenne al mio lodato Criſto
Rendermi guiderdon d'un ſi gran ſorte, &c.

Cela eſt gaillard ; et St *Jean* prend-là une licence qu'aucun ſaint de la Pucelle ne prendra jamais. Il ſemble que *Jéſus* ne doive ſa divinité qu'au premier chapitre de St *Jean*, et que cet évangéliſte l'ait flatté. Ce diſcours ſent un peu ſon ſocinien. Notre auteur diſcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'eſt encore pour nous un grand ſujet d'édification, que notre modeſte auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches, et le compilateur l'abbé *Langlet* ont fait l'hiſtoire. Qu'on ſe donne ſeulement le plaiſir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre ci-intitulé : *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le ſire de Lagant la reprint*; on verra quelle eſt la pudeur de notre auteur, en comparaiſon de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'hiſtoire merveilleuſe de *Gargantua*, dédiée au cardinal de *Tournon*?

On ſait que le chapitre des *Torches-cul* eſt un des plus modeſtes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes; nous dirons ſeulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par *la Fontaine*, ſont encore moins moraux que notre Pucelle. Au reſte, nous ſouhaitons à tous nos graves cenſeurs les ſentimens délicats du beau *Monroſe*; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, et la tendreſſe de *Dorothée*; à nos guerriers, le bras de la robuſte *Jeanne*; à tous les jéſuites, le caractère du bon confeſſeur *Boniſoux*; à tous ceux qui tiennent une bonne maiſon, les attentions et le ſavoir-faire de *Bonneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un remède excellent contre les vapeurs qui affligent en ce temps-ci pluſieurs dames et pluſieurs abbés; et quand nous n'aurions rendu que ce ſervice au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre temps.



La pudeur passe et l'amour seul demeure,
Son tendre Amant l'embrasse tout à l'heure.
Chant 1.er

J. M. Moreau le J.ne inv. 1788. Simonet Sculp.

LA PUCELLE

D'ORLEANS.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Amours honnêtes de Charles VII, et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St Denis, &c.

JE ne fuis né pour célébrer les faints : (*a*)
Ma voix eft faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de fes pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva fon roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeanne montra fous féminin vifage,
Sous le corfet et fous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le foir, pour mon ufage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, fi lifez cet ouvrage.
Vous tremblerez de fes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de fes rares travaux
Fut de garder un an fon pucelage.

O Chapelain, (*b*) toi dont le violon
De difcordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton fi dur a raclé fon hiftoire;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie:
Je n'en veux point; c'eft pour la Motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade eft par lui traveftie. (*d*)

Le bon roi Charle, au printemps de fes jours,
Au temps de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danfe)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*e*)
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneffe,
La taille et l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grâce enchantereffe,
Et de l'Amour le féduifant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des firènes:
Elle avait tout; elle aurait dans fes chaînes
Mis les héros, les fages et les rois.
La voir, l'aimer, fentir l'ardeur naiffante
Des doux défirs, et leur chaleur brûlante,
Lorgner Agnès, foupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Preffer fes mains d'une main careffante,
Laiffer briller fa flamme impatiente,
Montrer fon trouble, en caufer à fon tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes et rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, favante en l'art de plaire,

Couvrir le tout des voiles du myſtère,
Voiles de gaze, et que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux malfeſans.

POUR colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conſeiller Bonneau, (*f*)
Confident sûr et très-bon Tourangeau ;
Il eut l'emploi qui certes n'eſt pas mince,
Et qu'à la cour, où tout ſe peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et ſur-tout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.
Monſieur Bonneau, ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y ſoupa ; Bonneau ſervit à boire ;
Tout fut ſans faſte, et non pas ſans apprêts.
Feſtins des Dieux, vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs déſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait;
Contes d'amour d'un air tendre il feſait,
Et du genou le genou lui ſerrait.

LE ſouper fait, on eut une muſique
Italienne, en genre chromatique ; (*g*)
On y mêla trois différentes voix

Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique hiſtoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui, pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette muſique était
Près de la chambre où le bon roi ſoupait.
La belle Agnès, diſcrète et retenue,
Entendait tout, et d'aucuns n'était vue.

DEJA la lune eſt au haut de ſon cours :
Voilà minuit; c'eſt l'heure des amours.
Dans une alcove artiſtement dorée,
Point trop obſcure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Friſe a tiſſus,
D'Agnès Sorel les charmes ſont reçus.
Près de l'alcove une porte eſt ouverte,
Que dame Alix, ſuivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui ſavez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France !
Sur ſes cheveux, en treſſe retenus,
Parfums exquis ſont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de ſa maîtreſſe ;
Moment divin de joie et de tendreſſe;
Le cœur leur bat; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès ſont monter la rougeur.
La pudeur paſſe, et l'amour ſeul demeure.
Son tendre amant l'embraſſe tout à l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ſes beautés.

Qui n'en ferait en effet idolâtre ?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons féparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'Amour;
Leur boutonnet a la couleur des rofes.
Teton charmant, qui jamais ne repofes,
Vous invitiez les mains à vous preffer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baifer.
Pour mes lecteurs tout plein de complaifance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienféance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis. (*h*)
Tout eft beauté, tout eft charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a fa part,
Lui donne encore une grâce nouvelle;
Elle l'anime : amour eft un grand fard,
Et le plaifir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviffemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûner, reftaurant délectable,
Rend à leurs fens leur première vigueur;
Puis pour la chaffe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux fur des chevaux d'Efpagne
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués fur eux à pleines mains

Le dîner vient ; la délicate chère !
L'oiseau du Phafe et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mouffe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jauniffante, (*i*)
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Auffi brillans que la liqueur légère
Qui monte et faute et mouffe au bord du verre :
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A fon bon roi qui montre de l'efprit.
Le dîner fait, on digère, on raifonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de forbonne,
Des perroquets, un finge, un arlequin.
Le foleil baiffe ; une troupe choifie
Avec le roi court à la comédie ;
Et fur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans le fein des délices,
Ils paraiffaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardens,
Point de foupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; et l'Amour et le Temps
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles fouvent difait entre fes bras,
En lui donnant des baifers tout de flamme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.

Vaincre et régner, ce n'eſt rien que folie.
Mon parlement (*k*) me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie:
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.

Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier, et ne fait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince anglais (*l*) toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête et la dague au côté,
Lance en arrêt, la viſière hauſſée,
Foulait aux pieds la France terraſſée.
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonnains,
Boit le muſcat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les ſaints,
Et, ſans reſpect pour Jéſus ni Marie,
De mainte égliſe il fait mainte écurie:
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,

Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des ſaints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, (*m*) prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très-chrétien
Baiſant Agnès, et ne ſongeant à rien.
Ce bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le ſaint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence;
Un ſaint vaut mieux que tous les dieux païens.

Ah! par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte
Où de la foi j'ai planté l'étendard:
Trône des lis, tu cours trop de haſard;
Sang des Valois, je reſſens tes misères.
Ne ſouffrons pas que les ſuperbes frères
De Henri cinq, (*n*) ſans droit et ſans raiſon,
Chaſſent ainſi le fils de la maiſon.
J'ai, quoique ſaint, et Dieu me le pardonne,
Averſion pour la race bretonne:
Car, ſi j'en crois le livre des deſtins,
Un jour ces gens raiſonneurs et mutins
Se gaufferont des ſaintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce ſacrilége affront:

Mes chers Français feront tous catholiques;
Ces fiers Anglais feront tous hérétiques;
Frappons, chaffons ces dogues britanniques;
Puniffons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainfi parlait l'apôtre,
De maudiffons lardant fa patenôtre:
Et cependant que tout feul il parlait,
Dans Orléans un confeil fe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques feigneurs et quelques confeillers,
Les uns pédans et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain difaient: Que faut-il faire?
Poton, la Hire, et le brave Dunois, (*o*)
S'écriaient tous en fe mordant les doigts:
Allons, amis, mourons pour la patrie;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut: Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu;
Et que l'Anglais, qui penfe ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre.

Pour la Trimouille, il difait: C'eft en vain
Que mes parens me firent poitevin;
J'ai dans Milan laiffé ma Dorothée;
Pour Orléans, hélas! je l'ai quittée.
Je combattrai, mais je n'ai plus d'efpoir:
Faut-il mourir, ô ciel, fans la revoir?
Le préfident Louvet, (*p*) grand perfonnage,
Au maintien grave, et qu'on eût pris pour fage,

Dit: Je voudrais que préalablement
Nous fiffions rendre arrêt de parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
Sur toute chofe on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc; mais hélas!
Il ignorait fon trifte et piteux cas:
S'il le favait, fa gravité prudente
Procèderait contre fa préfidente.
Le grand Talbot, le chef des affiégeans,
Brûle pour elle, et règne fur fes fens:
Louvet l'ignore, et fa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce confeil de fages, de héros,
On entendait les plus nobles propos;
Le bien public, la vertu les infpire:
Sur-tout l'adroit et l'éloquent la Hire
Parla long-temps, et pourtant parla bien;
Ils difaient d'or, et ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne fais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au vifage vermeil,
Sur un rayon détaché du foleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de faint fe fentait à la ronde.
Le farfadet deffus fon chef avait
A deux pendans une mitre pointue
D'or et d'argent, fur le fommet fendue;
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une fainte auréole, (q)
Son cou penché laiffait voir fon étole,
Sa main portait ce bâton paftoral

Qui fut jadis *lituus* augural. (*r*)
A cet objet qu'on difcernait fort mal,
Voilà d'abord monfieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blafphémateur, jureur impitoyable,
Hauffant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce ferait chofe très-agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire et Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets font couchés fur le ventre.
L'objet approche, et le faint fantôme entre
Tout doucement porté fur fon rayon;
Puis donne à tous fa bénédiction.
Soudain chacun fe figne et fe profterne.

Il les relève avec un air paterne;
Puis il leur dit: Ne faut vous effrayer;
Je fuis Denis, (*s*) et faint de mon métier.
J'aime la Gaule, et l'ai catéchifée,
Et ma bonne ame eft très-fcandalifée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre eft confumé,
Et qui s'amufe, au lieu de le défendre,
A deux tetons qu'il ne ceffe de prendre.
J'ai réfolu d'affifter aujourd'hui
Les bons Français qui combattent pour lui.
Je veux finir leur peine et leur misère.

Tout mal, dit-on, guérit par ſon contraire.
Or ſi Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai réſolu, pour changer ſon deſtin,
De me ſervir des mains d'une pucelle.
Vous, ſi d'en-haut vous déſirez les biens,
Si vos cœurs ſont et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'Etat, l'Egliſe,
Aſſiſtez-moi dans ma ſainte entrepriſe;
Montrez le nid où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher.

Ainsi parla le vénérable ſire.
Quand il eut fait, chacun ſe prit à rire.
Le Richemont, né plaiſant et moqueur,
Lui dit: Ma foi, mon cher prédicateur,
Monſieur le ſaint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleſte domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eſtimez tant.
Quand il s'agit de ſauver une ville,
Un pucelage eſt une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis!
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les ſaints il n'eſt là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eſt plus.
Tous nos moûtiers ſont à ſec là-deſſus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes,
Ont dès long-temps dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos ſaints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins. (*t*)

Monſieur

Monſieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le ſaint rougit de ce diſcours brutal;
Puis auſſitôt il remonte à cheval
Sur ſon rayon, ſans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient ſi rare, et dont il ſemble ſou.
Laiſſons-le aller; et tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche!

Fin du premier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

N. B. Les notes font de M. de *Voltaire*, et prifes dans l'édition in-4°.

Les feules notes relatives aux variantes ne font pas de l'auteur. Il n'a jamais donné d'autre variante que celle du premier vers du poëme. Toutes les autres font tirées des manufcrits ou des premières éditions, dont nous entendons parler, en général en citant celle de 1756 qui leur eft conforme.

(*a*) PLUSIEURS éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des faints.

Cette leçon eft correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modeftie de l'auteur. Il avoue qu'il n'eft pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de fes œuvres, lui ont attribué une ode à *fainte Geneviève*, dont affurément il n'eft pas l'auteur.

(*b*) Tous les doctes favent qu'il y eut, du temps du cardinal de *Richelieu*, un *Chapelain*, auteur d'un fameux poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit *Boileau*) *il fit de méchans vers douze fois douze cents*. *Boileau* ne favait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que par difcrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maifon de *Longueville*, qui defcendait du beau bâtard *Dunois*, fit à l'illuftre *Chapelain* une penfion de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer fon argent.

(*c*) *La Motte-Houdart*, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très-abrégée, et cependant très-mal reçue. *Fontenelle*, dans l'éloge académique de *la Motte*, dit que c'eft la faute de l'original.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1756 :

Ou pour quelqu'un de fon académie.

(*e*) *Agnès Sorel*, dame de Fromentau, près de Tours. Le roi *Charles VII* lui donna le château de Beauté-fur-Marne, et on l'appela dame de *Beauté*. Elle eut deux enfans du roi, fon amant, quoiqu'il n'eût point de privautés

avec elle, suivant les historiographes de *Charles VII*, gens qui disent toujours la vérité du vivant des rois.

(*f*) Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince; mais nous ne sommes pas de cet avis, et notre remarque subsiste, comme dit *Dacier*.

(*g*) Le chromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui produit une musique efféminée, tres-convenable à l'amour.

(*h*) Manuscrit:

Tout répondait, lecteur, tu dois m'en croire,
A la beauté de sa gorge d'yvoire.
La volupté, &c.

(*i*) Manuscrit:

Et du tokai la liqueur jaunissante
Dans le cerveau portent un feu brillant;
Mille bons mots en partent à l'instant.
Après diner, on digère, on raisonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait brailler, &c.

(*k*) Le parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le roi, alors dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'avocat du roi, *Marigni*. [Voyez les recherches de *Pasquier*.]

(*l*) Ce prince anglais est le duc de *Bedfort*, frère puiné de *Henri V*, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

(*m*) Ce bon *Denis* n'est point *Dénis* le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbe *Hildouin* fut le premier qui écrivit que cet évêque ayant éte décapité, porta sa tête entre ses bras, de Paris jusqu'à l'abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce saint s'etait arrêté en chemin. Le cardinal de *Polignac* contant cette histoire à Mme la marquise du *Deffant*, et ajoutant que *Denis* n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette dame lui repondit: *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

(*n*) *Henri V*, roi d'Angleterre, le plus grand homme de son temps, beau-frère de *Charles VII*, dont il avait epousé la sœur, était mort à Vincennes, après avoir eté reconnu roi de France à Paris; son frere, le duc de *Bedfort*, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu *Henri VI*, reconnu aussi pour roi de France a Paris par le parlement, l'hôtel-de-ville, le châtelet, l'evêque, les corps de metiers, et la sorbonne.

(*o*) *Poton de Saintrailles*, *la Hire*, grands capitaines : *Jean de Dunois*, fils naturel de *Jean d'Orléans* et de la comteſſe d'*Enguien*; *Richemont*, connétable de France, depuis duc de Bretagne; *la Trimouille*, d'une grande maiſon du Poitou.

(*p*) Le préſident *Louvet*, miniſtre d'Etat ſous *Charles VII*.

(*q*) Auréole, c'eſt la couronne de rayons que les ſaints ont toujours ſur la tête. Elle parait imitée de la couronne de laurier dont les feuilles divergentes ſemblaient environner de rayons la tête des héros; ce qui a fait tirer à quelques-uns l'etymologie d'auréole, de *laurum*, *laureola*; d'autres la tirent d'*aurum*. S[t] *Bernard* dit que cette couronne eſt d'or pour les vierges. *Coronam quam noſtri majores aureolam vocant*, *credo idcircò nominatam*.

(*r*) Le bâton des augures reſſemblait parfaitement à une croſſe.

(*s*) Ce *Denis*, patron de la France, eſt un ſaint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez ſa légende dans le *Dictionnaire philoſophique* à l'article DENIS : vous apprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par ſaint *Paul*; qu'il alla rendre une viſite à la vierge *Marie*, et la complimenta ſur la mort de ſon fils; qu'enſuite il quitta l'evêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, et qu'il prêcha fort éloquemment du haut de ſa potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit ſa tête entre ſes bras, qu'il la baiſait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de ſon nom.

(*t*) Manuſcrit :

Ainſi vieux fou, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plait, des pucelles.

Fin des Notes et Variantes du Chant premier.





Le Moine gagne; un ſorcier eſt heureux !
Le Griſbourdon ſe ſaiſit des Enjeux ;

Pucelle Chant 2.

J. M. Moreau le j.ne inv. *Dambrun Sculp.*

CHANT II.

ARGUMENT.

Jeanne, armée par St Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; et comment elle eut son brevet de pucelle.

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'est un grand bien ; mais de toucher un cœur
Est à mon sens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'est-là le vrai bonheur.
Qu'importe hélas ! d'arracher une fleur ?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose. (*a*)
De très-grands clercs ont gâté par leur glose
Un si beau texte ; ils ont cru faire voir
Que le plaisir n'est point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre ;
J'enseignerai le grand art de bien vivre ;
Je montrerai qu'en réglant nos désirs,
C'est du devoir que viennent nos plaisirs.
Dans cette honnête et savante entreprise,
Du haut des cieux saint Denis m'aidera ;
Je l'ai chanté, sa main me soutiendra.
En attendant il faut que je vous dise
Quel fut l'effet de sa sainte entremise.

VERS les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes, (*b*)

Difaient aux gens : *En Lorraine vous êtes*,
Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire ;
Car de lui vient le ſalut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village ;
Fesons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.

O Domremi ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne (*c*) y naquit : certain curé du lieu,
Feſant par-tout des ferviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père ;
Une robuſte et graſſe chambrière
Fut l'heureux moule où ce paſteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les ſeize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie,
A Vaucouleurs ; et déjà de ſon nom
La Renommée empliſſait le canton.
Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en ſa couleur,
Appétiſſante et fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le caſque et le froc :

Elle eſt active, adroite, vigoureuſe;
Et d'une main potelée et nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin:
Chemin feſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrète main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue;
Travaille et rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat romain. (*d*)

O profondeur! ô divine Sageſſe!
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux!
Que les petits ſont grands quand tu le veux!
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princeſſes,
N'alla chez vous, meſdames les ducheſſes;
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un cabaret.

Il était temps que l'apôtre de France
Envers ſa Jeanne uſât de diligence.
Le bien public était en grand haſard.
De Satanas la malice eſt connue;
Et ſi le ſaint fût arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France était perdue. (*e*)
Un cordelier, qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie:
Il aimait Jeanne autant que ſa patrie.

C'était l'honneur de la pénaillerie,
De tous côtés allant en miffion,
Prédicateur, confeffeur, efpion,
De plus, grand clerc en la forcellerie, (*f*)
Savant dans l'art en Egypte facré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques fages,
De nos favans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout eft dégénéré.

En feuilletant fes livres de cabale,
Il vit qu'aux fiens Jeanne ferait fatale,
Qu'elle portait deffous fon court jupon
Tout le deftin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble affiftance
De fon génie, il jura fon cordon,
Son Dieu, fon diable, et faint François d'Affife,
Qu'à fes vertus Jeanne ferait foumife,
Qu'il faifirait ce beau palladion. (*g*)
Il s'écriait, en fefant l'oraifon: (*h*)
Je fervirai ma patrie et l'Eglife;
Moine et breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

Au même temps, un ignorant, un ruftre,
Lui difputait cette conquête illuftre:
Cet ignorant valait un cordelier;
Car vous faurez qu'il était muletier;
Le jour, la nuit, offrant fans fin, fans terme,
Son lourd fervice et l'amour le plus ferme.
L'occafion, la douce égalité,

Fefaient pencher Jeanne de fon côté;
Mais fa pudeur triomphait de la flamme,
Qui par les yeux fe gliffait dans fon ame.
Le Grisbourdon vit fa naiffante ardeur:
Mieux qu'elle encore il lifait dans fon cœur.
Il vint trouver fon rival fi terrible;
Puis il lui tint ce difcours très-plaufible:

Puissant héros, qui paffez au befoin
Tous les mulets commis à votre foin,
Vous méritez fans doute la Pucelle;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux:
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je fuis amant fidèle.
Ça partageons, et rivaux fans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand
Qu'on pourrait perdre en fe le difputant.
Conduifez-moi vers le lit de la belle;
J'évoquerai le démon du dormir;
Ses doux pavots vont foudain l'affoupir,
Et tour à tour nous veillerons pour elle.

Incontinent le père au grand cordon
Prend fon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pefant diable eft maintenant en France. (*i*)
Vers le matin, lorfque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec meffieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il affifte aux fermons
Des apprentis dans l'art des Maffillons,
A leurs trois points, à leurs citations,

Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le foir.

Aux cris du moine il monte en fon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit fombre.
Dans l'air il gliffe, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met fur Jeanne, et tâtonne et s'étend;
Et fecouant fon pavot narcotique,
Lui fouffle au fein vapeur foporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard, (k)
En confeffant la gentille Cadière,
Infinuait de fon fouffle paillard
De diablotaux une ample fourmillière.

Nos deux galans, pendant ce doux fommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois dés roulant fur fon beau fein,
Vont décider, au jeu de faint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne; un forcier eft heureux:
Le Grisbourdon fe faifit des enjeux;
Il fond fur Jeanne. O foudaine merveille!
Denis arrive, et Jeanne fe réveille.
O Dieu, qu'un faint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux fe renverfent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un défir de mal faire.
Vous avez vu fans doute un commiffaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus;

Un jeune eſſaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyaient mes paillards confondus.

DENIS s'avance et reconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : Vaſe d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'oppreſſion,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes ſanglantes.
Dieu ſait changer, d'un ſouffle tout-puiſſant,
Le roſeau frêle en cèdre du Liban,
Sécher les mers, abaiſſer les collines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera;
Autour de toi la terreur volera,
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
Suis-moi, renonce à tes humbles travaux; (*l*)
Viens placer Jeanne au nombre des héros.

A ce diſcours terrible et pathétique, (*m*)
Très-conſolant et très-théologique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
La grâce agit : cette auguſtine grâce
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.
Jeanne ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.

Non, ce n'eſt plus Jeanne la chambrière,
C'eſt un héros, c'eſt une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière;
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent monſeigneur. (*n*)

Or, pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne et Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors apparut deſſus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta ſurpriſe!)
Un beau harnois tout frais venu du ciel;
Des arſenaux du terrible empyrée,
En cet inſtant, par l'archange Michel,
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora; (*o*)
Ce clou pointu, funeſte à Sizara;
Le caillou rond, dont un berger fidelle
De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle; (*p*)
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté ſi galamment perfide,
Qui, pour le ciel, ſaintement homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
A ces objets la ſainte émerveillée
De cette armure eſt bientôt habillée;
Elle vous prend et caſque et corſelet,
Braſſards, cuiſſards, baudrier, gantelet,

Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'eſſaie, et brûle pour la gloire.

Toute héroïne a beſoin d'un courſier;
Jeanne en demande au triſte muletier:
Mais auſſitôt un âne ſe préſente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, ſellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanſrein doré,
Caracollant, du pied frappant la terre,
Comme un courſier de Thrace ou d'Angleterre.

Ce beau griſon deux ailes poſſédait
Sur ſon échine, et ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux collines*,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'hipogryphe, à la lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de ſaint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir ſa croupe à Jeanne,
Il le ſaura, mais dans un autre chant: (*q*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'eſt pas ſans myſtère.

Sur ſon griſon Jeanne a déjà ſauté;
Sur ſon rayon Denis eſt remonté:
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève et fend les champs de l'air.
Le cordelier toujours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte aventure,

Ufant enfin de fes droits de forcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deffus, chevauche, pique, et jure
Qu'il fuivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier en fon mulet caché,
Bât fur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain l'ame terreftre et craffe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.

JEANNE et Denis s'en allaient donc vers Tours
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enfemble ils pafsèrent,
L'oft des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu triftement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes:
On n'entendait ni tambours ni trompettes;
L'un dans fa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait fur fon page étendu.

ALORS Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la pucelle:
Fille de bien, tu fauras que Nifus, (*r*)
Etant un foir aux tentes de Turnus,
Bien fecondé de fon cher Euryale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhéfus, (*s*)
Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulyffe aidée,
Sut envoyer, fans danger, fans effort,
Tant de Troyens du fommeil à la mort.

Tu peux jouir de femblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit: Je n'ai point lu l'hiftoire;
Mais je ferais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Difant ces mots elle avife une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Fefaient paraître à fes yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis:
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeanne avec affurance
D'un grand pâté prend les vaftes débris,
Et boit fix coups avec monfieur Denis,
A la fanté de fon. bon roi de France.

LA tente était celle de Jean Chandos, (*t*)
Fameux guerrier qui dormait fur le dos.
Jeanne faifit fa redoutable épée,
Et fa culotte en velours découpée.
Ainfi jadis, David aimé de DIEU,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De fa chemife il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour fon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont fe fervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il fefait,

Pour la beauté qui ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, et ſa main lui deſſine
Trois fleurs de lis, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'àiſe,
Les lis français ſur une ſeſſe anglaiſe.

QUI fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant, il vit ſur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée eſt diſparue;
Point de culotte; il ſe frotte la vue,
Il gronde, il crie, et penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.

AH qu'un rayon de ſoleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne et Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus, à pareille aventure,
D'un ſaint évêque expoſer la figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour;
Il s'affubla de la triſte encolure
Du bon Roger, ſeigneur de Baudricour, (*u*)

Preux

Preux chevalier et ferme catholique,
Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela pas trop mal à la cour.

Eh ! jour de Dieu, dit-il parlant au prince,
Vous languiſſez au fond d'une province,
Eſclave roi, par l'Amour enchaîné !
Quoi ! votre bras indignement repoſe !
Ce front royal, ce front n'eſt couronné
Que de tiſſus et de myrte et de roſe !
Et vous laiſſez vos cruels ennemis
Rois dans la France et ſur le trône aſſis !
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos Etats ravis par ces mutins:
Le diadême eſt fait pour votre tête,
Et les lauriers n'attendent que vos mains.
Dieu dont l'eſprit allume mon courage,
Dieu dont ma voix annonce le langage,
De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
Oſez le croire, oſez vous ſecourir:
Suivez du moins cette auguſte amazone;
C'eſt votre appui, c'eſt le ſoutien du trône;
C'eſt par ſon bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.
Jeanne avec vous chaſſera la famille
De cet anglais ſi terrible et ſi fort:
Devenez homme, et ſi c'eſt votre ſort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ſes bras amollit;
Et digne enfin de ce ſecours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un roi de France eut toujours dans le cœur (x)
Avec l'amour un très-grand fond d'honneur.
Du vieux foldat le difcours pathétique
A diffipé fon fommeil léthargique,
Ainfi qu'un ange un jour du haut des airs
De fa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouffière,
Rappellera les morts à la lumière:
Charle éveillé, Charles bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les feuls combats à fes yeux ont des charmes.
Il prend fa pique, il brûle de fureur.

Bientot après la première chaleur
De ces tranfports où fon ame eft en proie,
Il voulut voir fi celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et fi ce grand prodige
Eft en effet ou miracle ou preftige.
Donc fe tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit, d'un ton de majefté
Qui confondrait toute autre fille qu'elle:
Jeanne, écoutez; Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit: O grand Sire, ordonnez
Que médecins, lunettes fur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent fonder ces féminins myftères;
Et fi quelqu'un fe connaît à cela,
Qu'il trouffe Jeanne et qu'il regarde là.

A fa réponfe et fage et mefurée,
Le roi vit bien qu'elle était infpirée.

Or fus, dit-il, fi vous en favez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'inftant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi furpris foudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, et fe figna.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obferver le pur et noble fein
De l'amazone à leurs regards livrée: (y)
On la met nue; et monfieur le doyen,
Ayant le tout confidéré très-bien,
Deffus, deffous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'ESPRIT tout fier de ce brevet facré,
Jeanne foudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la fuperbe dépouille
Que fur l'Anglais elle a prife en paffant:
Permets, dit-elle, ô mon maître puiffant!
Que fous tes lois la main de ta fervante
Ofe venger la France gémiffante.
Je remplirai les oracles divins:
J'ofe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu feras huilé bientôt à Reims.
Tu chafferas les anglaifes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes auguftes deftins,
Viens, et de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment fouffre que je te fuive.

Les courtisans autour d'elle pressés,
Les yeux au ciel et vers Jeanne adressés,
Battent des mains, l'admirent, la secondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule il n'est point de guerrier
Qui ne voulût lui servir d'écuyer,
Porter sa lance et lui donner sa vie ;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque officier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse ;
L'un sans argent va droit à l'usurier ;
L'autre à son hôte, et compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme. (z)
A cet aspect le roi Charles s'enflamme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine;

Songe flatteur, tu trompais ſes appas:
Son amant fuit, et ſaint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit ſe montre inexorable,
Et ſans pitié le fait ſortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à ſon charmant péché,
Qu'il courut vîte à ſon ouaille chère,
A ſa pucelle, à ſa fille guerrière.
Il a repris ſon air de bienheureux,
Son ton dévot, ſes plats et courts cheveux,
L'anneau béni, la croſſe paſtorale,
Ses gants, ſa croix, ſa mitre épiſcopale:
Va, lui dit-il, ſers la France et ton roi;
Mon œil benin ſera toujours ſur toi.
Mais au laurier du courage héroïque,
Joins le roſier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorſque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur ſaiſi du démon de luxure,
Croira tenir ſa préſidente impure,
Il tombera ſous ton robuſte bras.
Punis ſon crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu; penſe à ton pucelage.
La belle en fit un ſerment ſolemnel;
Et ſon patron repartit pour le ciel.

Fin du ſecond Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SECOND.

(*a*) EDITION de 1756:

C'est à l'Amour à nous cueillir la rose ;
Mes chers amis, ayons tous cet honneur,
Ainsi soit-il ; mais parlons d'autre chose.
Vers les confins, &c.

(*b*) Il y avait alors sur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui sont trois alerions ; ils ont eté ôtés en 1738.

(*c*) Elle était en effet native du village de Domremi, fille de *Jean d'Arc* et d'*Isabeau*, âgée alors de vingt-sept ans, et servante de cabaret ; ainsi son père n'etait point curé. C'est une fiction poëtique qui n'est peut-être pas permise dans un sujet grave.

(*d*) *Montait chevaux à poil, et fesait apertises qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de *Monstrelet*.

(*e*) On lit dans quelques manuscrits :

Voici le fait. Le père Grisbourdon,
Grand cordelier, grand chercheur d'aventure,
Prêcheur de nonne, écumant de luxure,
Avait juré son froc et son cordon
Son Dieu, son diable et Saint-François d'Assise,
Que dans ses lacs Jeannette serait prise.
D'une autre part un large muletier
Non moins hardi, non moins franc du collier, (*)

(*) Il y a dans un autre manuscrit.

Le jour, la nuit, montrant sans fin, sans terme,
Signes certains de l'amour le plus ferme.
Meme on a cru qu'à ce puissant objet
Notre héroïne enfin s'apprivoisait ;
Qu'elle sentait une subtile flamme,
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
Hardi paillard, étant de plus sorcier,
Alla trouver ce rival si terrible ;
Puis il lui tint ce discours très-plausible :
Puissant heros, &c.

Groffièrement foupirait pour la belle,
Et par état fe croyait ne pour elle.
L'occafion, la douce égalité
Fefaient pencher Jeanne de fon côté.
Mais fa pudeur triomphait de la flamme
Qui par les yeux fe gliffait dans fon ame.
Le francifcain vit fa naiffante ardeur ;
Mieux qu'elle encore il lifait dans fon cœur.
Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
Art cultivé dans ce beau fiècle antique,
De nos favans en nos jours ignore,
Car aujourd'hui tout a degenéré.
En feuilletant, &c.

(*f*) La forcellerie était alors fi en vogue, que *Jeanne d'Arc* elle-même fut brûlée depuis comme forcière, fur la requête de la forbonne.

(*g*) Figure de *Pallas*, à laquelle le deftin de Troye était attaché : prefque tous les peuples ont eu de pareilles fuperftitions.

(*h*) Edition de 1762 :

J'aurai, dit-il, ma Jeanne en ma puiffance ;
Je fuis anglais, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

(*i*) Edition de 1756 :

Ce pefant diable eft maintenant en France,
Avec meffieurs il ronfle à l'audience,
Dans le parterre il vient bâiller le foir.

(*k*) Le jéfuite *Girard*, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoifelle *Cadiere*, fa pénitente, fut accufé de l'avoir enforcelee en foufflant fur elle. [*Voyez les notes du chant troifième.*]

(*l*) Edition de 1756 :

» Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
» Charle eft un Jean, et Jeanne eft un héros. »
A ce difcours, &c.

(*m*) Dans l'edition de 1762, et les éditions précédentes, on lifait :

A ce difcours terrible et pathétique,
Et qui n'eft point en ftyle académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.

Dans ce moment un rayon de la grâce
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.

Et dans un manuſcrit :

A ce diſcours conſolant et terrible,
Pris mot pour mot des cahiers de la bible, &c.

(*n*) Edition de 1756 :

Telle plutôt cette heureuſe griſette *
Que la nature ainſi que l'art forma
Pour le *ſerail* ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman aviſee et diſcrète,
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eſt un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majeſté,
Sa voix a pris le ton de ſouveraine,
Et ſur ſon rang ſon eſprit s'eſt monté.
Or pour hâter, &c.

(*o*) *Debora* eſt la première femme guerrière dont il ſoit parlé dans le monde. *Jahel*, autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du général *Sizara* : on conſerve ce clou dans pluſieurs couvens grecs et latins, avec la mâchoire dont ſe ſervit *Samſon*, la fronde de *David*, et le couperet avec lequel la célèbre *Judith* coupa la tête du général *Holoferne* ou *Olfern*, après avoir couché avec lui.

(*p*) Edition de 1756, et manuſcrit :

Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidelle,
Le couperet de la belle Judith,
Cette beauté ſi ſaintement perfide
Qui, pour le ciel, galamment homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
Plus d'abondant le ſacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de ſon nom laiſſer un ſouvenir.

(*q*) Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a auſſi, et qui eſt au-deſſus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *heaume*. Une brève n'a pas le même

ſon, et ne ſe prononce pas comme une longue. *Jean* et *chant* ſe prononcent de même.

(*r*) Aventure décrite dans l'Enéide.

(*s*) Aventure de l'Iliade.

(*t*) L'un des grands capitaines de ce temps-là.

(*u*) Il ne s'appelait point *Roger*, mais *Robert :* cette faute eſt légère ; ce fut lui qui mena *Jeanne d'Arc* à Tours, en 1429, et qui la préſenta au roi. C'était un bon champenois qui n'y entendait pas fineſſe. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu ſa deviſe ſur la porte de ce pauvre château : c'était un cep de vigne avec la légende, *Beau*, *dru et court*. On peut juger par-là de l'eſprit du temps.

(*x*) Edition de 1756 :

» Un roi de France a toujours dans le cœur,
» Malgré le vice, un très-grand fond d'honneur ;
» Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,
» Lorſque Louis, ſe dérobant des bras
» De la beauté qu'exorciſait Linières
» Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas
» Vint cogner Charle, et braver le trépas. »
Du vieux ſoldat, &c.

(*y*) Effectivement des médecins et des matrones viſitèrent *Jeanne d'Arc*, et la déclarèrent pucelle.

(*z*) Etendard apporté par un ange dans l'abbaye de Saint-Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de *Vexin*.

Fin des Notes et Variantes du Chant ſecond.

CHANT III.

ARGUMENT.

Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats;
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne; (*a*)
Le fier Villars fut battu par Eugène. (*b*)
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, dom Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris (*c*)
Par un rival, objet de ses mépris?

Un beau secret serait, à mon avis,
De bien savoir éblouir le vulgaire,



Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.

Pucelle Chant 8.

J.M. Moreau le j. inv. Dambrun Sculp.

De s'établir un divin caractère, (*d*)
D'en impofer aux yeux des ennemis ;
Car les Romains, à qui tout fut foumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux et tous les dieux
Guidaient leur aigle et combattaient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Afie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner fur les peuples conquis,
De Jupiter ont paffé pour les fils :
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône et leur offrir des vœux.

DENIS fuivit ces exemples fameux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais pafsât même pour telle ;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Ghandos l'indévot,
Cruffent la chofe, et qu'ils viffent dans Jeanne
Un bras divin, fatal à tout profane.

POUR réuffir en ce hardi deffein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immenfe
Vient d'enrichir les libraires de France ;
Mais un prieur engraiffé d'ignorance,
Et n'ayant lu que fon miffel latin :
Frère Lourdis fut le bon perfonnage
Qui fut choifi pour ce nouveau voyage.

DEVERS la lune, où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis, (*f*)

Sur les confins de cet abyme immenſe,
Où le Chaos, et l'Erèbe et la Nuit,
Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance;
Il eſt un vaſte et caverneux ſéjour,
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine et trompeuſe:
Pour toute étoile on a des feux follets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la Sottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oeil de travers et bouche à la Danchet. (*g*)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet,
De l'Ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le ſol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Pareſſe et la Crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en reine;
On la croirait en effet ſouveraine;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
La Fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide;
Et la Sottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.

C'EST-LA qu'on voit les maîtres d'alchimie
Feſant de l'or, et n'ayant pas un ſou,

Les Rofes-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant fur la théologie.

Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choifi parmi tous fes confrères.
Lorfque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le fein du repos,
Il fut conduit au paradis des fots. (*h*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères :
Tout lui plaifait, et même en arrivant
Il crut encore être dans fon couvent.

Il vit d'abord la fuite emblématique
Des beaux tableaux de ce féjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaifir griffonna
Un long croquis de toutes nos fottifes :
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdifes,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confufes,
Parmi ces flots d'impofteurs et de bufes,
On voit fur-tout un fuperbe écoffais,
Lafs eft fon nom ; nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et fur fon front il eft écrit *fyftême* ; (*i*)
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de juftice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel fpectacle ! ah vous êtes donc là,
Tendre Efcobar, fuffifant (*k*) Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baifer une bulle divine, (*l*)
Que le Tellier (*m*) lourdement fabriqua,
Dont Rome même en fecret fe moqua,
Et qui chez nous eft la noble origine
De nos partis, de nos divifions,
Et qui pis eft de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poifons hérétiques,
Tous poifons froids, et tous foporifiques !

Les combattans, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés fur des chimères,
Les yeux bandés, cherchent leurs adverfaires;
De longs fifflets leur fervent de clairons;
Et dans leur docte et fainte frénéfie,
Ils vont frappant à grands coups de veffie.
Ciel, que d'écrits, de difquifitions,
De mandemens et d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre !

O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera fur la terre !
Le janfénifte, efclave du deftin,
Enfant perdu de la grâce efficace,
Dans fes drapeaux porte un Saint-Auguftin,
Et pour plufieurs il marche avec audace. (*n*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deffus le dos de cent petits abbés.

Cessez, cessez, ô discordes civiles;
Tout va changer : place, place, imbécilles.
Un grand tombeau sans ornement, sans art,
Est élevé non loin de Saint-Médard. (*o*)
L'esprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme sa puissance;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant,
Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant sur la tombe,
Crie *hosanna*, saute, gigotte et tombe.
Le sourd approche, écoute, et n'entend rien.
Tout aussitôt de pauvres gens de bien
D'aise pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baisent le tabernacle. (*p*)
Frère Lourdis fixant ses deux gros yeux,
Voit ce saint œuvre, en rend grâces aux cieux,
Joint les deux mains, et riant d'un sot rire,
Ne comprend rien, et toute chose admire.

Ah ! le voici ce savant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal;
D'inquisiteurs une troupe sacrée,
Est là pour Dieu de sbires entourée.
Ces saints docteurs, assis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguste :
Et pour peser le juste avec l'injuste,
Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.
Cette balance a deux larges bassins;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le sang des pénitens qu'ils croquent;

Dans l'autre font bulles, brefs, oremus,
Beaux chapelets, fcapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte affemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée, (*q*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raifon ?

MURS de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?
C'eft un curé que le bûcher confume :
Douze faquins ont déclaré forcier
Et fait griller meffire Urbain Grandier. (*r*)

GALIGAÏ, ma chère maréchale, (*s*)
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauffer en feu brillant et clair
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah ! qu'aux favans notre France eft fatale !
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et fe borner à favoir fon *Pater !*
Je vois plus loin cet arrêt authentique (*t*)
Pour Ariftote et contre l'émétique.

VENEZ, venez, mon beau père Girard, (*u*)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeffeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille ;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'eftime fort cette douce aventure.
Tout eft humain, Girard, en votre fait ;
Ce n'eft pas-là pécher contre nature :

Que

Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous vos accufateurs,
Jacobin, carme, et fefeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eft forcier, je vous jure. (*x*)
Lourdis enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme faint Ignace;
Mais, à leur tour, eux-même on les profcrit:
Quefnel en pleure, et faint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur deftin tragique,
Et s'en confole à l'opéra-comique.

O toi, Sottife ! ô groffe déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaifir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde:
Sots traducteurs, et fots compilateurs,
Et fots auteurs, et non moins fots lecteurs.
Je t'interroge, ô fuprême puiffance!
Daigne m'apprendre, en cette foule immenfe,
De tes enfans qui font les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus conftans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière:
Ah ! je connais que tes foins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

Tandis qu'ainſi Denis notre bon père
Devers la lune en ſecret préparait
Contre l'Anglais cet innocent myſtère,
Une autre ſcène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde ſublunaire.
Charle eſt déjà parti pour Orléans,
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ſes côtés Jeanne, le caſque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec reſpect notre ſainte amazone.
Ainſi l'on voit le ſexe maſculin
A Fontevraud ſervir le féminin. (y)
Le ſceptre eſt là dans les mains d'une femme;
Et père Anſelme eſt béni par madame.

La belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus ſon amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore;
Un froid mortel s'empare de ſes ſens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ſes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verſer des pleurs.
Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre :
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
Etait-ce-là le ferment qu'il me fit,
Lorſqu'à ſa flamme il me fit condeſcendre?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre,

Sans mon amant, ſeule au milieu d'un lit: (z)
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'eſprit.
Ciel! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommaſſes chevalières, (*aa*)
Du ſexe mâle affectant la valeur,
Sans poſſéder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne ſont ni de l'un ni de l'autre.
Diſant ces mots elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jalouſie en ſes yeux étincelle;
Puis tout à coup, d'une ruſe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deſſein.

VERS Orléans elle prend ſon chemin,
De dame Alix et de Bonneau ſuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inſtant, laſſe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant ſubtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met ſon harnois:
Puis dans la nuit ſe gliſſe en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte et paſſe
Ses cuiſſes entre, et l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuiraſſe.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Preſſe et meurtrit ſes membres délicats.
L'ami Bonneau la ſoutient ſous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix baffe :
Amour, Amour, maître de tous mes fens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure pefante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un foldat pour lui plaire:
Je le fuivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce foit moi qui combatte avec lui ;
Et fi jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer fa tête,
Qu'ils tombent tous fur ces triftes appas ;
Qu'il foit du moins fauvé par mon trépas ;
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre fes bras, et que je meure aimée.
Tandis qu'ainfi cette belle parlait,
Et que Bonneau fes armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.
Ainfi vêtue et pliant fous le poids,
N'en pouvant plus, maudiffant fon harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la feffe écorchée.
Le gros Bonneau, fur un normand monté,
Va lourdement et ronfle à fon côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et foupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voifin

Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; et pour comble de maux,
C'était les gens de monſieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande *qui vive?*
A ce grand cri, notre amante naïve
Songeant au roi, répondit ſans détour:
Je ſuis Agnès, vive France et l'Amour!
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et ſon gros confident;
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos qui, terrible en ſa rage,
Avait juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui ſa culotte et ſon fer avaient pris.

DANS ces momens où la main bienfeſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,
Que les déſirs, pères des voluptés,
Sont par les ſens dans notre ame excités;
Dans ces momens, Chandos, on te préſente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le ſoleil au bord de l'Orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nymphe ſi belle
A tes côtés, et tes grègues ſur elle?

CHANDOS, preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif.

Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte
Entre ses dents : *Je t'aurai, ma culotte !*
A son chevet d'abord il la fait seoir :
Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainsi parlant, plein d'ardeur et d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse :
La belle Agnès s'en défend avec grâce,
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Pensant à Charle, et soumise au vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française !
Pâtés d'anguille, et gigots à la braise. (*bb*)

MONSIEUR Chandos, hélas ! que faites-vous ?
Disait Agnès d'un ton timide et doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure) (*cc*)
Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.
Cette culotte est mienne ; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose ; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ses bras,
Et lui disait : non, je n'y consens pas.

DANS l'instant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie : alerte, aux armes.
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.

A fon réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois mafculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et fon haubert, (*dd*) et fa large braguette, (*ee*)
Sans raifonner faifit foudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval fur fon âne, et s'écrie:
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empreffent fur fes pas,
Ils font fuivis de fix cents vingt foldats.

FRERE Lourdis, en ce moment de crife,
Du beau palais où règne la Sottife,
Eft defcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout groffiers,
Sur fon gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine et belles âneries.
Ainfi bâté, fitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais fa robe il fecoua
Son ample robe; et dans leur camp verfa
Tous les tréfors de fa craffe ignorance,
Tréfors communs au bon pays de France.
Ainfi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand fur nous les pavots et les fonges,
Et nous endort dans le fein des menfonges.

Fin du troifième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) A la fameuse bataille des Dunes, près de Dunkerque.

(*b*) A Malplaquet, près de Mons, en 1709.

Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit :

Le grand Condé fut battu par Turenne,
Crequi vaincu fut enfuite vainqueur,
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Staniflas, &c.

Il eſt aiſé de voir que *gagna le quitte ou double*, et le *fanfaron plein de cœur*, ne font pas de M. de *Voltaire.*

(*c*) Auſſi en 1709.

(*d*) Après un *divin caractère*, on liſait dans l'édition de 1756 :

Avec cela tout eſt humble et foumis.
Voyons comment, dans la grande chronique,
Du fin Jethro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'eſprit faible et de robuſte foi,
Il dit que DIEU, lui montrant fon derrière,
L'endoctrinait fur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de fon frère,
Entretenir pour jamais à rien faire ;
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lepreux, les femmes bien appriſes
Devaient changer de robe et de chemiſes,
Paraître en rue ou reſter dans les draps.
De vingt pétards, et d'autant de fuſées,
Le feu faillant, et les brillans eclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde, et des ordres exprès,
Aux curieux interdiſaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête ;

Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puiſſant crut connaître le bras,
Et treſſaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié ſa bête.
Seul au ſommet du myſterieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout à coup ſe montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du phyſicien le brillant phénomène,
Sur les eſprits fit un effet fort prompt.
Il dit que DIEU roulé dans un buiſſon,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut aſſez; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir ſon ſermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on oſait manquer d'obéiſſance
Et de reſpect à monſieur Aaron;
Et des ſtatuts, dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites-maiſons,
Furent des lois que ce peuple imbécille
Crut renfermer le ſort des nations.
Le bon Numa, de ſa nymphe ſubtile,
S'aida très-bien chez les enfans de Mars;
Le grand Bacchus qui mit l'Aſie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Céſars,
De quelque dieu prétendireut deſcendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut ſoumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux, &c.

Ces vers ſont encore bien moins dans le ſtyle de M. de *Voltaire* que dans celui du capucin *Maubert*, ou du propoſant *la Beaumelle*.

(*e*) On lit dans les manuſcrits:

Denis ſuivit ces exemples fameux:
Du merveilleux il ſe ſervit comme eux;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais, paſsât même pour telle,
Et qne Bedford et Talbot, et Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des ſots,
Cruſſent la choſe, &c.

(*f*) On appelait autrefois *paradis des fous*, *paradis des ſots*, les limbes; et on plaça dans ces limbes les ames des imbécilles et des petits enfans

morts fans baptême. *Limbe* fignifie *bord*, *bordure* ; et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. *Milton* en parle ; il fait paffer le diable par le paradis des fots : *the paradife of fools*.

(*g*) Ceci parait une allufion aux fameux couplets de *Rouffeau*.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet était devenu une efpèce de proverbe. Ce *Danchet* était un poëte médiocre, qui a fait quelques pièces de théâtre, &c. Au lieu de ces deux vers on en trouve deux autres dans quelques manufcrits :

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'ignorance, &c.

(*h*) Ce font les limbes inventés, dit-on, par un nommé *Pierre Chryfologue*. C'eft-là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent fans avoir été baptifés ; car, s'ils meurent à 15 ans, ils font damnés fans difficulté.

(*i*) Le fyftême fameux du fieur *Lafs* ou *Law*, écoffais, qui bouleverfa tant de fortunes en France depuis 1718 jufqu'à 1720, avait encore laiffé des traces funeftes, et l'on s'en reffentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

(*k*) On connaît affez, par les excellentes *Lettres provinciales*, les cafuiftes *Efcobar* et *Molina*. Ce *Molina* eft appelé ici *fuffifant*, par allufion à la grâce *fuffifante* et *verfatile*, fur laquelle il avait fait un fyftême abfurde, comme celui de fes adverfaires.

(*l*) Edition de 1756 :

Donne à baifer une bulle divine ;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau teftament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière
En même temps s'en torche le derrière ;
L'ignatien furieux, éperdu,
Court fe faifir du facré torche-cu.
Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre et de bile !
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, &c.

(*m*) *Le Tellier* jéfuite, fils d'un procureur de Vire en Baffe-Normandie, confeffeur de *Louis XIV*, auteur de la *bulle*, et de tous les troubles qui

la fuivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire eſt abhorrée de nos jours. Le père *Doucin* était fon premier miniſtre.

(*n*) Les janféniſtes difent que le meſſie n'eſt venu que pour pluſieurs.

(*o*) Ceci déſigne les convulſionnaires, et les miracles atteſtés par des milliers de janféniſtes, miracles dont *Carré de Mongeron* fit imprimer un gros recueil qu'il préſenta au roi *Louis XV*.

(*p*) Le bon *Pâris* était un diacre imbécille, mais qui, étant un des janféniſtes les plus zèles, et les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un faint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier fur la tombe de ce bon-homme, au cimetière d'une égliſe de Paris, érigée à un faint *Medard*, qui d'ailleurs eſt peu connu. Ce faint *Médard* n'avait jamais fait de miracles; mais l'abbé *Pâris* en fit une multitude. Le plus marqué eſt celui que madame la ducheſſe du *Maine* célébra dans cette chanfon:

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche eſtropié,
Obtint pour grâce ſpéciale,
D'être boiteux de l'autre pied.

Ce faint *Pâris* fit trois ou quatre cents miracles de cette eſpèce: il aurait reſſuſcité des morts ſi on l'avait laiſſé faire, mais la police y mit ordre; de-là ce diſtique connu:

De par le roi, défenſe à DIEU
D'opérer miracle en ce lieu.

(*q*) *Galilée*, le fondateur de la philofophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint-Office, mis en priſon, et traité très-durement, non-feulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(*r*) *Urbain Grandier*, curé de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commiſſion du conſeil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuſes. Un nommé *la Menardaie* a été aſſez imbécille pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces poſſeſſions.

(*s*) *Eléonore Galigaï*, fille de grande qualité, attachée à la reine *Marie de Medicis*, et fa dame d'honneur, épouſe de *Concino Concini*, florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non-feulement décapitée à la Grève en 1617, comme il eſt dit dans l'abrégé chronologique de l'hiſtoire de France, mais fut brûlée comme forcière, et fes biens furent donnés à fes ennemis. Il n'y eut que cinq conſeillers qui, indignés d'une horreur ſi abſurde, ne voulurent pas aſſiſter au jugement.

(*t*) Le parlement sous *Louis XIII* défendit, sous peine des galères, qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'*Aristote*, et défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les médecins ni les malades. *Louis XIV* fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arrêt du parlement perdit de son crédit.

(*u*) L'histoire du jésuite *Girard*, et de la *Cadière*, est assez publique; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, et absous par l'autre moitié.

(*x*) Edition de 1756:

Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
Lourdis était aussi dans ce tableau:
Mais à ses yeux il n'en put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau;
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparait
Contre l'Anglais, &c.

(*y*) *Fontevraud*, *Fontevraux*, *Fons-Ebraldi*, est un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par *Robert d'Arbrissel*, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nus pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et les attirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine *Bertrade* de prendre l'habit de Fontevraud, et il établit son ordre par toute la France. Le pape *Paschal II* le mit sous la protection du saint-siége en 1106. *Robert*, quelque temps avant sa mort, en conféra le généralat à une dame nommée *Pétronille du Chemille*, et voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé jusqu'à ce jour à *Petronille*, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, et dans ce nombre cinq de la maison de *Bourbon*. Voyez sur cela *Sainte-Marthe*, dans le quatrième volume du *Gallia Christiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldensis* du père de la *Mainferme*.

(*z*) Edition de 1756:

Jeanne en ces lieux conduite par l'Envie,
Non des Anglais mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte et brayette au-devant,
Large brayette, inutile ornement,
Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
Va désormais lui fasciner la vue;
Jeanne plaira, moi je serai perdue.
Disant ces mots, &c.

(*aa*) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'*Arioſte* et du *Taſſe*. Elles devaient être un peu mal-propres; mais les chevaliers n'y regardaient pas de ſi près.

(*bb*) Edition de 1756:

. . . . *Et gigots à la braiſe.*
La dame Alix, malgré ſon teint flétri,
Parut encore à la troupe bretonne
De bonne priſe; et Robert Makarti,
Brave écoſſais, vaillant chef de parti,
Dedans ſa tente emmena tôt la bonne.
Monſieur Chandos, &c.

(*cc*) Les Anglais jurent *by God*, *damn me*, *blood* &c. les Allemands *ſacrament*; les Français, par un mot qui eſt au jurement des Italiens ce que l'action eſt à l'inſtrument; les Eſpagnols, *voto à Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre ſur les juremens de toutes les nations, qui ſera probablement très-exact et très-inſtructif: on l'imprime actuellement.

(*dd*) *Haubert*, *aubergeon*, cotte d'armes; elle était d'ordinaire compoſée de mailles de fer, quelquefois couvertes de ſoie ou de laine blanche; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert ſont ceux dont le ſeigneur avait droit de porter cette cotte.

(*ee*) *Braguette*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chauſſes; et ſouvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on préſentait aux dames. *Rabelais* parle d'un beau livre, intitulé: *De la dignité des braguettes*; c'était la prérogative diſtinctive du ſexe le plus noble; c'eſt pourquoi la ſorbonne préſenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évêques de France, aſſiſtés de l'évêque de Vincheſter, la condamnèrent au feu; ce qui était bien juſte: c'eſt dommage que cela n'arrive pas plus ſouvent; mais il ne faut déſeſpérer de rien.

Fin des Notes et Variantes du Chant troiſième.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux-esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniste
D'apprivoiser le rude janséniste:
Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'absence est cruelle!
Que de dangers on essuie en amour!
On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,



Languiſſamment le beau Bâtard lorgnait.
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.

Pucelle Chant 4.

Dessiné par J. M. Moreau le jeune. *1789.* *Gravé par L. M. Halbou*

Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le ſang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clairvaux,
Et viola les ſœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans fesait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe, et milord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia ſon père,
Et Bartonay qui fit cocu ſon frère.
A ſon exemple on ne voit chevalier,
Il n'eſt gendarme, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix anglais n'enfile de ſa lance.
La mort les fuit, la terreur les devance.
Ils croyent voir en ce moment affreux
Un dieu puiſſant qui combat avec eux.

PARMI le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête:
Elle eſt pucelle; Anglais, frémiſſez tous,
C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous;
Elle eſt pucelle, elle a fait des miracles;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles.
Vîte à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui ſa bénédiction.
Le fier Talbot, écumant de colère,

Incontinent fait empoigner le frère ;
On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait, criant :
» Je fuis martyr ; Anglais, il faut me croire ;
Elle eſt pucelle ; elle aura la victoire. »

L'HOMME eſt crédule, et dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſur-tout il paraît bien facile
De nous ſurprendre, et de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique,
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazone et ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges, (*a*)
La froide crainte, et les illuſions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie ;
Maints chevaliers étaient des eſprits lourds ;
Les beaux-eſprits ne ſont que de nos jours.

LE preux Chandos, toujours plein d'aſſurance,
Criait aux ſiens : Conquérans de la France,
Marchez à droite. Il dit, et dans l'inſtant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis dans ces plaines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux, (*b*)
DIEU ne voulant d'un pareil voiſinage,

En

En cent jargons tranſmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait,
Et cette gent, de qui DIEU ſe moquait,
Se ſépara, laiſſant là ſon ouvrage.

ON fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les aſſiégeans.
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle:
Vous connaiſſez l'impétueuſe ardeur
De nos Français; ces fous ſont pleins d'honneur:
Ainſi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Gréce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, et la Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, ſont ſortis des murailles,
Croyant déjà chaſſer les ennemis,
Et criant tous: Où ſont-ils? où ſont-ils?

ILS n'étaient pas bien loin; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand ſens,
Pour s'oppoſer à l'ardeur de nos gens,
En embuſcade avait mis dix cohortes.

SIRE Talbot a, depuis plus d'un jour,
Juré tout haut par ſaint George, et l'Amour,
Qu'il entrerait dans la ville aſſiégée.
Son ame était vivement partagée:
Du gros Louvet la ſuperbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié;
Et ce héros, qu'un noble eſpoir enflamme,
Veut conquérir, et la ville, et ſa dame.

Nos chevaliers à peine ont fait cent pas
Que ce Talbot leur tombe ſur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le ſang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraiſſa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, (c) de Pharſale, (d)
De Malplaquet la campagne fatale, (e)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous euſſiez vu les lances hériſſées,
L'une ſur l'autre en cent tronçons caſſées ;
Les écuyers, les chevaux renverſés,
Deſſus leurs pieds dans l'inſtant redreſſés ;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du ſoleil redoubler la lumière ;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Perſans le grand flagellateur, (f)
Avaient les yeux attachés ſur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit la vaſte balance (g)
Où dans le ciel on pèſe les humains ;
D'une main sûre il peſa les deſtins,
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers peſés exactement,
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent :

Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent ;
C'était du ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe ;
Le vieux Saintraille au-deſſus du genou ;
Le beau la Hire, ah ! je n'oſe dire où,
Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe !
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé :
Donc à la ville il fallut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, et qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de ſaint Denis.

COMME il lui plaît DIEU fait juſtice ou grâce :
Queſnel (*h*) l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajuſté,
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne, et ſa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, et ſe trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois,
Unis enſemble, et frappans à la fois.

Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeanne, et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*,
Au coin d'un bois où régnait le silence:
Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain:
Enfin, rendus ainsi que leur monture,
Mourans de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Eole.

Un certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête;
Virant sa queue, et portant haut sa tête,
Devant eux marche; et se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois:
Venez par-là, Messieurs, suivez-moi vîte;
Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ses façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
En priant DIEU pour le bien de la France,
En se fesant tous deux de temps en temps
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;

Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché
De tout l'Etat le ſort eſt attaché,
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ſes déſirs,
Et préférait l'Etat à ſes plaiſirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne ſaint ſeſait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De ſon bras droit retenait la guerrière,
Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
De ſon bras gauche étendu par derrière
Serrait auſſi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très-ſouvent leurs bouches ſe touchèrent,
Pour ſe parler tous les deux de plus près
De la patrie, et de ſes intérêts.

On m'a conté, ma belle Koniſmare, (*i*)
Que Charles douze, en ſon humeur bizarre,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'oſa t'admettre à ſa brutale cour.
Charles craignit de te rendre les armes ;
Il ſe ſentit, il évita tes charmes :
Mais tenir Jeanne, et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim ſans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois reſſemble à Robert d'Arbriſſelle, (*k*)
A ce grand ſaint qui ſe plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes feſſues,
A careſſer quatre cuiſſes dodues,
Quatre tetons, et le tout ſans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue:
De marbre blanc était bâti le mur;
Une dorique, et longue colonnade,
Porte un balcon formé de jaſpe pur;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie; auſſitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent,
Dans des bains d'or filles les introduiſent
Honnêtement; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflèrent.

Il faut ſavoir que le maître et ſeigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand négromant, et le très-digne fils
De cet incube, et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,

Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit: Enfant, tu me dois la lumière;
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle, et je te rends heureux.
Hermaphrodix né très-voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit: Je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les désirs;
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
De voluptés rassasiez mon ame;
Je veux aimer comme homme, et comme femme,
Etre la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin.
L'incube dit: *Tel sera ton destin;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature. (*l*)
Ainsi Platon, le confident des dieux, (*m*)
A prétendu que nos premiers aïeux
D'un pur limon pétri de mains divines,
Nés tous parfaits, et nommés androgynes,
Egalement des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.

HERMAPHRODIX était bien au-dessus;
Car se donner du plaisir à soi-même,
Ce n'est pas-là le sort le plus divin;
Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour:
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus néceſſaire,
Un don ſans quoi nul plaiſir n'eſt parfait,
Un don charmant; eh quoi? celui de plaire.
Dieu, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard;
Jamais ſes yeux ne firent de conquêtes;
C'eſt vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danſes, les concerts,
Quelquefois même il compoſait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit ſa vanité femelle
Se ſoumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahiſſait tous ſes vœux;
Il recevait pour toutes embraſſades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuſades.
Le juſte ciel lui ſeſait bien ſentir
Que les grandeurs ne ſont pas du plaiſir.
Quoi! diſait-il, la moindre chambrière
Tient ſon galant étendu ſur ſon ſein;
Un lieutenant trouve une conſeillère,
Dans un moutier un moine a ſa nonnain:
Et moi génie, et riche, et ſouverain,
Je ſuis le ſeul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde!
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons, et les belles,
Qui n'auraient pas pour lui des ſentimens,
Et qu'il ferait des exemples ſanglans
Des cœurs ingrats, et ſur-tout des cruelles.

Il recevait en roi les ſurvenans:

Et de Saba la reine basanée, (*n*)
Et Thaleſtris dans la Perſe amenée,
Avaient reçu de moins riches préſens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en feſait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiſelles.
Mais ſi quelqu'un d'un eſprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaiſance,
S'il lui feſait la moindre réſiſtance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le ſoir venu, monſeigneur étant femme,
Quatre huiſſiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien deſcendre ſur le tard
Dans l'entreſol, tandis qu'en compagnie
Jeanne ſoupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé deſcend
Au cabinet où le ſoupé l'attend;
Tel que jadis la ſœur de Ptolomée, (*o*)
De tout plaiſir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand Céſar, au brave ivrogne Antoine;
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ſes peſans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux:
Ou tel encore aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Naſon,
Et frère Homère, Héſiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon ſoupe avec Sémélé, . .

Avec Isis, Europe ou Danaé;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie, et de la jeune Eglé,
Qui, comme on sait, sont là-haut les trois Grâces,
Dont nos pédans suivent si peu les traces.
Le doux nectar est servi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie, (*p*)
Qui dans Ida par un aigle enlevé,
De son seigneur en secret fait la joie.
Ainsi soupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf et dix.

Madame avait prodigué la parure,
Les diamans surchargeaient sa coiffure;
Son gros cou jaune, et ses deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois:
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disait: J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point: le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage. (*q*)
Hermaphrodix en son affliction
Eut pour Dunois quelque compassion;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion:
Sa probité, sa bonne intention

Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites en forte
Que votre amour fur vos refpects l'emporte,
Et foyez prêt, feigneur, à mieux fervir.

DEJA du jour la belle avant-courrière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous favez que cet inftant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourrant au fein
Sans compliment fon impudente main, (r)
Et lui donnant un baifer immodefte,
Attente en maître à fa pudeur célefte:
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un foufflet
A poing fermé fur fon vilain vifage.
Ainfi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondiffans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de fa croupe amoureux,
Qui dans fa lourde et groffière embraffade,
Dreffait l'oreille et fe croyait heureux.
Jeanne en cela fit fans doute une faute;
Elle devait des égards à fon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts;
Cette vertu n'eft point chez moi bannie:

Mais quand un prince, et ſur-tout un génie,
De vous baiſer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des ſoufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme aſſez hardie
Pour l'oſer battre en ſon propre palais.
Il crie, on vient; ſes pages, ſes valets,
Gardes, lutins, à ſes ordres ſont prêts:
L'un d'eux lui dit que la fière pucelle
Envers Dunois n'était pas ſi cruelle.
O calomnie! affreux poiſon des cours,
Diſcours malins, faux rapports, médiſance,
Serpens maudits, ſifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France?

Notre tyran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la ſentence fatale:
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau bâtard eſt garrotté tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Au même inſtant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeanne:
Et ſes ſoufflets, ainſi que ſes appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant flagellée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.

Le beau Dunois ſoumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que ſon heure dernière,
Feſait à DIEU ſa dévote prière;
Mais une œillade impérieuſe et fière,
De temps en temps étonnait les bourreaux,
Et ſes regards diſaient, c'eſt un héros.
Mais quand Dunois eut vu ſon héroïne,
Des fleurs de lis vengereſſe divine,
Prête à ſubir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort:
De la Pucelle il parcourait les charmes;
Et regardant les funeſtes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais.

NON moins ſuperbe, et non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languiſſamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe,
En dépit d'eux réveillaient leur tendreſſe.
Ce feu ſi doux, ſi diſcret et ſi beau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau:
Et cependant l'animal amphibie,
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Feſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on empalât le couple déloyal.

DANS ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler, et les airs, et la terre,
Crie: *Arrêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots font reculer

Les fiers licteurs. On regarde, on avise
Sous le portail un grand homme d'église,
Coiffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon;
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainsi qu'un chien dans la forêt voisine,
Ayant senti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le poursuit d'une course légère,
Et sans le voir, par l'odorat mené,
Franchit fossés, se glisse en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'est point détourné:
Ainsi le fils de saint François d'Assise,
Porté toujours sur son lourd muletier,
De la Pucelle a suivi le sentier,
Courant sans cesse, et ne lâchant point prise.

En arrivant il cria: Fils d'Alix,
Au nom du diable, et par les eaux du Styx,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le psautier de sœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier, et si cette pucelle, (s)
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu sais quelle est ma réputation.
Tu vois de plus cet animal insigne,
Ce mien mulet de me porter si digne;
Je t'en fais don, c'est pour toi qu'il est fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laissons aller ce gendarme profane;

Qu'on le délie, et qu'on nous laiſſe Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs ſont épris. (*t*)

Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémiſſant: ſa foi, ſon pucelage,
Ses ſentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à ſon cœur.
La grâce encor, du ciel ce don ſuprême,
Dans ſon eſprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les cieux;
Et rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De temps en temps fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, penſait n'être point vue.

Le bon Dunois était déſeſpéré:
Quoi, diſait-il, ce pendard décloîtré
Aura ma Jeanne, et perdra ma patrie!
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi, diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachais mon amour!

Et cependant l'offre honnête et polie
De Grisbourdon, fit un très-bon effet
Sur les cinq ſens, ſur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.
Ce ſoir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts: je cède, je pardonne
A ces Français; je vous les abandonne. (*u*)

Le moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, (*x*) l'anneau de Salomon,

Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conseillers-sorciers de Pharaon,
Et le balai sur qui parut montée
Du preux Saül la sorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en savait tout autant;
Il fit un cercle, et prit de la poussière,
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans,
Que Zoroastre enseignait aux Persans. (y)
A ces grands mots dits en langue du diable:
O grand pouvoir! ô merveille ineffable!
Notre mulet sur deux pieds se dressa,
Sa tête oblongue en ronde se changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur, (z)
Dont DIEU punit le cœur dur et superbe,
Devenu bœuf, et sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, et n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la céleste sphère,
Denis voyait, avec des yeux de père,
De Jeanne d'Arc le déplorable cas; (aa)
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre; (bb)
Il se plaignit que monsieur saint Denis,
Sans aucun ordre, et sans aucun avis,

A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre,
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur et d'inſulaire:
On tient toujours un peu de ſon pays.
En vain notre ame eſt dans le paradis;
Tout n'eſt pas pur; et l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la cour du prince.

MAIS il eſt temps, lecteur, de m'arrêter;
Il faut fournir une longue carrière;
J'ai peu d'haleine, et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand myſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeanne, et ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, et ſur la terre.

Fin du quatrième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) Edition de 1756:

La froide crainte et la confufion
Sur les Anglais répandent leur poifon.
Les cris perçans et les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlemens que les échos répètent,
Et la trompette, et le fon des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens fourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'affurance,
Leur crie: Enfans, conquerans de la France,
Marchez à droite, &c.

(*b*) La tour de Babel fut élevée, comme on fait, cent vingt ans après le déluge univerfel. *Flavien Jofephe* croit qu'elle fut bâtie par *Nemrod* ou *Nembrod:* le judicieux dom *Calmet* a donné le profil de cette tour élevée jufqu'à onze étages, et il a orné fon dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens: le livre du favant juif *Jaleus* donne à la tour de Babel vingt-fept mille pas de hauteur, ce qui eft bien vraifemblable. Plufieurs voyageurs ont vu les reftes de cette tour.

Le faint patriarche *Alexandre Eutychius* affure dans fes annales que foixante et douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le fait, l'époque de la confufion des langues: le fameux *Becan* prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

(*c*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre *Publius Scipion* et *Annibal*, il y avait des français qui fervaient dans l'armée carthaginoife felon *Polybe:* ce *Polybe*, contemporain et ami de *Scipion*, dit que le nombre était égal de part et d'autre; le chevalier de *Folard* n'en convient pas: il prétend que *Scipion* attaqua en colonnes; cependant il paraît que la chofe n'eft pas poffible, puifque *Polybe* dit que les troupes combattaient toutes de main à main: c'eft fur quoi nous nous en rapportons aux doctes.

(*d*) *Nota benè* qu'à Pharfale *Pompée* avait cinquante-cinq mille hommes, et *Céfar* vingt-deux mille; le carnage fut grand: les vingt-deux mille céfariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille

pompéiens : cette bataille décida du fort de la république romaine, et mit fous la puiffance du mignon de *Nicomède* la Gréce, l'Afie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Efpagne, &c. &c.

Cette bataille eut plus de fuites que le petit combat de *Jeanne ;* mais enfin c'eft *Jeanne*, c'eft notre *Pucelle :* fachons gre à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de *Céfar* qui n'avait pas foo pucelage. Les révérends pères jefuites n'ont-ils pas comparé faint *Ignace* à *Céfar*, et faint *François Xavier* à *Alexandre ?* ils leur reffemblaient comme les vingt-quatre vieillards de *Pafcal* reffemblent aux vingt-quatre vieillards de l'Apocalypfe : on compare tous les jours le premier roi venu à *Céfar ;* pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de *Bibus* aux batailles de Zama et de Pharfale.

(*e*) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille fept cents hommes couchés, non pas fur le carreau, comme le dit un hiftorien, mais dans la boue et dans le fang ; ils furent comptes par le marquis de *Crevecœur*, aide-de-camp du marechal de *Villars*, chargé de faire enterrer les morts. [Voyez le *Siécle de Louis XIV*, année 1709.]

(*f*) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Perfans* aux foldats de *Sennacherib* qui étaient Affyriens, parce que les Perfans furent long-temps dominateurs en Affyrie ; mais il eft conftant que l'ange du Seigneur tua tout feul cent quatre-vingt-cinq mille foldats de l'armée de *Sennacherib* qui avait l'infolence de marcher contre Jérufalem ; et quand *Sennacherib* vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit ; cependant plufieurs doctes pretendent que cette aventure toute fimple eft de l'an 3295 : nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-deffous.

(*g*) Cet endroit paraît imité d'*Homère*. *Milton* fait pefer les deftins des hommes dans le figne de la balance.

(*h*) Allufion aux fentimens répandus dans les livres de *Quefnel*, prêtre de l'oratoire.

(*i*) *Aurore Konifmare*, maîtreffe du roi de Pologne *Augufte I*, et mère du celèbre comte de *Saxe*.

(*k*) *Robert d'Arbriffel*, fondateur du bel ordre de Fontevraud : il convertit en 1100, d'un coup de filet, par un feul fermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impofa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieufes pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi falique ; car il fit une femme abbé général des moines et moineffes de fon ordre.

(*l*) Dans l'édition de 1756, et dans presque toutes les autres, ce génie se nommait *Conculix*. Après *De sa double nature*, on lisait:

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant: eh quoi? celui de plaire.
DIEU, pour punir ce genie effreué,
Le rendit laid comme un diable incarné;
Et l'impudique avait dessous le linge
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux singe:
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il se croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles;
Et si quelqu'un à ce monstre lascif
N'accordait pas le plaisir malhonnête,
Bouchait son nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard,
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie;
Le beau Dunois tout parfumé descend;
Chez Conculix un souper fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans, &c.

(*m*) Selon *Platon* l'homme fut formé avec les deux sexes. *Adam* apparut tel à la dévote *Bourignon*, et à son directeur *Abadie*.

(*n*) La reine de Saba vint voir *Salomon*, dont elle eut un fils, qui est certainement la tige des rois d'Ethiopie, comme cela est prouvé. On ne sait pas ce que devint la race d'*Alexandre* et de *Thalestris*.

(*o*) *Cléopâtre*.

(*p*) *Ganimède*.

(*q*) Edition de 1756:

Lors Conculix, qui le crut impuissant,
Chassa du lit le guerrier languissant,
Et prononça la sentence fatale,
Criant aux siens: Sergens, qu'on me l'empale.

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de fa patrie,
S'en va perir au printemps de fa vie.
Dedans la cour il eſt conduit tout nu,
Pour être aſſis fur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-courriere, &c.

(*r*) Edition de 1756:

. . . . *Et lui fourant au fein*
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a deja l'héroine empeſtee
D'un gros baifer de fa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui detache un fouſſlet,
A poing fermé, fur fon vilain vifage.
Le magot tombe, et roule au bas du lit,
Les yeux fe poche, et le nez fe meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à fon aide; on vous empoigne Jeanne;
On va punir fa fière cruauté
Par l'inſtrument chez les Turcs uſité.
De fa chemife auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant déchirée,
Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, &c.

(*s*) Edition de 1756:

Si ce guerrier et fi cette pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
D'un cordelier éprouve le pouvoir.
Tu vois, &c.

(*t*) Edition de 1756:

On vous dira qu'il n'eſt point de femelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aife en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas;
Et ce fecours infernal et lubrique
Semblait horrible à fon ame pudique.
Elle pleurait, &c.

(*u*) Edition de 1756 et manuscrits :

Pour Conculix, le discours énergique
Du cordelier fit sur lui grand effet ;
Il accepta le marché séraphique.
Ce soir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts ; cependant je pardonne
A ces Français, et vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups sur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la poussière
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans
Que Zoroastre, &c.

(*x*) Les charlatans ont le bâton de *Jacob ;* les magiciens, les livres de *Salomon*, intitulés *l'anneau et la clavicule*. Les conseillers du roi, sorciers à la cour de *Pharaon*, qui firent les mêmes prodiges que *Moïse*, s'appelaient *Jannes* et *Mambrès*. On ne sait pas le nom de la pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel ;* mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, et que cette femme avait un esprit de *Pyton* ou de *Python*.

(*y*) *Zoroastre*, dont le nom propre est *Zerdust*, était un grand magicien, ainsi qu'*Albert le grand*, *Roger Bacon*, et le révérend père *Grisbourdon*.

(*z*) *Nébucadnetzar*, *Nabuchodonosor*, fils de *Nabo-Polassar*, roi des Chaldéens, assiégea Jérusalem, la prit, et fit charger de fers *Joachim*, roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3429. *Nébucadnetzar* fit un songe, et l'oublia ; les magiciens, les astrologues ni les sages ne purent le deviner ; en conséquence *Arioc*, officier de sa maison, eut ordre de les faire mourir : le jeune *Daniel* devine le songe et l'explique ; Ce songe était une belle statue, &c. A quelque temps de-là *Nébucadnetzar* fit élever un colosse d'or pur, haut de soixante coudées, et large de six ; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute et du psaltérion ; et sur le refus qu'en firent *Sadrac*, *Misac* et *Habed-nego*, jeunes hébreux, compagnons de *Daniel*, le roi les fit jeter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois-là sept fois plus qu'à l'ordinaire ; et ils en sortirent sains et saufs. *Nébucadnetzar* songea encore : il vit un arbre grand et fort ; le sommet touchait les cieux, et les oiseaux habitaient dans ses branches. Un saint alors descendit, et cria : *Coupez l'arbre et l'ébranchez, &c. Daniel* expliqua encore ce songe ; il prédit au roi qu'il serait chassé d'entre les hommes, que pendant sept ans son habitation serait avec les bêtes, qu'il paîtrait

l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux; ce qui arriva. *Tertullien* et saint *Augustin* disent que *Nabuchodonosor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie*. Au bout de sept ans ce prince recouvra sa raison, et remonta sur le trône: il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement; mais il l'employa si bien, que saint *Augustin*, saint *Jérôme*, saint *Epiphane*, *Theodoret*, &c. cités par *Perérius*, comptent sur son salut.

(*aa*) Edition de 1756:

> Denis voyait avec des yeux de père
> De Jeanne d'Arc le triste et piteux cas;
> Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
> Il eût voulu s'élancer sur la terre.
> *Mais il était lui-même, &c.*

(*bb*) Il ne faut pas confondre *George*, patron de l'Angleterre et de l'ordre de la Jarretière, avec saint *George* le moine, tué pour avoir soulevé le peuple contre l'empereur *Zénon*. Notre saint *George* est le cappadocien, colonel au service de *Dioclétien*, martyrisé, dit-on, en Perse dans une ville nommée Diospole. Mais, comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis son martyre en Armenie, à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, c'est que *George* était colonel de cavalerie, puisqu'il a encore son cheval en paradis.

Fin des Notes et Variantes du Chant quatrième.

CHANT V.

ARGUMENT.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, eſt en enfer très-juſtement. Il raconte ſon aventure aux diables.

O mes amis, vivons en bons chrétiens!
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens;
A leurs déſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le ſaint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de DIEU.
Qu'arrive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Athropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif et faible repentir,
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide appelle ſaint Martin,
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Mitouche. (*a*)



Le Cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon Seigneur;

Pucelle Chant 6.

J. M. Moreau le j.ne inv. — 1789 — Baquoy Sculp.

On pfalmodie, on braille du latin,
On les afperge, hélas ! le tout en vain.
Aux pieds du lit fe tapit le malin,
Ouvrant la griffe, et lorfque l'ame échappe
Du corps chétif, au paffage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne féjour de ces efprits pervers.

Mon cher lecteur, il eft temps de te dire
Qu'un jour Satan, feigneur du fombre empire, (*b*)
A fes vaffaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal :
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape, et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines, (*c*)
Trois intendans, deux confeillers, vingt moines,
Tous frais venus du féjour des mortels,
Et dévolus aux brafiers éternels.
Le roi cornu de la ouaille noire
Se déridait entouré de fes pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,
On fredonnait quelques chanfons à boire,
Lorfqu'à la porte il s'élève un grand cri :
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici ;
C'eft lui, Meffieurs, c'eft le grand émiffaire,
C'eft Grisbourdon notre féal ami ;
Entrez, entrez, et chauffez-vous ici :
Et bras deffus, et bras deffous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embraffe, on le baife, on le ferre ;

On vous le porte en moins d'ùn tour de main,
Toujours baifé, vers le lieu du feſtin.

Satan ſe lève, et lui dit: Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable, (*d*)
Certes ſi tôt je n'eſpérais te voir;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon ſéminaire;
En te voyant je perds tout mon eſpoir.
Mais du deſtin la volonté ſoit faite!
Bois avec nous, et prends place à ma draite.

Le cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abyme immenſe où s'engloutit le monde;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;

Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit, et l'Amour, et Carthage.
Vous y grillez, ſage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la Sageſſe,
Martyr de DIEU dans la profane Gréce;
Juſte Ariſtide, et vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.

MAIS ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chandière grande
Certains quidams, ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire, et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis. (*e*)
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très-bien,
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuffit pas quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire;
Et ſaint Rémi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.

PARMI ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.

Eſt-il bien vrai, criait avec ſurpriſe
Le moine gris? ô rigueur! ô deſtin!
Quoi, ce héros fondateur de l'Egliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'enfer avec eux?
Lors Conſtantin dit ces propres paroles: (*f*)
J'ai renverſé le culte des idoles;
Sur les débris de leurs temples fumans
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens;
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même;
Les ſaints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Céſars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes ſacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur ſang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chère,
J'ai maſſacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaiſirs, et dans le ſang plongé,
Faible et barbare en ma fureur jalouſe,
Ivre d'amour, et de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils et mon épouſe.
O Grisbourdon, ne ſois plus étonné
Si comme toi Conſtantin eſt damné. (*g*)

Le révérend de plus en plus admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
Il voit par-tout de grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, et nonnains d'Italie.
De tous les rois il voit les confeſſeurs;

De nos beautés il voit les directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier afpect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas: Cet homme eft jacobin. (*h*)
Quel eft ton nom? lui cria-t-il foudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique:
Hélas! mon fils, je fuis faint Dominique. (*i*)

A ce difcours, à cet augufte nom,
Vous euffiez vu reculer Grisbourdon;
Il fe fignait, il ne pouvait le croire.
Comment? dit-il, dans la caverne noire
Un fi grand faint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le facré promoteur,
Homme de DIEU, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainfi qu'un hérétique!
Certes ici la grâce eft en défaut.
Pauvres humains, qu'on eft trompé là-haut!
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les faints chanter les litanies.

LORS repartit avec un ton dolent
Notre efpagnol au manteau noir et blanc:
Ne fongeons plus aux vains difcours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous fommes,
Loués, fêtés où nous ne fommes pas:

Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien triſtement,
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je ſuis dans la noire ſéquelle,
Très-juſtement, pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire. (*k*)

OH, quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourrais ſuffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer, et dire,
Combien de ſaints on rencontre en enfer!

QUAND des damnés la cohorte rôtie
Eut aſſez fait au fils de ſaint François
Tous les honneurs de leur triſte patrie,
Chacun cria d'une commune voix:
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin ſi prompte.
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eſt tombée ici-bas.
Meſſieurs, dit-il, je ne m'en défends pas;
Je vous dirai mon étrange aventure;
Elle pourra vous étonner d'abord:
Mais il ne faut me taxer d'impoſture;
On ne ment plus ſi tôt que l'on eſt mort.

J'ÉTAIS là-haut, comme on ſait, votre apôtre;
Et pour l'honneur du froc, et pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant

Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah, l'animal infigne !
Ah, le grand homme! ah, quel rival condigne ! (l)
Mon muletier, ferme dans fon devoir,
D'Hermaphrodix avait paffé l'efpoir.
J'avais auffi pour ce monftre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zèle;
Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
Nous laiffait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, et Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de pucelle;
Entre mes bras elle fe débattait,
Le muletier par deffous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.

Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous favez pourquoi.)
Je vis defcendre, ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam fur la montagne alla.
Quel terrible âne! il portait une felle
D'un beau velours, et fur l'arçon d'icelle
Etait un fabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui fortait une aile,
Dont il volait, et devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne :
Dieu foit loué! voici venir mon âne.
A ce difcours je fus tranfi d'effroi;
L'âne à l'inftant fes quatre genoux plie,

Lève fa queue, et fa tête polie,
Comme difant à Dunois : monte-moi.
Dunois le monte, et l'animal s'envole
Sur notre tête, et paffe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol foudain.
Mon cher Satan, mon feigneur fouverain,
Ainfi, dit-on, lorfque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre, (*m*)
Tu vis fur toi s'élancer faint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.

Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la forcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le fourcil noir et le vifage altier.
Je pris la mine et la forme charmante.
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux fe jouaient fur mon fein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiffante.
J'avais tout l'art du fexe féminin.
Je compofais mes yeux et mon vifage;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus fage.
J'euffe amolli le cœur le plus fauvage;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé fon braquemart (*n*) terrible;

Son

Son bras était à demi-defcendu,
Et Grisbourdon fe croyait pourfendu.

DUNOIS regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Médufe eût vu jadis la tête,
Etait en roc mué foudainement:
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
Je vis tomber fa redoutable épée :
Je vis Dunois fentir à mon afpect
Beaucoup d'amour et beaucoup de refpect.
Qui n'aurait cru que j'euffe eu la victoire ?
Mais voici bien le pis de mon hiftoire.

LE muletier, qui preffait dans fes bras
De Jeanne d'Arc les robuftes appas,
En me voyant fi gentille et fi belle,
Brûla foudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le foupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groffier connaître l'inconftance !
Il lâcha prife, et j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne; ah funefte beauté !
A peine Jeanne eft-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiffé tomber par terre.
Du fer tranchant fa dextre fe faifit;
Et dans l'inftant que le ruftre infidèle
Quittait pour moi la fuperbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.

Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiffent-ils tous être empalés cent fois!
Et que le ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaifir les donne à tous les diables!
Ainfi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'affez bon cœur.

Fin du cinquième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) On disait antrefois *sainte n'y touche*, et on disait bien. On voit aisement que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher ; c'est par corruption qu'on dit *sainte Mitouche*. La langue degenère tous les jours. J'aurais souhaite que l'auteur eût eu le courage de dire *sainte n'y touche*, comme nos péres.

(*b*) *Satan* est un mot chaldéen, qui signifie à peu-près l'*Arimane* des Perses, le *Typhon* des Egyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le septieme tome *De formâ diaboli*, du révérend père *Tambourini*.

(*c*) Dans les premieres éditions on lisait :

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux cures, et de quarante moines

(*d*) *Frapart*, nom d'amitié que les cordeliers se donnèrent entre eux dès le quinzième siècle. Les doctes sont partages sur l'etymologie de ce mot ; il signifie certainement frappeur robuste, roide joûteur.

(*e*) On ne peut regarder cette damnation de *Clovis*, et de tant d'autres, que comme une fiction poëtique ; cependant on peut, moralement parlant, dire que *Clovis* a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs regas ses voisins, et plusieurs de ses parens ; ce qui n'est pas trop chretien.

(*f*) *Constantin* arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils, et fut le plus ambitieux, le plus vain, et le plus voluptueux de tous les hommes ; d'ailleurs bon catholique : mais il mourut arien, et baptisé par un evêque arien.

(*g*) Edition de 1756 :

Si comme toi Constantin est damné :
Ainsi que lui vingt rois fêtes à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, et vouloir qu'on les chumme,
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
Et chacun d'eux, jugé sur ses forfaits,
Rôtit ou boût comme il fut mechant homme.

Riant au nez du ſire Conſtantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
En même rang que ces fameux brigands,
Si ſottement célebres ſur la terre,
Et juſtement devoués aux tourmens
Dans les enfers, le très-révérend frère
Vit ſaint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce ſaint Louis, le père des Bourbons!
Il maudiſſait la cruelle manie
Qui, ſur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laiſſer à ſon mauvais deſtin,
Sans nuls galans, ſa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie (*)
Aſſaſſiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, inſenſé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,
S'il eût ete tout ſimplement chretien,
Grillait là-bas, et le meritait bien.
Homme pieux ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au-dela de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chère;
Onc ne tâta de biſques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un châlit, ſans fermer la paupière,
L'eſprit au ciel, la diſciplìne en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eût mieux fait, certes, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquillement au ſein de ſon empire.
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au demon,
Un ſot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pelerins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!

(*) C'eſt en Egypte que ſaint *Louis* alla faire la guerre, et il mena ſa femme avec lui. Voyez *Joinville*, et concluez que M. de *Voltaire*, qui l'avait lu, n'a pu faire ces vers, d'ailleurs ſi peu dignes de lui.

Mais sans remords, dans le sein des familles,
Il repandit de ses devotes mains
Les tristes fruits des combats inhumains,
Et le trepas et l'affreuse indigeoce.
Il appauvrit, il devasta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eût fait plus de mal aux humains ?
Le Grisbourdon le vit, et sut se taire.
Dans un reduit, à feu de reverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne et nonnains d'Italie ;
De tous les rois les graves confesseurs,
De nos beautés les paillards directeurs :
Le paradis ils oot eu dans leur vie.

Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un enorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le feroce Calvin
Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Fesait la nique à Luther, son confrère,
Puis menaçait un pontife romain.
A son regard farouche, atrabilaire,
On connaissait de l'orgueilleux sectaire
Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,
L'ame jalouse et digne d'un tyran.
Tout en cuisant, il semblait être encore
Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un esprit degagé
Des contes vieux et du sot prejugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juste ennemi, toutefois indiscret,
De saint auteur, de sainte patenôtre,
Rival haï, dont toot le crime était
De raisonner mieux que lui ne fesait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre et voir à ses genoux,
Lui crier grâce et demander la vie,
Ce Nivernois, (*) dont il fut si jaloux ;

(*) *Spifame*, évêque de Nevers, décapité à Genève en 1566. *Calvin* est mort eo 1564, et il n'était point question de chambrières dans le procès de *Spifame*, qui n'était point réduit à la coodition d'artisan, mais était devenu membre du conseil des deux cents et de celui des soixante. Ceux qui ont fait ces vers n'étaieot pas au courant.

Ce sot prelat, feseur de boutonnières,
Galant cheri des jeunes chambrières,
Qui prefera les cafards genevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est peche dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;
Et ce paillard doit perir sur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaisir que moi.
Le cordelier, d'une voix de tonnerre
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit: Maraud, de quel droit sur la terre
Pretends-tu punir l'amour heureux?
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zele ardent pour la paix des familles
Consacre au soin de soulager les filles?
Dans la fureur dont il etait atteint,
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage
Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damne reduit
Se sentait tôt anime de l'esprit;
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se demener et gemir les portraits.
De l'avenir penetrant les secrets
Comme presens, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frappé;
Et des damnes, chez les races futures,
Il devinait les noires aventures
Mieux que prophète ou demon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer sa claustrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en étoile arrondie.
Au fier aspect, &c.

(*k*) Les cordeliers ont été de tout temps ennemis des dominicains.

(*i*) Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce *Gusman*, inventeur de l'inquisition, et que nous appelons

Dominique, fut reellement un perfécuteur. Il eft certain que les Languedociens, nommes Albigeois, etaient des peuples fidèles à leur fouverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à caufe de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et fes fujets, fous prétexte qu'ils ne penfent pas comme nous.

(*k*) Edition de 1756:

> Non que je fois condamné fans retour,
> J'efpère encor me trouver quelqne jour
> Avec les faints au féjour de la gloire;
> Mais en ce lieu je fais mon purgatoire.
> *Oh! quand j'aurais, &c.*

(*l*) *Condigne*, du latin *condignus*; ce mot fe trouve dans les auteurs du feizième fiècle.

(*m*) Cette guerre n'eft rapportée que dans le livre apocryphe fous le nom d'*Enoch*; il n'en eft parlé ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée célefte était en effet *Michel*, comme le dit notre auteur; mais le capitaine des mauvais anges n'était point *Satan*, c'était *Semexiah*: on peut excufer cette inadvertance dans un long poëme.

(*n*) Ancien mot qui fignifie cimeterre.

Fin des Notes et variantes du Chant cinquième.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée.

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Ou Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui ſe paſſe au monde.
Ce monde, hélas ! eſt bien un autre enfer.
J'y vois par-tout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
L'eſprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainſi que les vertus.
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots :
Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triſte et penſif, auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, inſenſés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah malheureux ! qui péchez ſans plaiſir,
Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;



A ſes genoux le chétif Muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du Cordelier,

Pucelle Ch. 6.

J.M. Moreau le j.ne inv. *Triere Sculp.*

Et puifqu'il faut que vous foyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

AGNÈS Sorel fut en ufer ainfi.
On ne lui peut reprocher dans fa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je penfe qu'auffi
DIEU tout clément aura pris pitié d'elle:
En paradis tout faint n'eft pas pucelle;
Le repentir eft vertu du pécheur.

QUAND Jeanne d'Arc défendait fon honneur,
Et que du fil de fa célefte épée
De Grisbourdon la tête fut coupée, .
Notre âne ailé, qui deffus fon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raifon en avait-il? l'amour;
Le tendre amour, et la naiffante envie,
Dont en fecret fon ame était faifie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme, et quelle idée hardie
Preffait déjà ce héros d'Arcadie.

L'ANIMAL faint eut donc la fantaifie
De s'envoler devers la Lombardie;
Le bon Denis en fecret confeilla
Cette efcapade à fa monture ailée;
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela?
C'eft que Denis lut dans l'ame troublée

De ſon bel âne, et de ſon beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cauſe commune,
Perdre la France, et Jeanne, et ſa fortune.
Denis penſa que l'abſence et le temps,
Les guériraient de leurs amours naiſſans.
Denis encore avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ſes deſſeins;
Et reſpectez tout ce que font les ſaints.

L'ANE céleſte, où Denis met ſa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois ſtupéfait
A tire d'aîle eſt parti comme un trait.
Il regardait de loin ſon héroïne,
Qui toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang ſe frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, ſon peuple aérien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage.
Jeanne s'en moque, et paſſe avec courage.
Lorſqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un eſſaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;
Un peuple ailé lui couvre le viſage:
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ſes deux mains il frappe, il ſe démène,
Diſſipe, tue, écraſe par centaine

Cette canaille habitante des airs.
C'était ainſi que la Pucelle fière
Chaſſait au loin cette foule légère.

A ſes genoux le chétif muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble et s'écrie : O Pucelle, ô ma mie !
Dans l'écurie autrefois tant ſervie !
Quelle ſurie ! épargne au moins ma vie ;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs !
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne ! je me meurs.

JEANNE répond : Faquin, je te fais grâce ;
Dans ton vil ſang, de fange tout chargé,
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végète encore, et que ta lourde maſſe
Ait à l'inſtant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranſlater ;
Mais ne m'importe ici de ta figure ;
Homme ou mulet, tu ſeras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi ;
Çà qu'on ſe courbe : elle dit, et la bête
Baiſſe à l'inſtant ſa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeanne ſur ſon dos
Va dans les champs affronter les héros. (*a*)
Pour le Génie, il jura par ſon père
De tourmenter toujours les bons Français ;
Son cœur navré pencha vers les Anglais ;
Il ſe promit, dans ſa juſte colère,
De ſe venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout Français indiſcret,
Qui pour ſon dam paſſerait ſur ſa terre.

Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre, et tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où fa vengeance
Veut attraper les héros de la France. (*b*)

MAIS que devint la belle Agnès Sorel?
Vous fouvient-il de fon trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embraffait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de fes bras
Très-brufquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut fortir d'embarras.
De fon danger encor toute furprife,
Elle jurait de n'être jamais prife
A l'avenir en un femblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De refpecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle:
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

DANS ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp furpris tumulte inféparable,
Quand chacun court, officier et foldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons fuivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis:
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès fe voyant fans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe;
Puis avifant chemife, mules, robe,

Saifit le tout en tremblant et fans bruit;
Même elle prend jufqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point, car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche, et felle fur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va fubtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant;
Puis fe fervant de certaine efcabelle,
Y pofe un pied, monte, fe met en felle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudiffant fa pefante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or de Chandos le très-fidèle page,
(Monrofe était le nom du (c) perfonnage)
Qui revenait ce matin d'un meffage,
Voyant de loin tout ce qui fe paffait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était fon cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte fa monture,
Galope, et crie: Ah mon maître! ah feigneur!
Vous pourfuit-on? Charlot eft-il vainqueur?

Où courez-vous ? Je vais par-tout vous ſuivre :
Si vous mourez, je ceſſerai de vivre ;
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, ſon cheval, et tout ce qu'il diſait.

LA belle Agnès, qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois au péril de ſa vie ;
Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre anglais avec ardeur la ſuit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté ſur la terre étendue.
Le page arrive auſſi prompt que les vents ;
Mais il perdit l'uſage de ſes ſens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un ſein d'albâtre, et les charmans tréſors
Dont la nature enrichiſſait ſon corps.

BEL Adonis, (*d*) telle fut ta ſurpriſe,
Quand la maîtreſſe, et de Mars, et d'Anchiſe,
Du haut des cieux, le ſoir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus, ſans doute, avait plus de parure ;
Une jument n'avait point renverſé
Son corps divin de fatigue harraſſé ;
Bonnet de nuit n'était point ſa coiffure ;
Son cu d'ivoire était ſans meurtriſſure :
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.

LE jeune anglais ſe ſentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de reſpect et de crainte ;

Il prend Agnès, et l'embraſſe en tremblant :
Hélas ! dit-il, feriez-vous point bleſſée ?
Agnès fur lui tourne un œil languiſſant,
Et d'une voix timide, embarraſſée,
En ſoupirant elle lui parle ainſi :
Qui que tu ſois qui me pourſuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuſe point du malheur qui m'opprime ;
Jeune étranger, conſerve mon honneur,
Sois mon appui, ſois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, et tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi ſon amant.
Monroſe ému, fut un temps en ſilence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant :
O de ce monde adorable ornement,
Que fur les cœurs vous avez de puiſſance !
Je ſuis à vous, comptez ſur mon ſecours ;
Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon ſang ; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'oſe vous ſervir :
Je n'en veux point une autre récompenſe :
C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en arroſe ſes charmes,
Et les endroits de roſes et de lis,
Qu'avaient la ſelle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougiſſait ſans colère,
Ne trouvait point ſa main trop téméraire,
Et le lorgnait ſans bien ſavoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.

Le page ayant employé ſa bouteille :
Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
De cheminer juſqu'en un bourg voiſin :
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure ;
Nous y ferons avant qu'il ſoit une heure.
J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.

La dame errante approuva ſon avis ;
Monroſe était ſi tendre et ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.

Quelque cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira : Mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès reſpectueux et ſage ?
Qu'il ne prit point la moindre liberté ?
Ah ! laiſſez là vos cenſures rigides ;
Ce page aimait, et ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre, et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'approchait d'elle, et baiſait ſes beaux bras ;

Le

Le tout d'un air refpectueux et tendre;
La belle Agnès ne favait s'en défendre;
Mais rien de plus: ce jeune bomme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils fout entrés à peine,
Dans un logis fon écuyer la mène
Bien fatiguée; Agnès entre deux draps
Modeftement repofe fes appas.
Monrofe court, et va tout hors d'haleine
Chercher par-tout pour dignement fervir,
Alimenter, chauffer, coiffer, vêtir
Cette beauté déjà fa fouveraine.
Charmant enfant, dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaifir à diriger le cœur,
Où font les gens dont la fageffe égale
Les procédés de ton ame loyale?

DANS ce logis (je ne puis le nier) (e)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier eft plus hardi qu'un page.
Le fcélérat, informé du voyage
Du beau Monrofe et de la belle Agnès,
Et trop inftruit que dans fon voifinage
A quatre pas repofaient tant d'attraits;
Preffé foudain de fon défir infame,
Les yeux ardens, le fang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un défefpéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que fefait en ce même moment
Le grand Dunois fur fon âne volant.

Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête, et divifent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (*f*)
Fameux paffage aux Romains fi fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir fur fa tête,
Et fous fes pieds fe former la tempête,
Eft un palais de marbre tranfparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans font des glaces fidelles;
Si que chacun qui paffe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut fe mirer tant qu'il lui femble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où fi bien l'on fe mire;
Mais ces chemins font tous bien dangereux;
Il faut franchir des abymes affreux.
Tel bien fouvent fur ce nouvel Olympe
Eft arrivé fans trop favoir par où;
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en eft cent qui fe caffent le cou.

De ce palais la fuperbe maîtreffe
Eft cette vieille et bavarde déeffe,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modefte a donné quelque encens.
Le fage dit que fon cœur la méprife;
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eft pour l'ame un poifon:
Le fage ment, et dit une fottife.

La Renommée eft donc en ces beaux lieux.
Les courtifans dont elle eft entourée,

Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux :
O Renommée ! ô puiſſante déeſſe !
Qui ſavez tout, et qui parlez ſans ceſſe,
Par charité parlez un peu de nous.

Pour contenter leurs ardeurs indiſcrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une à ſa bouche, appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros ;
L'autre eſt au cu, puiſqu'il faut vous le dire :
C'eſt celle-là qui ſert à nous inſtruire
De ce fatras de volumes nouveaux, (*g*)
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnaſſe inſectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipſés tour-à-tour,
Faits en un mois, périſſent en un jour,
Enſevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux et leurs priviléges.

Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, la Beaumelle, Nonotte ;
Et ce rebut de la troupe bigotte,
Ce Savatier, de la fraude inſtrument,
Qui vend ſa plume, et ment pour de l'argent ;
Tous ces marchands d'opprobre et de fumée,
Oſent pourtant chercher la Renommée ;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De ſe montrer à la divinité.
A coups de fouet chaſſés du ſanctuaire,
A peine encore ils ont vu ſon derrière. (*h*)

Gentil Dunois, ſur ton ânon monté
En ce beau lieu tu te vis tranſporté.
Ton nom fameux, qu'avec juſtice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs ſi polis.
O quelle joie enchantait tes eſprits !
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes ;
Non-ſeulement des ſiéges, des combats,
Et ces exploits qui ſont tant de fracas ;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te béniſſant au ſein de leurs aſiles,
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.
Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit, deſſus ces entreſaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes ;
Elle diſait : Voici l'horrible jour
Où dans Milan la ſentence eſt dictée ;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortels qui connaiſſez l'amour.
Qui ? dit Dunois ; quelle eſt donc cette belle ?
Qu'a-t-elle fait ? pourquoi la brûle-t-on ?
Paſſe après tout ſi c'eſt une laidron ;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les ſaints c'eſt choſe trop cruelle !
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.

Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée, ô pauvre Dorothée !
En feu cuiſant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te *recout* de ce braſier fatal.

A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un prompt déſir de ſecourir la dame :
Car vous ſavez que ſitôt qu'il s'offrait
Occaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne auſſitôt ſes deux ailes étend ;
Un chérubin va moins rapidement. (*i*)
On voit déjà la ville où la juſtice
Arrangeait tout pour cet affreux ſupplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher ;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monſtres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, et déjà larmoyant ;
Sur un balcon l'archevêque et ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme et content.

QUATRE alguazils (*k*) amènent Dorothée,
Nue en chemiſe, et de fer garrottée.
Le déſeſpoir et la confuſion,
Le juſte excès de ſon affliction,
Devant ſes yeux répandent un nuage,
Des pleurs amers inondent ſon viſage.

Elle entrevoit d'un œil mal aſſuré
L'affreux poteau pour ſa mort préparé;
Et ſes ſanglots ſe feſant un paſſage :
O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encore en ces momens d'horreur!..
Elle ne put en dire davantage ;
Et, bégayant le nom de ſon amant,
Elle tomba ſans voix, ſans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle ;
Dans cet état elle était encor belle.

Un ſcélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion, (*l*)
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut : Meſſieurs, je jure DIEU
Que Dorothée a mérité le feu.
Eſt-il quelqu'un qui prenne ſa querelle?
Eſt-il quelqu'un qui combatte pour elle?
S'il en eſt un, que cet audacieux
Oſe à l'inſtant ſe montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Diſant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart (*m*) tranchant,
Roulant les yeux, tordant ſa laide bouche.
On frémiſſait à ſon aſpect farouche ;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât juſtifier.
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, et nul n'oſait répondre.

Le fier prélat, du haut de ſon balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait ſur la place,
Fut ſi choqué de l'inſolente audace
De ce pervers ; et Dorothée en pleurs
Etait ſi belle au ſein de tant d'horreurs,
Son déſeſpoir la rendait ſi touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il ſaute à terre, et d'un ton élevé :
C'eſt moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée eſt vertueuſe et ſage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord ſavoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eſt ſon cas, et par quel guet-à-pan
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit : le peuple, à la ſurpriſe en proie,
Pouſſa des cris d'eſpérance et de joie.
Sacrogorgon, qui ſe mourait de peur,
Fit comme il put ſemblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, ſous ſa mine hypocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Les yeux baiſſés, la belle lui raconte,
En ſoupirant, ſon malheur et ſa honte :
L'âne divin, ſur l'égliſe perché,
De tout ce cas paraiſſait fort touché ;
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient DIEU qui prend pitié des filles.

Fin du ſixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

> Pour Conculix, honteux, plein de colère,
> Il s'en alla murmurer chez son père.
> *Mais que devint*, &c.

(*b*) Voyez le dix-septième Chant.

(*c*) C'est le même page sur le derriere duquel *Jeanne* avait crayonné trois fleurs de lis.

(*d*) *Adonis* ou *Adoni*, fils de *Cinyras* et de *Myrrha*, dieu des Phéniciens, amant de *Venus Astarté*. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa resurrection.

(*e*) Manuscrit :

> Dans ce logis était un aumônier,
> Fier, peu soigneux de dire son psautier.
> *Tout aumônier*, &c.

(*f*) On croit qu'*Annibal* passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

(*g*) Edition de 1756, et manuscrit :

> De ce fatras de volumes nouveaux,
> Vers de Danchet, prose de Marivaux,
> Nouveaux Cyrus, voyage de Sethos,
> Tous fort loués et qu'on ne saurait lire ;
> *Qui l'un par l'autre*, &c.

(*h*) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en DIEU, que le bienfaiteur de la race de *Corneille* était l'ennemi de

Corneille; qu'il était fils d'un payfan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fauffes. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait fes ouvrages. Il eft bien jufte qu'à la fin il chaffe cette canaille du fanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs fe gliffent de nuit dans une églife pour y voler des calices. (Voyez fur *Sabatier*, nommé ici *Savatier* par dérifion, et fur tous ces autres meffieurs, le texte et les notes du dix-huitième Chant.)

(*i*) *Chérubin*, efprit célefte, ou ange du fecond ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *chérub*, dont le pluriel eft *chérubin*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des pieds de bœuf.

(*k*) Alguazil: *Guazil* en arabe fignifie huiffier, de-là *alguazil*, archer efpagnol.

(*l*) Champion vient de champ, pion du champ: *Pion*, mot indien adopté par les Arabes, il fignifie foldat.

(*m*) Braquemart, du grec *braki-makera*, courte épée.

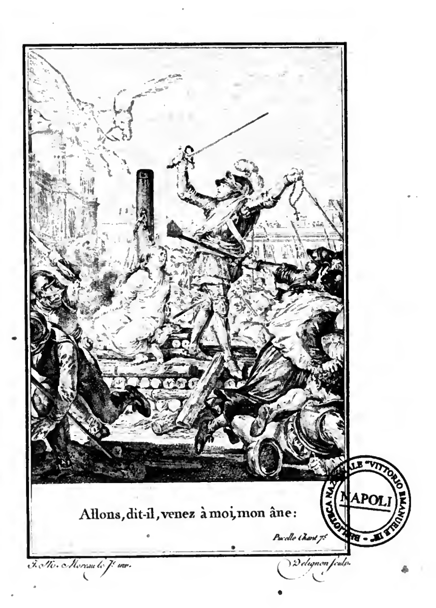
Fin des Notes et Variantes du Chant fixième.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Comment Dunois sauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquisition.

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Et je pensai renoncer aux amours;
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage:
On trouve assez de quoi se consoler;
Ou bien buvez: c'est un parti fort sage.
Et plût à DIEU qu'en un cas tout pareil,
Le tonsuré qu'amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,
Se fût servi d'un aussi bon conseil!



Allons, dit-il, venez à moi, mon âne:

Pucelle Chant 7.

J. M. Moreau le J.e inv. — Delignon sculp.

DEJA Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'efpoir:
Mais avant tout il convenait favoir
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baiffant fes beaux yeux,
Ange divin qui defcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défenfe,
Vous favez bien quelle eft mon innocence.
Dunois reprit : Je ne fuis qu'un mortel;
Je fuis venu par une étrange allure,
Pour vous fauver d'un trépas fi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame et vertueufe et pure;
Mais dites-moi, pour DIEU, votre aventure.

LORS Dorothée, en effuyant les pleurs
Dont le torrent fon beau vifage mouille,
Dit : L'amour feul a fait tous mes malheurs.
Connaiffez-vous monfieur de la Trimouille?

OUI, dit Dunois, c'eft mon meilleur ami.
Peu de héros ont une ame auffi belle;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle,
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul chevalier n'eft plus digne qu'on l'aime.
Il eft trop vrai, dit-elle, c'eft lui-même.
Il ne s'eft pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'eft en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, et j'ofe être affurée

Que ſon grand cœur eſt toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor, car il eſt trop aimé.

Ne doutez point, dit Dunois, de ſon ame;
Votre beauté vous répond de ſa flamme:
Je le connais; il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit: Ah! Monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître!
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.

Ce fut, Monſieur, ô moment délectable!
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah! j'en perdis la parole et la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue:
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite:
Elle fut courte, il prit congé trop vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lèvres ravis.

Le lendemain il ofa davantage;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant;
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je ? hélas ! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je fache, ô digne chevalier,
A quel héros j'ofe me confier ?

Le chevalier par pure obéiffance
Dit, fans vanter fes faits ni fa naiffance :
Je fuis Dunois. C'était en dire affez.
DIEU, reprit-elle, ô DIEU, qui m'exaucez,
Quoi, vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède ! (a)
Ah ! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, ame fublime,
Le tendre Amour me fefait fa victime;
Mon falut vient d'un enfant de l'Amour :
Le ciel eft jufte, et l'efpoir me ranime.

Vous faurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funefte, et maudite Angleterre !
Il écouta la voix de fon devoir.
Mon tendre amour était au défefpoir.
Un tel état vous eft connu, fans doute;
Et vous favez, Monfieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit feul tous nos malheurs;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :

Mon cœur était forcé de fe contraindre,
Et je mourais, mais fans pouvoir me plaindre.
Il me donna le préfent amoureux
D'un bracelet fait de fes blonds cheveux,
Et fon portrait qui, trompant fon abfence,
M'a fait cent fois retrouver fa préfence.
Un cher écrit fur-tout il me laiffa,
Que de fa main le ferme Amour traça.
C'était, Monfieur, une jufte promeffe,
Un sûr garant de fa fainte tendreffe;
On y lifait : Je jure par l'Amour,
Par les plaifirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour époufer ma chère Dorothée.

LAS ! il partit, il porta fa valeur
Dans Orléans. Peut-être il eft encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah ! s'il favait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur !
Non, jufte ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

IL partit donc ; et moi je m'en allai,
Loin des foupçons d'une ville indifcrète,
Chercher aux champs une fombre retraite,
Conforme aux foins de mon cœur défolé.
Mes parens morts, libre dans ma trifteffe,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le fecret le plus myftérieux
J'enfevelis mes pleurs et ma groffeffe.
Mais par malheur, hélas ! je fuis la nièce

De l'archevêque : à ces funeftes mots,
Elle fentit redoubler fes fanglots.

Puis vers le ciel tournant fes yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en fecret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils confolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaifie
De venir voir quelle efpèce de vie
Menait fa nièce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quitta fon palais ;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préfent cher et funefte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je détefte,
Perça fon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel, que je fus furprife !
Je lui parlai des devoirs de fon rang,
De fon état, des nœuds facrés du fang :
Je remontrai l'horreur de l'entreprife ;
Elle outrageait la nature et l'Eglife.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique efpoir.
Il fe flattait que mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que fon triomphe en ferait plus facile ;
Il m'accablait de fes foins fatigans,
De fes défirs rebutés et preffans.

Helas ! un jour que toute à ma trifteffe
Je relifais cette douce promeffe,

Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lifant me furprit.
Il fe faifit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie :
Il lut ; il vit dans cet écrit fatal
Tous mes fecrets, ma flamme et fon rival.
Son ame alors, jaloufe et forcenée,
A fes défirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il fut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute, un autre en eût perdu courage;
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et fe fentant fur moi cet avantage :
Ah! me dit-il, n'eft-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être fage?
Et vos faveurs feront le feul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Ofez-vous bien me faire réfiftance?
Y penfez-vous? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas :
Cédez fur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jetai tremblante à fes genoux;
J'atteftai DIEU, je répandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverfe, et va me violer;
A mon fecours il fallut appeler :
Tout fon amour foudain fe tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel! fouffrir un tel outrage!
De coups affreux il meurtrit mon vifage.
On vient au bruit; mon oncle au même inftant
Joint à fon crime un crime encor plus grand :

Chrétiens,

Chrétiens, dit-il, ma nièce eſt une impie;
Je l'abandonne, et je l'excommunie:
Un hérétique, un damné ſuborneur
Publiquement a fait ſon déshonneur;
L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que DIEU confonde, et le fils, et la mère!
Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition.

Il ne fit point une menace vaine;
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand-inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Etait ma ſeule et triſte nourriture:
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort, et tombeau des vivans!
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
Vous les voyez ces braſiers dévorans;
C'eſt là qu'il faut expirer à vingt ans!
Voilà mon lit à mon heure dernière!
C'eſt là, c'eſt là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur!
Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe, et pour moi combattu;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu:
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage. (*b*)
Qu'attendre, hélas! d'un cœur italien?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole; (*c*)
Mais un Français n'eſt alarmé de rien,
Et braverait le pape au capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée :
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miserere :*
„ On fait savoir de par la sainte Eglise,
„ Par Monseigneur, pour la gloire de DIEU,
„ A tous chrétiens que le ciel favorise,
„ Que nous venons de condamner au feu
„ Cet étranger, ce champion profane,
„ De Dorothée infame chevalier,
„ Comme infidèle, hérétique et sorcier;
„ Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. „

CRUEL prélat, Busiris en soutane, (*d*)
C'était, perfide, un tour de ton métier;
Tu redoutais le bras de ce guerrier;
Tu t'entendais avec le saint office
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT aussitôt l'assassine cohorte,
Du saint office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois;

Puis marche encor; puis ſe ſigne et s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr;
De ce ſorcier tâchons de nous ſaiſir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les ſacriſtains arrivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon; (*e*)
Ils font leur ronde, et de leur eau ſalée
Benoîtement aſpergent l'aſſemblée.
On exorciſe, on maudit le démon;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne par-tout la bénédiction.

Le grand Dunois, non ſans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors ſaiſiſſant de ſon bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique inſtrument,
De ſon ſalut cher et ſacré garant :
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne deſcend, Dunois monte, et ſoudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *ſternum* et le bras; (*f*)
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas : (*g*)
Qui voit tomber ſon nez et ſa mâchoire,
Qui ſon oreille, et qui ſon *humerus*;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit diſant ſes *oremus*.
L'âne, au milieu du ſang et du carnage,
Du paladin ſeconde le courage;

Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiſſant ſa viſière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*; (*h*)
Le fer ſanglant lui ſort par le *coccis*: (*i*)
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie:
Béni ſoit Dieu! le barbare eſt ſans vie.

Le ſcélérat encor ſe débattait
Sur la pouſſière, et ſon cœur palpitait,
Quand le héros lui dit: Ame traîtreſſe!
L'enfer t'attend; crains le diable, et confeſſe
Que l'archevêque eſt un coquin mitré,
Un raviſſeur, un parjure avéré;
Que Dorothée eſt l'innocence même;
Qu'elle eſt fidelle au tendre amant qu'elle aime;
Et que tu n'es qu'un ſot et qu'un fripon.
Oui, Monſeigneur, oui, vous avez raiſon:
Je ſuis un ſot, la choſe eſt par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit: ſon ame alla chez le démon.
Ainſi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'inſtant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait ſa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer,
Portant ſalade (*k*) avec lance dorée:
Deux poſtillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était choſe aſſurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.

A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour tranſportée:
Ah! DIEU puiſſant, ſe mit-elle à crier,
Serait-ce lui! ſerait-il bien poſſible!
A mes malheurs le ciel eſt trop ſenſible.

LES Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

EH! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit?
Eſt-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre amazone,
La vengereſſe, et du peuple, et du trône,
Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en DIEU ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,
Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.

SUR-TOUT, lecteur, n'oubliez point Agnès;
Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits:
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne et ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,

Si Dorothée au feu fut condamnée,
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'effuyer,
Soit dans les bras d'un robufte aumônier,
Ou femble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut-être eft plus commun ;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je fuis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleffes ;
J'ai dans mon temps poffédé des maîtreffes,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

Fin du feptième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

> *Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !*
> Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
> Eh quoi ! c'eft vous, vous l'efpoir de la France,
> Qui me fauvez et l'honneur et le jour !
> Votre nom feul aurait ma confiance.
> *Vous faurez donc, &c,*

(*b*) Dans les premières éditions on lifait :

> Contre l'Eglife ils n'ont pas de courage,
> Ardens au mal, de glace pour le bien.
> *Qu'attendre, helas! &c.*

(*c*) *Etole;* ornement facerdotal qu'on paffe par-deffus le furplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui fignifie *une robe longue.* L'etole eft aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'etole des anciens etait fort differente ; c'etait quelquefois un habit de ceremonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer ; de-là ces expreffions de l'Ecriture : *Stolam gloriæ induit eum, &c.*

(*d*) *Bufiris* était un roi d'Egypte qui paffait pour un tyran.

(*e*) Le *goupillon* eft un inftrument garni en tout fens de foies de porc prifes dans des fils d'archal, paffés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il fert à diftribuer l'eau bénite, &c. Cet inftrument était ufité dans l'antiquité ; on s'en fervait pour arrofer les initiés de l'eau luftrale.

(*f*) *Sternum*, terme grec, comme font prefque tous ceux de l'anatomie ; c'eft cette partie antérieure de la poitrine à laquelle font jointes les côtes : elle eft compofée de fept os fi bien affemblés, qu'ils femblent n'en faire qu'un. C'eft la cuiraffe que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

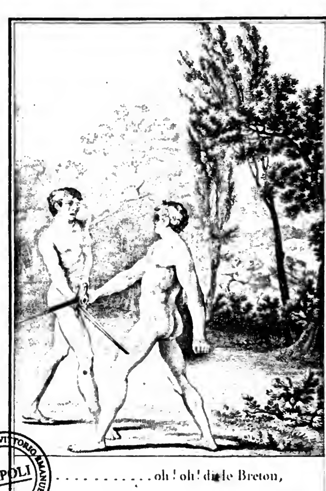
(g) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur la tête, laquelle tourne sur cet *atlas* comme sur un pivot.

(h) *Pubis*, de puberté, os barré, qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

(i) *Coccis*, κοκκυξ, croupion, placé immédiatement au-dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être blessé là.

(k) *Salade*; on devrait dire *célade*, de *celata*; mais le mauvais usage prévaut par-tout.

Fin des Notes et Variantes du Chant septième.



. . . . oh ! oh ! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles ;

Chant

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

QUE cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
Comme elle forme et *l'eſprit et le cœur!*
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante,
Par ſa culture et ſa variété.
J'y vois ſur-tout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment:
Il fut écrit par notre abbé Tritême, (*a*)
Savant picard, de ſon ſiècle ornement;
Il prit Agnès et Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, et que je me ſais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans!

De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable
Triomphera de l'envie et du temps.
Le vrai me plaît, le vrai ſeul eſt durable.

De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée, et Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits; et j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène,
Notre héros en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charles ſoumiſe.
Un charlatan, arrivé de Veniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, (*b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.

Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidèle à ſa tendreſſe,
Se réſolut, dans ſon cuiſant ennui,
D'aller au moins rejoindre ſa maîtreſſe.

Il courut donc, à travers cent haſards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin eſt entouré, heurté,
Preſſé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voiſines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Mères, enfans: c'eſt un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun ſe précipite;
On tombe, on crie: Arrivons, entrons vîte;
Nous n'aurons pas tels plaiſirs tous les jours.

Le paladin ſut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,
Et quel ſpectacle à ſes yeux on apprête.
Ma Dorothée! ô Ciel! Il dit, et part;
Et ſon courſier s'élançant ſur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les fauxbourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuſe audace
A diſſipé tous ces monſtres félons;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Oſait à peine encor lever la vue.

L'abbé Tritême, avec tout ſon talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la ſurpriſe et du ſaiſiſſement,
Et des tranſports dont cette ame ſi pure
Fut pénétrée en voyant ſon amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange, et ſi vif et ſi tendre,
L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embarras, ſa pudeur et ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte ?
Son la Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ſes bras la tient long-temps ſerrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée ;
Il embraſſait, il baiſait tour-à-tour
Le grand Dunois, et ſa maîtreſſe, et l'âne.

Tout le beau ſexe, aux fenêtres penché,
Battait des mains, de tendreſſe touché ;
On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bûcher renverſé,
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
De Dorothée affermiſſant les pas ;
A l'air, le port, et le maintien d'Alcide,
Qui ſous ſes pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, et la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à ſon logis portée,
Des deux héros noblement eſcortée.

Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je fens, dit-il, que je fuis inutile
Aux doux plaifirs que vous goûtez tous deux :
Il me convient de fortir de la ville ;
Jeanne et mon roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, et je fens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de fon âne.
Le grand Denis, le patron de nos lois,
M'a cette nuit préfenté fa figure :
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta fa divine monture,
Pour fecourir les dames et les rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Grâces au ciel, Dorothée eft fervie,
Je dois fervir Charles fept à fon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour :
A mon bon roi je vais donner ma vie ;
Le temps me preffe, et mon âne m'attend.

Sur mon cheval je vous fuis à l'inftant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'eft auffi mon projet ;
Un défir vif dès long-temps me chatouille
De contempler la cour de Charles fept,
Sa cour fi belle, en héros fi féconde,
Sa tendre Agnès, qui gouverne fon cœur,
Sa fière Jeanne, en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient jufques au bout du monde.
Mais fur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière fecrète,

Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussitôt la mère du bon DIEU
Vous députa sur votre âne céleste ;
Vous me sauvez de ce bûcher funeste ;
Je vis par vous ; mon vœu doit se tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

VOTRE discours est très-juste et très-sage,
Dit la Trimouille ; et ce pélerinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré :
Vous permettrez que je sois du voyage.
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois ;
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette appelée,
Venez remplir votre vœu si pieux ;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux :
C'est de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'est et si sage et si belle.
Elle rougit. Cependant le grifon
Frappe du pied, s'élève sur son aile,
Plane dans l'air, et laissant l'horizon,
Porte Dunois vers les sources du Rhône.

LE Poitevin prend le chemin d'Ancône (c)
Avec sa dame, un bourdon dans la main,

Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un rosaire pendait
De beaux grains d'or, et de perles unies:
Le paladin souvent le récitait,
Disait *Ave:* la belle répondait
Par des soupirs, et par des litanies;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Césène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux
De princes, ducs, comtes, et cardinaux.
Le paladin eut par-tout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable et plus sage
Que Dorothée; et nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage;
Tant les seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards et de discrétion.

Enfin portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madône,
Ces murs divins de qui le ciel prend soin;
Murs convoités des avides corsaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent; (*d*)
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent;

Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus induſtrieux,
Fut employé depuis par les ſaints pères,
Maitres du monde, et du ciel grands-vicaires,
A l'ornement de ces auguſtes lieux.
Les deux amans de cheval deſcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux ſe mirent:
Puis chacun d'eux, pour accomplir ſon vœu,
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaiſſance
Par la Madône, et les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur, et ſans ſouci,
Qui venait voir la ſainte Vierge auſſi
Par paſſe-temps, ſe moquant dans ſon ame
Et de Lorette et de ſa Notre-Dame:
Parfait Anglais, voyageant ſans deſſein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et mépriſant les ſaints et leurs reliques.
De tout Français c'eſt l'ennemi mortel,
Et ſon nom eſt Chriſtophe d'Arondel.
Il parcourait triſtement l'Italie;
Et ſe ſentant fort ſujet à l'ennui,
Il amenait ſa maîtreſſe avec lui.
Plus dédaigneuſe encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, infolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

LE

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie.
Puis il parla de la Vierge Marie;
Puis il conta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monſieur ſaint Denis,
De ſoutenir en tout lieu la ſageſſe,
Et la beauté de ſa chère maîtreſſe.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame eſt noble, et d'un grand nom,
Qu'elle eſt ſur-tout auſſi ſage que belle:
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fond elle a beaucoup d'eſprit;
Mais Dorothée eſt fort au-deſſus d'elle;
Vous l'avoûrez: on peut ſans l'abaiſſer
Au ſecond rang dignement la placer.

Le fier Anglais, à ce diſcours honnête,
Le regarda des pieds juſqu'à la tête:
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu;
Et peu me chaut que votre damoiſelle
Soit ſage ou folle, et ſoit ou laide ou belle.
Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout Anglais en affaires pareilles
A tout Français donne ſur les oreilles;
Que ma maîtreſſe en figure, en couleur,

En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine;
Et que mon roi, (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra, ſaura bien mettre à bas
Et votre maître, et ſa groſſe héroïne.
Hé bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays, et mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laiſſe le choix,
Soit à cheval, ſoit à pied; l'un et l'autre
Me ſont égaux: mon choix ſuivra le vôtre.
A pied, mort-dieu! dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuiraſſe, et point de morion;
C'eſt à mon ſens une arme de poltron;
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aiſe.
Je veux tout nu vous ſoutenir ma thèſe:
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

Très-volontiers, dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en ſecret ſon ame fût flattée
D'être l'objet d'un ſi noble duel.
Elle tremblait que Chriſtophe Arondel
Ne tranſperçât de quelque coup mortel
La douce peau de ſon cher la Trimouille,
Que de ſes pleurs tendrement elle mouille.

La dame anglaife animait fon anglais,
D'un coup d'œil fier, et sûr de fes attraits.
Elle n'avait jamais verfé de larmes;
Son cœur altier fe plaifait aux alarmes,
Et les combats des coqs de fon pays
Avaient été fes paffe-temps chéris.
Son nom était Judith de Rofamore,
Cher à Briftol, et que Cambridge honore. (e)

Voila déjà nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains:
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De foutenir leur patrie et leurs belles.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en fon profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'eft un plaifir de les voir fe baiffer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, fauter, fe ménager des feintes,
Et fe porter les plus rudes atteintes.
Ainfi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou fous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit:
Un éclair paffe, un autre éclair le fuit.

Le Poitevin adreffe une apoftrophe
Droit au menton du fuperbe Chriftophe;
Puis en arrière il faute allègrement,
Toujours en garde; et Chriftophe à l'inftant

Engage en tierce ; et ferrant la mefure,
Au ferrailleur inflige une bleffure
Sur une cuiffe ; et de fang empourpré,
Ce bel ivoire eft teint et bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble efcrime,
Voulant mourir pour jouir de l'eftime
De leur maîtreffe, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder ;
Lorfqu'un bandit des Etats du faint père
Avec fa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de fes dévotions.

Le fcélérat fe nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corfaire,
Mais faintement à la Vierge attaché,
Et fans manquer récitant fon rofaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut fur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes felles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus.*
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève, et Judith Rofamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandiffantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avife le premier
Que fa maîtreffe eft comme difparue.
Il voit de loin courir fon écuyer ;
Il s'ébahit, et fon arme pointue

Refle en fa main fans force, et fans effet.
Sire Arondel demeure ftupéfait.
Tous deux reftaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le breton,
DIEU me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'eftramaçon
Très-fottement; courons vîte après elles,
Reprenons-les, et nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'AUTRE en convient, et différant la fête,
En bons amis ils fe mettent en quête
De leur maîtreffe. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie: Ah! la cuiffe! ah! le bras!
L'autre criait la poitrine, et la tête;
Et n'ayant plus ces efprits animaux
Qui vont au cœur, et qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur fang au combat confumée,
Tous deux meurtris, faibles, et languiffans,
Sur le gazon tombent en même temps,
Et de leur fang ils rougiffent la terre.
Leurs écuyers, qui fuivaient Martinguerre,
Vont à fa pifte, et gagnent le pays.
Les deux héros, fans valets, fans habits,
Et fans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorfqu'une vieille, en paffant vers ces lieux,
Les voyant nus s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit fur des civières
Porter chez elle; et par des reftaurans

En moins de rien leur rendit tous leurs ſens,
Leur coloris, et leurs forces premières.

La bonne vieille, en ce lieu reſpecté,
Eſt en odeur qu'on dit de ſainteté.
Devers Ancône il n'eſt point de béate,
Point d'ame ſainte en qui la grâce éclate
Par des bienfaits plus ſignalés, plus grands.
Elle prédit la pluie, et le beau temps;
Elle guérit les bleſſures légères
Avec de l'huile et de ſaintes prières;
Elle a par fois converti des méchans.

Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, et conſeil demandèrent.
La décrépite alors ſe recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit:
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce ſoit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux, et vos ſollicitudes.
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
De ce diſcours; et le Breton penſif
Lui dit: Je crois à votre prophétie;
Nous pourſuivrons le voleur fugitif,

Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, et fur-tout des armures.
La vieille dit : On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Ifâc et de Juda,
Dont la belle ame, à fervir empreffée,
Fefait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite
En Canaan par Moïfe conduite ;
Et le profit que le juif s'arrogea
Entre la fainte et lui fe partagea.

Fin du huitième Chant.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) L'ABBÉ *Tritême* n'était point de Picardie; il était du diocèse de Trèves; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fût pas d'origine picarde; nous nous en rapportons au savant auteur qui sans doute a vu le manuscrit de la Pucelle dans quelque abbaye de bénédictins.

(*b*) Le *radius* et l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude et se joignent au poignet; l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

(*c*) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge, apportée de Nazareth par les anges; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans et sept mois, et ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut; son visage noir; elle porte la même tiare que le pape: on connaît ses miracles et ses trésors.

(*d*) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à *Loretto*; c'est une inadvertance de notre auteur: *non ego paucis offendar maculis*. Cependant on peut dire pour sa défense, que les anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux et la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de *Boniface VIII*, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme un chien. Les historiens qui ont parlé ainsi de *Boniface* n'avaient pas de pension de la cour de Rome.

(*e*) Bristol et Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université qui a eu de grands hommes.

Fin des Notes du Chant huitième.



D'un gros baiſer la barbouille, & lui dit,
J'aimai toûjours les filles d'Angleterre.

Pucelle Chant 9e

J. M. Moreau le Jeune — *Dambrun Sculp.*

CHANT IX.

ARGUMENT.

Comment la Trimouille et ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.

DEUX chevaliers qui ſe ſont bien battus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrète eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſur-tout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille et du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente, et dure;
Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin:
Et la Trimouille, en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût; car ſon cœur eſt né tendre.

Que je me fens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoifie !
Ma Dorothée, hélas ! me fut ravie ;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de fes pas,
A délivrer ce que mon cœur adore ;
J'affronterai les plus cruels trépas
Pour vous nantir de votre Rofamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent enfemble ; et fur un faux avis
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le raviffeur d'un autre côté tourne,
Par un chemin juftement oppofé.
Tandis qu'ainfi le couple fe fourvoie,
Au fcélérat rien ne fut plus aifé
Que d'enlever fa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en fureté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gayette :
Mafure affreufe, exécrable retraite,
Où l'infolence, et la rapacité,
La gourmandife, et la malpropreté,
L'emportement de l'ivreffe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et fale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'eft le genre-humain,
Lorfqu'à lui-même il eft livré fans frein.
Du Créateur image fi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite !

En arrivant le corfaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à fon côté,
Mange, dévore, et boit à leur fanté.
Puis il leur dit: Voycz, Mefdemoifelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'eft égal, tout m'eft bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, anglaife, italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; et buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable vifage
De Dorothée: elle éclate en fanglots;
Sur fes beaux yeux il fe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs fur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la careffant un jour;
Dans la trifteffe elle eft enfevelie.
Judith l'anglaife un moment recueillie,
Et regardant le corfaire inhumain,
D'un air de tête, et d'un fouris hautain:
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on faura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaife alors qu'elle eft au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baifer la barbouille, et lui dit:
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaife, et puis vide un grand verre,
En vide un autre, et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure; et fa main effrontée,
Sans nul égard, fe porte impudemment
Sur Rofamore, et puis fur Dorothée.

Celle-ci pleure; et l'autre fièrement,
Sans s'émouvoir, fans changer de vifage,
Laiffe tout faire au rude perfonnage.
Enfin de table il fort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiffant, d'un gefte de corfaire,
Qu'on foit fidelle aux marchés convenus;
Et rayonnant des préfens de Bacchus,
Il fe prépare aux combats de Cythère.

La milanaife, avec des yeux confus,
Dit à l'anglaife: Oferez-vous, ma chère,
Du fcélérat confommer le défir?
Mérite-t-il qu'une beauté fi fière
S'abaiffe au point de donner du plaifir?
Je prétends bien lui donner autre chofe,
Dit Rofamore; on verra ce que j'ofe;
Je fais venger ma gloire, et mes appas.
Je fuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par fa bonté fuprême,
M'a fait préfent de deux robuftes bras,
Et que Judith eft mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laiffez-moi faire, et fur-tout priez Dieu.
Puis elle part, et va la tête haute
Se mettre au lit à côté de fon hôte.

La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groffière cohue
Cuvait fon vin dans la grange étendue;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait feule, et fe mourait de peur.

Le boucanier, dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué,
Il va preſſant, d'une main engourdie,
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué :
Et la Judith, prodiguant ſes tendreſſes,
L'enveloppait, par de fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu, laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.

A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-temps redouter Martinguerre.
Notre Bretonne auſſitôt le tira,
En invoquant Judith, et Débora, (*a*)
Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal,
Qu'à ſurpaſſer l'héroïne s'aprête ;
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, et ſoulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi,
Du mécréant qui ronfle appeſanti,
Elle s'ajuſte, et ſa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De ſang, de vin, la couche eſt abreuvée ;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,

Qui dans ſes bras tombe, et s'évanouit,
Puis reprenant ſes ſens, et ſon eſprit:
Ah! juſte DIEU, quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup, et quel danger!
Où fuirons-nous? ſi ſur ces entreſaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, répliqua Roſamore,
Ma miſſion n'eſt pas finie encore,
Prenez courage, et marchez avec moi.
L'autre reprit courage avec effroi.

LEURS deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient par-tout ſans avoir rien trouvé.
A Gène enfin l'un et l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour-à-tour,
Tantôt aux bords de cet heureux ſéjour,
Où des chrétiens le père apoſtolique
Tient humblement les clefs du paradis;
Tantôt au fond du golfe adriatique,
Où le vieux doge eſt l'époux de Thétis; (*b*)
Puis devers Naple au rivage fertile
Où Sannazar eſt trop près de Virgile. (*c*)
Ces dieux mutins, prompts, ailés, et jouflus,
Qui ne ſont plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Charybde, aujourd'hui ne l'eſt plus; (*d*)

Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla;
Où les géans écrafés fous l'Etna (e)
Ne jettent plus la flamme avec la cendre;
Tant l'univers avec le temps changea.
Le couple errant non loin de Syracufe
Va faluer la fontaine Aréthufe,
Qui dans fon fein tout couvert de rofeaux
De fon amant ne reçoit plus les eaux. (f)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriffaient Auguftin (g) et Carthage;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des mufulmans, enfans de l'Ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

La, fur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marfeille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique. (h)
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il eft plus beau de fervir fous nos rois;
C'eft, comme on fait, un bien heureux partage.
Mais tes confins pofsèdent un tréfor
Plus merveilleux, plus falutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelène,
Qui de fon temps ayant fervi l'Amour,
Servit le ciel étant fur le retour,
Et qui pleura fa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,

Et se fessa long-temps par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (*i*)
Depuis ce temps un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille, et plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme esprit malin.

On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin son pieux directeur :
Obtenez-moi, si jamais il arrive
Que sur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent passer leur temps,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent;
Qu'au même instant ils s'évitent, se craignent,
Et qu'une forte et vive aversion
Soit de leurs cœurs la seule passion.
Ainsi parla la sainte aventurière.
Son confesseur exauça sa prière.
Depuis ce temps ces lieux sanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins ayant bien vu Marseilles,
Son port, sa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de visiter le roc,
Ce roc fameux, surnommé Sainte-Baume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau français y va par piété,
Le fier anglais par curiosité.

En

En graviſſant ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuſes,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneuſes.

O doux objets! moment inattendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreſſes!
Les voilà donc pécheurs et pécherеſſes,
Dans ce parvis ſi funeſte aux amours.
En peu de mots l'anglaiſe leur raconte
Comment ſon bras, par le divin ſecours,
Sur Martinguerre a ſu venger ſa honte.
Elle eut le ſoin, dans ce péril urgent,
De ſe ſaiſir d'une bourſe aſſez ronde
Qu'avait le mort; attendu que l'argent
Eſt inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiſſant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le ſabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit ſa compagne craintive;
Elle a monté ſur un léger eſquif;
Et, réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrène.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le Ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelène.

O grand miracle! ô vertu ſouveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'affadit;

Ciel, quel dégoût! et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour!
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille, à qui ſa Dorothée
Parut long-temps plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauſſade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des ſots,
Le déteſtait, et détournait la vue;
Et Magdelène, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.

Mais Magdelène, hélas! fut bien déçue,
Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,
Tant qu'il ſerait dans ces rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'anglaiſe infidelle
Au Poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelène, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, et la juſtifier.
La vertu plaît: mais, malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.

Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Baume à peine étaient ſorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,
Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont, la Trimouille confus
D'avoir haï quelque temps Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans attraits,
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée, en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le courroux fut bientôt déſarmé.
Chacun aima comme il avait aimé:
Et je puis dire encor que Magdelène
En les voyant leur pardonna ſans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans déſormais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

Fin du neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Il n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle *Judith*. *Debora*, brave épouſe de *Lapidoth*, defit le roi *Jabin*, qui avait neuf cents chariots armes de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme *Jahel*, epouſe de *Haber*, reçut chez elle *Sizara*, maréchal general de *Jabin*; elle l'enivra avec du lait, et cloua ſa tête à terre, d'une tempe à l'autre, avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maîtreſſe femme. *Aod* le gaucher alla trouver le roi *Eglon* de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et auſſitôt *Eglon* alla à la ſelle. Quant à *Simon Barjone*, il ne coupa qu'une oreille à *Malchus*, et encore eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Egliſe ne doit point verſer le ſang.

(*b*) On ſait que le doge de Veniſe épouſe la mer.

(*c*) *Sannazar*, poëte médiocre, enterré près de *Virgile*, mais dans un plus beau tombeau.

(*d*) Autrefois cet endroit paſſait pour un gouffre très-dangereux.

(*e*) L'Etna ne jette plus de flammes que très-rarement.

(*f*) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée, juſqu'à la fontaine Aréthuſe, eſt reconnu pour une fable.

(*g*) Saint *Auguſtin* était évêque d'Hippone.

(*h*) Les Phocéens.

(*i*) Le rocher de Saint-Maximin eſt tout auprès; c'eſt le chemin de la Sainte-Baume.

Fin des Notes du Chant neuvième.



Et si jamais je vais en Paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelène.

CHANT X.

ARGUMENT.

Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

Eh quoi, toujours clouer une préface
A tous mes chants ! la morale me laſſe ;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun raffinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement ; (*a*)
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.

Le bon roi Charle, allant vers Orléans.
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie, et d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière alégreſſe ;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,

C'était un trait d'une vertu ſuprême,
C'était quitter la moitié de ſoi-même.

LORSQU'IL ſe fut au logis renfermé,
Et qu'en ſon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préſide à l'amour,
Vint à ſes ſens s'expliquer à ſon tour;
Il plaidait mieux; il gagna la victoire.
D'un air diſtrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta:
Puis en ſa chambre en ſecret il alla,
Où, d'un cœur triſte et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ſes pleurs tendrement il mouilla;
Pour les ſécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courrier rapporte le poulet.
Le roi, ſaiſi d'une crainte mortelle,
Lui dit: Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi, mon billet!.... Sire, tout eſt perdu;
Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout eſt confondu;
Sire.... ils ont pris Agnès et la Pucelle.

A ce propos dit ſans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout ſentiment,
Et de ſes ſens il ne reprit l'uſage
Que pour ſentir l'excès de ſon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage

N'eſt pas, ſans doute, un véritable amant :
Le roi l'était ; un tel événement
Le tranſperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle ;
Charles fut près d'en perdre la cervelle :
Son père, hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, et le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, monarque malheureux !
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; et pendant que je pleure,
Peut-être hélas ! quelque inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes attraits,
Nés ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs ſi touchantes !
Une autre main careſſer tes beautés !
Un autre... ô ciel ! que de calamités !
Eh qui ſait même, en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible ?
Qui ſait, hélas ! ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant ?
Le triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſouffrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,

Juifs, jacobins, quiconque favait lire. (*b*)

Messieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès eft fidelle à fa foi,
Si pour moi feul fa belle ame foupire :
Gardez-vous bien de tromper votre roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'inftruire.
Eux bien payés confultèrent foudain,
En grec, hébreu, fyriaque, latin ;
L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en quarré deffine une figure ;
Un autre obferve, et Vénus, et Mercure ;
Un autre va, fon pfautier parcourant,
Difant *amen*, et tout bas murmurant ;
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre : (*c*)
Car c'eft ainfi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils fuent ;
Puis louant DIEU tous enfemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il eft le feul parmi tous les héros
A qui le ciel, par fa grâce infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie ;
Qu'Agnès eft fage, et fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à meffieurs les favans. (*d*)

Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait faifi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de fes jeunes attraits, (*e*)
Il raviffait des plaifirs imparfaits ;

Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union ſans douceur, ſans careſſe,
Plaiſirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres déſirs : (f)
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi difficile ;
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir où non.

Le page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer et ſervir
La déité qui de ſon ſort décide,
Revint enfin. Las ! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de frappart,
Qui tout en feu, dans ſa brutale joie,
Se démenait, et dévorait ſa proie.
Le beau Monroſe, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole ſur l'animal ;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au beſoin de défendre ſa vie ;
Du lit il ſaute, il empoigne un bâton,
Il s'en eſcrime, il accolle le page.
Chacun des deux eſt brave champion ;
Monroſe eſt plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux, qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,

Ont vu fouvent près de quelque bocage
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de fes dents déchire la toifon,
Et boit le fang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée,
Au cœur fuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaffier
Laiffe tomber de fa gueule écumante
Sur le gazon, la victime innocente;
Il court au chien qui, fur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat fanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler fon fuperbe adverfaire;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-fincères vœux.
C'était ainfi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche, et d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Reftait au lit, digne prix du vainqueur.

L'HOTE, et l'hôteffe, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit; on fe jette entre deux:
On fit fortir l'aumônier fcandaleux;
Et contre lui chacun fut pour le page:
Jeuneffe et grâce ont par-tout l'avantage.
Le beau Monrofe eut donc la liberté
De refter feul auprès de fa beauté;
Et fon rival, hardi dans fa détreffe,
Sans s'étonner alla chanter fa meffe.

AGNÈS honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un ſacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs, et n'oſait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ſes yeux, et terminât ſa honte;
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tout diſcours : Ah! Monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir? lui répondit Monroſe;
Je vous perdrais! ce prêtre en ſerait cauſe!
Ah! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre, et prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence?
D'un vain remords votre cœur eſt touché,
Divine Agnès, quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre!
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient; un feu tendre et touchant
Inſinuait à la belle attendrie
Quelque déſir de conſerver ſa vie.

FALLUT dîner : car, malgré leurs chagrins,
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience ;)
Les malheureux ne ſont point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère
Que tout ſavant, même en bâillant, révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête

Près de ſon lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur aſſiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils ſe lorgnèrent.

Vous ſavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous vos ſens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paſſions les ſemences ſoudaines;
Tout votre cœur cède au beſoin d'aimer:
Vous vous ſentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et pétillante;
La chair eſt faible, et le diable vous tente.

Le beau Monroſe, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à ſes feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée:
O cher objet! ô maîtreſſe adorée!
C'eſt à moi ſeul déſormais de mourir,
Ayez pitié d'un cœur ſoumis et tendre:
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre!
Ah! ſi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux?
C'eſt lui qui parle, et vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon.
Une heure encore elle oſa ſe défendre;
Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour accorder le plaiſir et l'honneur,
Sachant très-bien qu'un peu de réſiſtance

Vaut encor mieux que trop de complaifance.
Monrofe enfin, Monrofe fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouiffance.
Du prince anglais la gloire et la puiffance,
Ne s'étendaient que fur des rois vaincus;
Le fier Henri n'avait pris que la France;
Le lot du page était bien au-deffus.

MAIS que la joie eft trompeufe et légère!
Que le bonheur eft chofe paffagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des careffes d'Amour,
C'eft l'aumônier qui vous joua ce tour. (*g*)
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monrofe eft auffitôt faifie;
C'eft à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez fa vengeance,
Vous favez trop, par votre expérience,
Que cet anglais eft fans compaffion.
Dans leurs beaux yeux eft la confufion;
Le défefpoir les preffe et les dévore;
Et cependant ils fe lorgnaient encore:
Ils rougiffaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux? (*h*)
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra fur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,

Et qui de nuit en ces quartiers rôdaient,
Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès, et touchant la Pucelle.

Quand deux mâtins, deux coqs, et deux amans,
Nez contre nez, ſe rencontrent aux champs,
Lorſqu'un ſuppôt de la grâce efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par haſard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent deſſus légers comme faucons.
Les gens anglais ſont gens qui ſe défendent;
Mille beaux coups ſe donnent et ſe rendent.
Le fier courſier qui notre Agnès portait
Etait actif, jeune, fringant comme elle;
Il ſe cabrait, il ruait, il tournait;
Agnès allait ſautillant ſur la ſelle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans ſa courſe rapide;
Elle eſt trop faible : il lui fallut enfin
A ſon cheval remettre ſon deſtin.

Le beau Monroſe, au fort de la mêlée,
Ne peut ſavoir où ſa nymphe eſt allée;
Le courſier vole auſſi prompt que le vent;
Et ſans relâche ayant couru ſix mille,

Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monaftère :
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et par de longs détours,
Parmi des fleurs elle pourfuit fon cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux préfens dont Noé nous dota,
Lorfqu'à la fin fon grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que laffé du fpectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphyrs parfument ces beaux champs ;
Sans fe laffer, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,
Plus fortunés ; et jamais la nature
Ne fut plus belle, et plus riche, et plus pure.
L'air qu'on refpire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la folitude.

Au bord de l'onde Agnès fe repofa,
Sur le couvent fes deux beaux yeux fixa,
Et de fes fens le trouble s'apaifa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le ciel a verfé fes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence et de paix !

Hélas ! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
Et moi fameuse entre les pécheresses,
J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde ;
Et se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse ;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas ; l'un et l'autre est faiblesse.

Or du Moutier la vénérable abbesse
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avait en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuse ;
Quel bon patron, quelle fête joyeuse
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuse aux mortels ?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque sainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De consoler les filles du Seigneur ?
Agnès répond : C'est pour moi trop d'honneur ;

Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis;
Et ſi jamais je vais en paradis,
Je n'y ſerai qu'auprès de Magdelène.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, et ſur-tout mon cheval,
Ne ſais comment, en ces lieux m'ont portée;
De grands remords mon ame eſt agitée;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci;
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, et je ſens que la grâce
Pour mon ſalut veut que je couche ici.

Ma ſœur Beſogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente;
Et de la grâce exaltant les attraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès;
Cellule propre, et bien illuminée,
Pleine de fleurs, et galamment ornée,
Lit ample et doux: on dirait que l'Amour
A de ſes mains arrangé ce ſéjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il eſt doux de faire pénitence.

Après ſoupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point)
Beſogne dit à la belle étrangère:
Il eſt nuit cloſe, et vous ſavez, ma chère,
Que c'eſt le temps où les eſprits malins (*i*)
Rôdent par-tout, et vont tenter les ſaints.
Il nous faut faire une œuvre profitable;
Couchons enſemble, afin que, ſi le diable

Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle se couche, et croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle est sainte, et que le ciel l'absout ;
Mais son destin la poursuivait par-tout.

PUIS-JE au lecteur raconter sans vergogne,
Ce que c'était que cette sœur Besogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur Besogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rosée ;
La dame abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie :
Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,
Chez Lycomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.

LA pénitente était à peine au lit
Avec sa sœur, soudain elle sentit
Dans la nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer, et se taire,
Se résigner est tout ce qu'on peut faire.

Puis rarement en telle occafion
On a le temps de la réflexion.
Quand fœur Befogne à fa fureur clauftrale
(Car on fe laffe) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non fans contrition,
Fit en fecret cette réflexion :
C'eft donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
C'eft donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
N'eft pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du dixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

> Va donc, Voltaire, au fait plus rondement,
> *C'eſt mon avis*, &c.

Ce vers eſt une nouvelle preuve que M. de *Voltaire* n'eut aucune part à la publication des premières éditions de ce poëme, et qu'elles furent faites par ſes ennemis.

(*b*) Ces ſortes de divinations étaient fort uſitées ; nous voyons même que le roi *Philippe III* envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devinereſſe, pour ſavoir ſi *Marie de Brabant*, ſa femme, lui était fidelle.

(*c*) Edition de 1756 :

> Il n'eſt aucun qui doute de ſon art ;
> Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
> *Aux yeux du prince*, &c.

(*d*) *ibid.* Ils ſe trompaient, hélas ! les bonnes gens :
> Agnès aimait ; . . . .
> *Puis fiez-vous*, &c.

(*e*) *ibid.* Il triomphait de ſes jeunes attraits ;
> Et l'accablant de ſa mâle éloquence,
> Il raviſſait des plaiſirs imparfaits :
> Volupté triſte, et fauſſe jouiſſance,
> *Plaiſirs honteux*, &c.

(*f*) *ibid.* A ſes baiſers il veut que l'on ripoſte,
> Et qu'on l'invite à . . . .

On retrouve ici le ſtyle des éditeurs, et l'on voit que ces vers ont été interpollés.

(*g*) Edition de 1756 :

On prend Agnès, on prend fon ami tendre ;
Devers Chandos on s'en va les mener :
Certes au diable il me faudrait donner,
Pour vous décrire et pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble et la confufion,
Le défefpoir, la defolation,
L'amas d'horreurs, l'état epouvantable
Qui le beau page et fon Agnès accable.
Ils rougiffaient, &c.

(*h*) Le dixième chant de l'édition de 1762 eft divifé en deux dans l'édition de 1756, où le huitième chant finit par ce vers :

A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

Et le neuvième commence par celui-ci :

Dans le chemin advint que de fortune.

(*i*) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets, le chant du coq les fefait tous difparaitre.

Fin des Notes et Variantes du Chant dixième.

CHANT XI.

ARGUMENT.

Les Anglais violent le couvent : combat de ſaint George, patron d'Angleterre, contre ſaint Denis, patron de la France.

JE vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquille.

UN bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil ;
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de malandrins anglais
Avait battu cet eſcadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine :
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, paſteur de ces cantons,
Leur dit : Meſſieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le ſoir entrait en ce Moutier.
Lors les Anglais ſe mirent à crier :



Il a mon caſque ; il a ma ſoubreveſte.
Il était vrai ; la Jeanne avait raiſon.

Pucelle Chant 11e

J. M. Moreau le j.ne inv. *Simonet Sculp.*

Ah ! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle ;
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu
Attaquent tout ſans honte et ſans ſcrupule.
Ah ! ſœur Agnès, ſœur Marton, ſœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes ?
Vous embraſſez, interdites, tremblantes,
Ce ſaint autel, aſile redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,
Que vous criez à votre époux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure et ſacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je ſais qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole :
Laiſſons-les dire. — Hélas ! mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débattre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans ;

Qui d'un effort déteſtable et farouche,
Les yeux en feu, le blaſphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité!
De qui l'haleine horrible, empoiſonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et ſanglant,
Semblent donner la mort en careſſant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges!

Deja le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, ſi dévote et ſi ſage,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après ſœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preſſe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait ſœur Beſogne
Se débattant contre Bard et Parſon.
Ils ignoraient que Beſogne eſt garçon,
Et la preſſaient ſans entendre raiſon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée;
Et votre ſort, objet charmant et doux,
Eſt à jamais de pécher malgré vous.
Le chef ſanglant de la gent ſacrilége,
Hardi vainqueur, vous preſſe et vous aſſiége;
Et les ſoldats, ſoumis dans leur fureur,
Avec reſpect lui cédaient cet honneur.

Le juſte ciel, en ſes décrets ſévères,
Met quelquefois un terme à nos miſères.

Car dans le temps que meſſieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la ſainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échapper aux ſoupçons inquiets
Du fier ſaint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence:
Mais pour deſcendre au terreſtre ſéjour,
Plus ne monta ſur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du myſtère, (a)
Dieu ſage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole et ne va que de nuit.
Il favoriſe (et certes c'eſt dommage)
Force fripons; mais il conduit le ſage;
Il eſt ſans ceſſe à l'égliſe, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin ſolitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidèle,
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui ſur le dos de ſon gros muletier
Gagnait pays par un petit ſentier,
En priant Dieu qu'une heureuſe aventure
Lui fît enfin retrouver ſon armure.
Tout du plus loin que ſaint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit:
O ma pucelle, ô vierge deſtinée

A protéger les filles et les rois,
Viens fecourir la pudeur aux abois;
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens; que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le fauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent; le temps preffe, on viole :
Viens, ma pucelle; il dit, et Jeanne y vole;
Le cher patron lui fervant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue; un anglais impudent
Vers cet objet tourne foudain la tête;
Il la convoite; il penfe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, et fur fa nudité
Il va cherchant la fale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit fur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaifir confacré,
Mot que fouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en fa colère.

Jeanne à fes pieds foulant fon corps fanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceffez, cruels, ceffez, troupe profane;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, fur leurs nonnains juchés;
Tels des ânons broutent des fleurs naiffantes
Malgré les cris du maître et des fervantes.

Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant DIEU, de Denis assistée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine en échine,
Frappant, perçant de sa pique divine;
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
Et moissonnant la cohorte félonne;
Si que chacun fut percé sur sa nonne,
Et perdant l'ame au fort de son désir,
Allait au diable en mourant de plaisir.

ISAC Warton, dont la lubrique rage
Avait pressé son détestable ouvrage,
Ce dur Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne osa se délier;
Et droit en pied reprenant son armure,
Attendit Jeanne, et changea de posture.

O vous, grand Saint, protecteur de l'Etat,
Bon saint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla:
Mon cher Denis! mon saint, que vois-je-là?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné!
Il a mon casque; il a ma soubreveste.
Il était vrai; la Jeanne avait raison:
La belle Agnès en troquant de jupon,

De cette armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée;
Isâc Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure et s'en couvrit le dos. (*b*)

O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi ſi long-temps outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour ſaint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de ſabre à ſa propre cuiraſſe,
A ſon armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins peſans et moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé ſur la terre.

Le fier anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas; ſon ame eſt ſtupéfaite,
Quand il ſe voit ſi rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue il ſentit des remords;
Sa main tremblait de bleſſer ce beau corps.
Il ſe défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les tréſors,
Et ſe moquant de ſa vertu guerrière.

Saint George alors au ſein du paradis
Ne voyant plus ſon confrère Denis,

Se douta bien que le faint de la France
Portait aux fiens fa divine affiftance.
Il promenait fes regards inquiets
Dans les recoins du célefte palais.
Sans balancer auffitôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint ; George le bien monté, (*c*)
La lance au poing, et le fabre au côté,
Va parcourant cet effroyable efpace,
Que des humains veut mefurer l'audace ;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le fonge-creux, (*d*)
Dans un amas de fubtile pouffière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère ;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer fans bouffole et fans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.

GEORGE, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrofés par la Loire,
Où faint Denis croyait chanter victoire.
Ainfi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en fa longue carrière,
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit fa queue, et le peuple frémit ;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

TOUT du plus loin que faint George aperçut
Monfieur Denis, de colère il s'émut ;
Et brandiffant fa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère : (*e*)

Denis, Denis ! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre !
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne et ton bras féminin ?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin, toi, ta fille et la France ?
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déjà vu séparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiser ta tête.

Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
O grand saint George, ô mon puissant confrère !
Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le temps que nous sommes au ciel,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
Saints enchâssés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos divisions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,

Le ciel un jour à fon tour en colère
Se laffera de vos façons de faire ;
Ce ciel n'aura, grâce à vos foins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux faint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple fanguinaire,
Sois plus traitable, et pour DIEU, laiffe-moi
Sauver la France et fecourir mon roi.

A ce difcours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à fon vifage ;
Et des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond fur lui, tel qu'un puiffant faucon
Vole de loin fur un tendre pigeon.
Denis recule, et prudent il appelle
A haute voix fon âne fi fidèle,
Son âne ailé, fa joie et fon fecours.
Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
Ainfi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais faint n'a pu perdre la vie.

LE beau grifon revenait d'Italie
En ce moment ; et moi, conteur fuccint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A fon Denis dos et felle il préfente.
Notre patron, fur fon âne élancé,
Sentit foudain fa valeur renaiffante.
Subtilement il avait ramaffé
Le fer tranchant d'un anglais trépaffé.
Lors brandiffant le fatal cimeterre,
Il pouffe à George, il le preffe, il le ferre.

George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions fur fon malheureux chef :
Tous font parés ; Denis garde fa tête,
Et de fes coups dirige la tempête
Sur le cheval et fur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaftique acier ;
Les fers croifés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le cafque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuiraffe à l'aiguillette eft jointe.

CES vains efforts les rendaient plus ardens ;
Tous deux tenaient la victoire en fufpens, (*f*)
Quand de fa voix terrible et difcordante,
L'âne entonna fon octave écorchante.
Le ciel en tremble ; écho du fond des bois
En frémiffant répète cette voix.
George pâlit : Denis d'une main lefte
Fait une feinte, et d'un revers célefte
Tranche le nez du grand faint d'Albion. (*g*)
Le bout fanglant roule fur fon arçon.

GEORGE fans nez, mais non pas fans courage,
Venge à l'inftant l'honneur de fon vifage ;
Et jurant Dieu, felon les nobles *us*
De fes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis faint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.

A ce fpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne faint, à fes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.

Le

Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alôrs, et des arches du ciel
On vit fortir l'archange Gabriel,
Qui foutenu fur fes brillantes ailes
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïfe,
Quand dans la mer fufpendue et foumife
Il engloutit les peuples et les rois.

Que vois-je ici? cria-t-il en colère;
Deux faints patrons, deux enfans de lumière,
Du DIEU de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laiffez, laiffez aux fots enfans des femmes
Les paffions, et le fer et les flammes;
Abandonnez à leur profane fort
Les corps chétifs de ces groffières ames,
Nés dans la fange et formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au féjour de la vie
Le ciel nourrit de fa pure ambrofie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grâce et la miféricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne fais quels rois
En étourdis embraffer la querelle?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inftant qu'on fe rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George infolent, ramaffez cette oreille,
Ramaffez, dis-je; et vous, monfieur Denis,

Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque chose en son lieu soit remise.

DENIS soudain va, d'une main soumise,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus ;*
Tout se rajuste, et chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibres, chair, tout se consolida;
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les saints ont la chair ferme et dodue.

PUIS Gabriel, d'un ton de président:
Çà qu'on s'embrasse ; il dit, et dans l'instant
Le doux Denis, sans fiel et sans colère,
De bonne foi baisa son adversaire.
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel archange, après cette embrassade,
Prend mes deux saints, et d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verse rasade.

PEU de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe descendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet anglais Milton
D'anges ailés toute une légion (*h*)
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,

Et qui pis eſt avoir du gros canon? (*i*)
Or ſi jadis Michel et le démon
Se ſont battus, meſſieurs Denis et George
Pouvaient, ſans doute, à plus forte raiſon,
Se rencontrer et ſe couper la gorge.

MAIS dans le ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De ſon épée invincible et ſanglante,
Au fier Warton le trépas préparait;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet anglais profana le couvent;
Warton chancelle, et ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie;
Il tombe, et meurt en reniant les ſaints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier ſanglant et trébuché,
Diſant *Ave*, s'écriait: Il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.

SOEUR Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grâce au ciel;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable:
Hélas! hélas! nul ne fut plus coupable.

Fin du onzième Chant.

O 2

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT ONZIEME.

(*a*) On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du myſtère ; c'eſt, ſans doute, une invention de notre auteur, une allegorie. Il y avait pluſieurs ſortes de myſtères chez les gentils, au rapport de *Pauſanias*, de *Porphyre*, de *Lactance*, d'*Aulus Gellius*, d'*Apuleius*, &c. mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ici.

(*b*) Edition de 1756 :

> Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
> Contre Warton combattit pour icelle.
> Le fier Anglais, de fer enharnaché,
> Eut à ſon tour l'ame bien ſtupéfaite
> Quand il ſe vit ſi vivement chargé, &c.

(*c*) Il eſt indubitable qu'on repréſente toujours *ſaint George* ſur un beau cheval, et de-là vient le proverbe, *monté comme un ſaint George*.

(*d*) Alluſion aux tourbillons de *Deſcartes* et à ſa matière ſubtile, imaginations ridicules et qui ont eu ſi long-temps la vogue. On ne ſait pourquoi l'auteur applique auſſi l'épithète de *rêveur* à *Newton*, qui a prouvé le vide ; c'eſt apparemment parce que *Newton* ſoupçonne qu'un eſprit extrêmement élaſtique eſt la cauſe de la gravitation ; au reſte il ne faut pas prendre une plaiſanterie à la lettre.

(*e*) Tout ce morceau eſt viſiblement imité d'*Homère*. *Minerve* dit à *Mars* ce que le ſage *Denis* dit ici au fier *George* : *O Mars, ô Mars, dieu ſanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.*

(*f*) Edition de 1756 :

> Paul pour Denis gageait contre Vincens,
> *Quand de ſa voix, &c.*

Vers ridicule de l'éditeur *Maubert*.

(*g*) Toujours imitation d'*Homère*, qui fait bleſſer *Mars* lui-même.

(*h*) *Milton*, au cinquième chant du *Paradis perdu*, aſſure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renverſa par terre dans le ciel

des légions d'anges ; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent fur leur dos, avec les forêts plantées fur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts fur l'artillerie ennemie. C'eft un des morceaux les plus vraifemblables de ce poëme.

(*i*) Edition de 1756 :

Et qui pis eft, avoir du gros canon?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, fous les noms de Denis et de George,
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les Français, qui fe coupaient la gorge,
Mais dans le ciel, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant onzième.

CHANT XII.

ARGUMENT.

Monrofe tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès qui fe confolait avec Monrofe dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laiffer la morale, (*a*)
De conter net, de fuir les longs difcours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours?
Il eft bavard, et ma plume inégale
Va griffonnant de fon bec effilé
Ce qu'il infpire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla fous fes drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez fes flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Egaux en grâce, en mérite, en talens,
Aux doux plaifirs tous deux vous follicitent,
Egalement vous preffent, vous excitent,
Mettent en feu vos fenfibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaiffez-vous cette hiftoire frivole
D'un certain âne, illuftre dans l'école?
Dans l'écurie, on vint lui préfenter
Pour fon dîner deux mefures égales,
De même forme, à pareils intervalles;
Des deux côtés l'âne fe vit tenter
Egalement, et dreffant fes oreilles
Jufte au milieu des deux formes pareilles,



Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau ; je cours entre ſes bras.

Pucelle Chant IX.

J. M. Moreau le j.e del. — *De Longueil Sculp.*

De l'équilibre accompliſſant les lois,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie;
Daignez plutôt honorer tout d'un temps,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte et ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles; (b)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc:
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſureté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne et tendre,
En avait fait l'aſile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un accueil gracieux:
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux;
Car tout baron a quelque fantaiſie,
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,

Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait ſeul en ce logis ſe rendre ;
Il ſoupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeanne ayant repris ſes armes,
Qui cliquetaient ſur ſes robuſtes charmes,
Devers la nuit y conduiſit au frais,
En deviſant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la ſuivait de près,
Cet aumônier ardent, inſatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainſi qu'un loup qui mâche ſous ſa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever ſa curée,
Va du bercail eſcalader l'entrée :
Tel enflammé de ſa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier raviſſeur
Allait cherchant les reſtes de ſa joie,
Qu'on lui ravit lorſqu'il tenait ſa proie.
Il ſonne, il crie ; on vient ; on aperçut
Qu'il était ſeul ; et ſoudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les ſolives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauſſaient.
A ce ſpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il fuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit ſouvent, du haut d'une gouttière,

Defcendre un chat auprès d'une volière,
Paffant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oifeaux:
Son œil pourfuit cette efpèce emplumée,
Qui fe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit fous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à fa treffe dorée,
Au fourcil noir, à la mine affurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les Grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge:
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page:
C'était Monrofe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de fon naiffant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles difcrètes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres fœurs, voyant le beau Monrofe,
Sentaient rougir leurs vifages de rofe,
Difant tout bas: Ah! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola!
Toutes en cercle autour de lui fe mirent,
Parlant fans ceffe; et lorfqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courfier le plus frais,
Avec un guide, afin que fans efclandre
Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.

Lors tout ému de joie et de colère :
Ah ! c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos et mon ſalut,
Et plus encor les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente ; (*c*)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chaſſé ſiffle et vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe, et par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible et dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.

L'AUMONIER tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas ! dit-il, meurs du moins en chrétien ;
Dis *Te Deum ;* tu vécus comme un chien ;
Demande au ciel pardon de ta luxure ;
Prononce *amen*, donne ton ame à DIEU.
Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit et meurt ; ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. (*d*)

TANDIS qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon roi Charle, accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,

Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe;
Toujours accort, et toujours complaiſant.

Le confeſſeur du monarque gallique
Etait un fils du bon ſaint Dominique;
Il s'appelait le père Boniſoux,
Homme de bien, ſe feſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot et doux :
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le deſſus : la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché vraiment;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément :
Au temps jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être père;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans
Qui de Sara méritaient la colère.

Jacob le jufte époufa les deux fœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myftère.
Le vieux Booz en fon vieux lit reçut
Après moiffon la bonne et vieille Ruth.
Et fans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut abforbée
Dans les plaifirs de fon ample férail.
Son vaillant fils, fameux par fa crinière,
Un beau matin, par vertu fingulière,
Vous repaffa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous favez le partage :
Comme un oracle on écoutait fa voix;
Il favait tout, et des rois le plus fage
Etait auffi le plus galant des rois.
De leurs péchés fi vous fuivez la trace,
Si vos beaux ans font livrés à l'amour,
Confolez-vous; la fageffe a fon tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.

AH! dit Charlot, ce difcours eft fort bon,
Mais que je fuis bien loin de Salomon!
Que fon bonheur augmente mes détreffes!
Pour fes ébats il eut trois cents maîtreffes; (e)
Je n'en ai qu'une; hélas! je ne l'ai plus.

DES pleurs alors, fur fon nez répandus,
Interrompaient fa voix tendre et plaintive,
Lorfqu'il avife, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,

Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Or chacun ſait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant
Que de trouver ſon très-cher confident.
Le roi perdant et reprenant baleine,
Crie à Bonneau : Quel démon te ramène ?
Que fait Agnès ? dis, d'où viens-tu ? quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? dis donc, réponds donc, parle.

Aux queſtions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait, par fraude clandeſtine
Et par miracle, à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine:
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux. (*f*)

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit; le char de la grande ourſe (*g*)
Vers ſon nadir avait fourni ſa courſe.

Le jacobin dit au prince penſif :
Il eſt bien tard ; ſoyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper et pour paſſer la nuit.
Le triſte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant ſa peine,
Le cou penché, galoppe dans la plaine ;
Et bientôt Charle, et le prêtre et Bonneau,
Furent tous trois aux foſſés du château.

NON loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa dame et lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur;
Et d'une grâce adroite et non commune,
Cachant ſon nom, et ſur-tout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au prince, et le moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot et du plat de la main.

LE nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre
Le pont mobile ; et les quatre courſiers

Font en marchant gémir les madriers. (*h*)
Le gros Bonneau tout essoufflé chemine,
En arrivant, droit devers la cuisine,
Songe au souper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grâce à DIEU.
Charles, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît son somme.
Le bon baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement.
Charle a besoin d'un peu de solitude,
Il veut jouir de son inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.

Le beau Monrose en fut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page,
Il se fit dire où reposait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux discrets.
Ainsi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux, la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats ;
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose, avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil et haussant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer fuit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette,

Où ſa maîtreſſe avait entre deux draps,
Pour ſommeiller, arrangé ſes appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loiſir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil; un baiſer amoureux
Unit ſoudain leurs bouches demi-cloſes.
Leur ame vint ſur leurs lèvres de roſes.
Un tendre feu ſortit de leurs beaux yeux;
Dans leurs baiſers leurs langues ſe cherchèrent:
Qu'éloquemment alors elles parlèrent!
Diſcours muets, langage des déſirs,
Charmant prélude, organe des plaiſirs,
Pour un moment il vous fallut ſuſpendre
Ce doux concert, et ce duo ſi tendre.

AGNÈS aida Monroſe impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui pèſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſur-tout un dieu qui va tout nu.

DIEUX! quels objets! eſt-ce Flore et Zéphyre?
Eſt-ce Pſyché qui careſſe l'Amour?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinyre (*i*)
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux et ſoupire?

LE Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret et boit avec triſteſſe.
Un vieux valet, bavard de ſon métier,

Pour

Pour égayer ſa taciturne alteſſe, (*k*)
Apprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits;
Il ſe fait dire, et puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore;
Il en eſt sûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau: je cours entre ſes bras.
Il dit et vole, et non pas ſans fracas:
Il était roi, cherchant peu le myſtère.

Plein de ſa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras! comment ſortir d'affaire?
Voici comment le beau page s'y prit:
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait. (*l*)
Sur le retable, en voûte pratiquée
Eſt une niche en attendant ſon ſaint.
D'un rideau verd la niche était maſquée.
Que fait Monroſe? un beau penſer lui vint
De s'ajuſter dans la niche ſacrée;

En bienheureux, derrière le rideau
Il fe tapit, fans pourpoint, fans manteau.
Charles volait, et prefque dès l'entrée
Il faute au cou de fa belle adorée ;
Et tout en pleurs, il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, fur-tout quand ils font rois.
Le faint caché frémit à cette vue ;
Il fait du bruit et la table remue :
Le prince approche, il y porte la main,
Il fent un corps, il recule, il s'écrie :
Amour, Satan, faint François, faint Germain!
Moitié frayeur et moitié jaloufie :
Puis tire à lui, fait tomber fur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau fous lequel
Se blotiffait cette aimable figure
Qu'à fon plaifir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céfar fans pudeur foumettait
A (*m*) Nicomède en fa belle jeuneffe,
Ce que jadis le héros de la Gréce
Admira tant dans fon Epheftion, (*n*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faibleffe !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiftoire, au moins fe fouvient-il
Que dans le camp la courageufe Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monfieur faint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écuffon, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle : il fe mit en prière ;

Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle ;
Accourez tous ; le diable eſt chez ma belle.
Aux cris du roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſitôt la table :
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé ;
Jeanne s'éveille, et d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire fuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, et ne put rien entendre.

Fin du douzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DOUZIEME.

(*a*) Ce fragment trouvé dans les papiers de l'auteur paraît être une variante du commencement de ce douzième Chant. Il y manque quelques vers.

Oui, j'ai juré de ne plus discourir,
De conter net, de bannir la harangue,
Mais quels sermens, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour est maître de ma langue;
L'Amour m'inspire, il lui faut obéir.
Ce Dieu charmant est venu me sourire
Lorsque ma main n'osait plus l'encenser;
Quand je fuyais ses traits et son empire,
Du haut du ciel il vint me caresser.
Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la tristesse
File aujourd'hui la trame de tes jours?
Quand tu serais dans la froide vieillesse,
Encor faudrait implorer mon secours.
Mais dans l'eté, c'est une ignominie
Que de m'ôter l'empire de ton sort.
Vivre sans moi, c'est être déjà mort:
Laisse-moi donc renouveler ta vie.
A ce discours l'Amour ne s'est tenu.
Il m'a donné la plus belle maîtresse...
. . . .
De ses faveurs elle enivre mes sens.
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans ses bras j'ai trouvé mon printemps.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y pense,
Qu'on peut aimer au-dela de trente ans.

(*b*) *Mâchicoulis*, ou *mâchecoulis*, ce sont des ouvertures entre les créneaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fosse.

(*c*) Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoie que long-temps apres. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les temps; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'épopée a de grands droits.

(*d*) L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme. Le vice y est toujours puni: l'aumônier scandaleux meurt impenitent, *Grisbourdon* est damné, *Chandos* est vaincu et tué, &c. C'est ce que le sage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëticâ*.

(*e*) *Charles* oublie sept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur et à sa sagesse.

(*f*) Edition de 1756:

> Et du couvent le sac incestueux.
> Ainsi Louis, se perdant à la chasse
> Dans les taillis de son Fontainebleau,
> De questions fatigue son Bonneau:
> A son retour lui demande la trace
> De la beauté qui captive son cœur,
> Veut que de rien il ne lui fasse grâce,
> Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
> *Après avoir, &c.*

(*g*) Le *nadir* en arabe signifie le plus bas, et le *zenith*, le plus haut. La grande ourse est l'*arctos* des Grecs, qui a donne son nom au pôle arctique.

(*h*) Ce sont les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

(*i*) *Adonis*.

(*k*) On traitait les rois d'altesse alors.

(*l*) Il n'y avait point encore de pères capucins; c'est une faute contre *le costume*.

(*m*) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimé *Licomède* au lieu de *Nicomède*: c'etait un roi de Bithynie. *Cæsar in Bithyniam missus*, dit *Suetone*, *desedit apud Nicomedem*, *non sine rumore prostratæ regi pudicitiæ*.

(*n*) *Alexander pædicator Hephæstionis*, *Adrianus Antinoi*. Non-seulement l'empereur *Adrien* fit mettre la statue d'*Antinoüs* dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple, et *Tertullien* avoue qu'*Antinoüs* fesait des miracles.

Fin des Notes et Variantes du Chant douzième.

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du père Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'ETAIT le temps de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant, dans sa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean, (*a*) c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts ;
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Astolphe, et rendit la raison, (*b*)
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique.
Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom !
Tu protégeas ce chantre aimable et rare
Qui réjouit les seigneurs de Ferrare
Par le tissu de ses contes plaisans ;
Tu pardonnas aux vives apostrophes
Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes.



De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel ! ô plaiſir ! ô merveille !

Pucelle Chant 18

J. M. Moreau le J.e inv. 1788 *Longueil Sculp.*

Etends fur moi tes fecours bienfefans :
J'en ai befoin ; car tu fais que les gens
Sont bien plus fots, et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au fiècle du génie,
Quand l'Ariofte illuftrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs efprits,
Frondeurs pefans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je fuis très-férieux ;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et fur-tout daigne faire
Mes complimens à Denis, ton confrère.

En accourant la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courrière
Réfléchiffait fa tremblante lumière ;
Cent cafques d'or, d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient furpris Cutendre :
Mais Jeanne d'Arc fe trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien fe méprendre, (c)
Ainfi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre

De l'héroïne était ſouvent le cas,
Et ſaint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient ſurpris la terre;
C'eſt ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne ſi connu,
C'eſt la Trimouille avec ſa Dorothée.
Elle était d'aiſe et d'amour tranſportée;
Elle en avait ſujet aſſurément:
Elle voyage avec ſon cher amant, (*d*)
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille.
Elle le ſuit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monſieur l'inquiſiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola: le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, et la ſuivit;
Et dans l'erreur qui trompait ſon courage,
Il laiſſe encore Agnès avec ſon page.

O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grâce
Au benoît ſaint dont tu tenais la place!
Il te fallut r'habiller promptement; (*e*)
Tu rajuſtas ta trouſſe diaprée;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait et ſe trompait ſouvent.

Que de baifers fur fa bouche de rofe
Elle reçut en r'habillant Monrofe !
Que fon bel œil, le voyant rajufté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monrofe au parc defcendit fans rien dire.
Le confeffeur tout faintement foupire,
Voyant paffer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diftraction.

LA douce Agnès compofa fon vifage,
Ses yeux, fon air, fon maintien, fon langage.
Auprès du roi Bonifoux fe rendit,
Le confola, le raffura, lui dit
Que dans la niche un envoyé célefte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiffance funefte
Touchait au terme, et que tout doit paffer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce difcours.
Du ciel, dit-elle, acceptons le fecours;
Venez, grand Prince, et rejoignons l'armée,
De votre abfence à bon droit alarmée.

SANS balancer la Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préfentée.
Agnès la baife, et le noble efcadron
Sortit enfin du logis du baron.

LE jufte ciel aime fouvent à rire
Des paffions du fublunaire empire.

Il regardait cheminer dans les champs
Cet efcadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de fa belle
Qui, s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur fon cheval la main lui préfentait,
Serrait la fienne, exhalait fa tendreffe;
Et cependant, ô comble de faibleffe!
De temps en temps le beau page lorgnait.
Le confeffeur pfalmodiant fuivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux diftraits
Le roi, le page, Agnès et fon bréviaire.
Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie et d'amour tranfportée,
Qui le nommait fon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de fon cœur.
Il lui difait : Je veux après la guerre
Vivre à mon aife avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je fuis toujours fou,
Quand ferons-nous tous les deux en Poitou?

JEANNE auprès d'eux, ce fier foutien du trône,
Portant corfet et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur fon fier âne étalait fes gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et foupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de fes armes;

Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.

BONNEAU portant barbe de patriarche,
Suant, ſoufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi ſerviteur précieux !
Il penſe à tout; il a ſoin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs ſauciſſons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

ON avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout ſon Agnès et ſon page,
Au coin d'un bois, près d'un certain paſſage,
Le fer en main, rencontra nos héros.
Chandos avait une ſuite aſſez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui ſuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'eſpèce différente:
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh, oh! dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
Çà, combattons: je veux que la fortune
Décide ici qui fait le mieux de nous (f)
Mettre à plaiſir ſes ennemis deſſous,
Frapper d'eſtoc et pointer de ſa lance:
Que de vous tous le plus ferme s'avance;
Qu'on entre en lice; et celui qui vaincra,
L'une des trois à ſon aiſe tiendra.

LE roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : Ah! laissez-moi, Seigneur,
Venger mon prince et des dames l'honneur.
Il dit et court : la Trimouille l'arrête;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort.
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les temps héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, (*g*) et tout en va bien mieux.
Si j'osais même en cette noble histoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monsieur saint Mathias
Obtint ainsi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
Craint pour son roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleste rempart
Voyait le tout d'un paternel regard;
Et contemplant la Pucelle et son âne,
Il conduisait ce qu'on nomme hasard.
Il fut heureux, le sort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait rafflé vos charmes.

JEANNE à l'instant court au roi, court aux armes,
Modestement va derrière un buisson
Se délacer, détacher son jupon,

Et revêtir fon armure facrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée ;
Puis fur fon âne elle monte en courroux,
Branlant fa lance et ferrant les genoux. (*h*)
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. (*i*)
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur avance :
Des deux côtés égale eft la vaillance ;
Ane et cheval bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont fe heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracaffent leur armure ;
La flamme en fort, et le fang du courfier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiffent,
Des deux courfiers les huit pieds rejailliffent,
Et les guerriers, du coup défarçonnés,
Tombent chacun fur la croupe étonnés :
Ainfi qu'on voit deux boules fufpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inftant partir,
Hâter leur cours, fe heurter. s'applatir,
Et remonter fous le choc qui les preffe,
Multipliant leur poids par leur vîteffe.
Chaque parti crut morts les deux courfiers,
Et treffaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne augufte
N'avait la chair fi ferme, fi robufte,

Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne et ſon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur ſon beau dos, ſur ſa cuiſſe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

CHANDOS penſait qu'en ce grand déſarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut ſoudain contempler ſa conquête:
Le caſque ôté, Chandos voit une tête
Où languiſſaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel! ô plaiſir! ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit DIEU pour la première fois.
Elle eſt à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que ſaint Denis me regarde et m'accuſe;
Mars et l'Amour ſont mes droits, et j'en uſe. (*k*)

SON écuyer diſait: Pouſſez, Milord;
Du trône anglais affermiſſez le ſort.

Frère Lourdis en vain vous décourage ;
Il jure en vain que ce faint pucelage
Eſt des Troyens le grand Palladium,
Le bouclier (*l*) facré du Latium ;
De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
C'eſt l'oriflamme : il faut vous en faifir.
Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaifir.

JEANNE pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et fefait mille vœux
A faint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire ? il faut dans tout état
Qu'on fe foumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille baffe et du choc écorchée,
Languiffamment le célefte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourriffait dès long-temps dans fon ame
Pour la Pucelle une difcrète flamme,
Des fentimens nobles et délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas. (*m*)

LE confeffeur du bon monarque Charle
Tremble en fa chair alors que Chandos parle.
Il craint fur-tout que fon cher pénitent,
Pour foutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A fon Agnès n'en veuille faire autant ;

Et que la chofe encor foit imitée
Par la Trimouille et par fa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraifon,
Et fait tout bas fa méditation,
Sur les effets, la caufe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

En méditant avec attention, (n)
Le benoît moine eut une vifion,
Affez femblable au prophétique fonge (o)
De ce Jacob, heureux par un menfonge,
Pate-pelu dont l'efprit lucratif
Avait vendu fes lentilles en juif. (p)
Ce vieux Jacob, ô fublime myftère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille béliers qui grimpèrent en rut
Sur des brebis qui les laifsèrent faire.
Le moine vit de plus plaifans objets; (q)
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il obfervait les différens attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de fon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore et du Zéphyre,
Quand le printemps reprend fon doux empire,
Tous ces oifeaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons fe baifent fur les fleurs,
Et les lions courent fous les ombrages
A leurs moitiés qui ne font plus fauvages.

C'EST

C'EST-LA qu'il vit le beau François premier. (r)
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, (s) heureusement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, et l'autre pis encore.
Près de Diane (t) on voit danser les Ris,
Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire, (u)
Quand dans ses bras tendrement elle serre,
En se pâmant, le second des Henris.
De Charles neuf le successeur volage (x)
Quitte en riant sa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

MAIS quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia, le sixième Alexandre!
En cent tableaux il est représenté.
Là sans tiare, et d'amour transporté, (y)
Avec Vanoze (z) il se fait sa famille.
Un peu plus bas on voit sa sainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce, sa fille.
O Léon dix! ô sublime Paul trois!
A ce beau jeu vous passiez tous les rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle, (aa)
Que par vingt ans de travaux et d'exploits. (bb)

BIENTOT on voit le plus beau des spectacles,
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,

Ce grand Louis, cette ſuperbe cour
Où tous les arts ſont inſtruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le ſuperbe Verſailles;
L'Amour aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles:
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes:
De Mazarin la nièce aux yeux divins, (*cc*)
La généreuſe et tendre la Vallière,
La Monteſpan plus ardente et plus fière.
L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaiſir. (*dd*)

Voici le temps de l'aimable Régence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent, de ſon palais royal,
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'Amour. (*ee*)
Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flatteur. (*ff*)
Le temps préſent eſt l'arche du Seigneur;

Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai ; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe et fidelle;
Si joſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus !
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je chantais ce tendre et doux lien;
Si je diſais.... non, je ne dirai rien :
Je ferais trop au-deſſous de vos charmes.

Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeſte,
Il contemplait le ſpectacle céleſte
De ces beautés, de ces nobles amans;
De ces plaiſirs défendus et charmans :
Hélas ! dit-il, ſi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre;
Si l'univers doit en paſſer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette (*gg*)
A deux genoux auprès de ſa brunette?
Du Seigneur Dieu la volonté ſoit faite :
Amen, *Amen*; il dit, et ſe pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais ſaint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois

Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. (*hh*)
C'eſt une étrange et terrible recette,
Et dont un ſaint ne doit jamais uſer,
Que quand d'une autre il ne peut s'aviſer.
D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif et perclus, ſans rien faire il ſe laſſe,
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Telle une fleur, des feux du jour ſéchée,
La tête baſſe et la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête. (*ii*)

JEANNE, échappant à ſon vainqueur confus,
Reprend ſes ſens quand il les a perdus;
Puis d'une voix impoſante et terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, et j'en ai l'aſſurance;
Et je te donne, avec tes combattans,
Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle;
J'aurai pour moi ſaint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort.

Fin du treizième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TREIZIEME.

(*a*) L'AUTEUR défigne clairement la fin du mois de juin. La fête de St *Jean le baptifeur*, qu'on appelle *Baptifte*, eft célebrée le 24 juin.

(*b*) Ce que dit ici l'auteur fait allufion au XXXIVe chant de l'*Orlando furiofo* :

> *Quando fcoprendo il nome fuo gli diffe*
> *Effer colui che l'evangelio fcriffe ;*

Voyez notre préface, et fur-tout fouvenez-vous qu'*Ariofto* place St *Jean* dans la lune avec les trois Parques.

(*c*) Edition de 1756, au lieu des trois vers fuivans, on lifait :

> Témoin Ajax, et certain général,
> Duc, bel efprit, miniftre, maréchal :
> L'un fur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
> Un beau matin s'avisérent de prendre
> Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
> Sans que l'honneur fût en rien compromis.
> *Ce n'était point*, &c.

M. de *Voltaire* a pris conftamment contre *la Beaumelle* la défenfe de ce général (le maréchal de *Noailles*) et de fa famille ; ainfi l'on peut facilement juger auquel des deux appartiennent ces vers.

(*d*) Edition de 1756.

> *Elle voyage avec fon cher amant.*
> Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
> Pour qui fon œil de pleurs fouvent fe mouille,
> L'ayant cherchée à travers cent combats,
> L'avait trouvée et ne la quittait pas.
> *En nombre pair*, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

> Il te fallut r'habiller promptement :
> Sur le fatin de ton cu ferme et blanc,
> *Tu rajuftas*, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Décide ici qui de nous fait le mieux
Pouſſer ſa lance et plaire à deux beaux yeux.
Que la valeur ſoit notre ſeule chance !
Que de vous tous, &c.

(*g*) Les exemples des ſorts ſont très-fréquens dans *Homère*. On devinait auſſi par les ſorts chez les Hébreux. Il eſt dit que la place de *Judas* fut tirée au ſort ; et aujourd'hui à Veniſe, à Gènes et dans d'autres Etats, on tire au ſort pluſieurs places.

(*h*) Manuſcrit :

Le fier Chandos ſe targuait dans ſa gloire,
De deux combats eſpérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeanne invoquait l'épouſe de Joſeph,
Mère de Dieu, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage ;
Les deux courſiers, bardés, coiffés de fer, &c.

(*i*) Les onze mille vierges et martyres enterrées à Cologne.

(*k*) Edition de 1756 et manuſcrit.

Mars et l'Amour ſont mes droits, et j'en uſe.
Puis ſe tournant devers ſon écuyer :
Je vois, dit-il, qu'elle eſt hors d'elle-même ;
J'ai ces deux bras pour combattre et tuer :
Pour la guérir je prendrai le troiſième.
Jamais Chandos ne promit rien en vain.
Comme il le dit, il prend ce bras ſoudain.
Le grand Dunois d'un courage héroïque, &c.

(*l*) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé ſoigneuſement, comme un gage de la ſureté de la ville.

(*m*) Edition de 1756 :

Très-peu connus des ânes d'ici bas ;
Il ſoupirait en voyant les trois bras.
Le confeſſeur, &c.

(*n*) Le treizième chant de l'édition de 1762 eſt diviſé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant finit par ce vers :

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainſi :

En méditant avec attention, &c.

(*o*) Manuscrit :

> De ce Jacob, le patron du mensonge,
> Pate-pelu, dont l'esprit lucratif
> Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
> *Ce vieux Jacob, &c.*

Notre auteur entend, sans doute, l'artifice dont usa *Jacob* quand il se fit passer pour *Esau*. *Pate-pelu* signifie les gants de peau et de poil dont il couvrit ses mains.

(*p*) Edition de 1756 :

> Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes frères,
> Du livre saint les sublimes mystères.)
> *Devers l'Euphrate, &c.*

(*q*) Edition de 1756 :

> *Le moine vit de plus plaisans objets ;*
> Il vit très-bien, ou crut voir le bon père,
> Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais :
> Il vit courir à la même aventure,
> Il vit aux pieds des futures Agnès
> Les demi-dieux de la race future ;
> Il observa les différens attraits
> De ces beautes, dont l'adresse féconde
> Fesait danser tous les maîtres du monde :
> Chacune était juste sous son héros,
> Partant ensemble et disant les grands mots ;
> Chacune avait son trot et son allure ;
> Chacun piquait à l'envi sa monture.
> Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
> *Tels au retour de Flore, &c.*

On voit sans peine que ces trois derniers vers sont du capucin. Ce chant est un de ceux où il en a ajouté le plus.

(*r*) Manuscrit :

> C'est-là qu'il vit le beau François premier,
> Roi malheureux, mais galant chevalier,
> Qui sur un lit fait goûter à deux belles
> Tous les plaisirs que François reçoit d'elles ;
> *Là Charles-Quint, &c.*

(*s*) *Anne de Pisseleu*, duchesse d'Etampes.

(*t*) *Diane de Poitiers*, duchesse de Valentinois.

(*u*). Edition de 1756 :

Quand dans ſes bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle ſerre,
En ſe pâmant, le ſecond des Henris.
De la débauche un long et triſte uſage
De la beauté lui fait avoir le prix,
De Charles neuf, &c.

(*x*) *Henri III* et ſes mignons.

(*y*) Edition de 1756 :

Là, ſans tiare, et d'amour tranſporté,
Tournant le dos, trouſſant ſa ſoutanelle,
Avec Vanoze il ſe fait la femelle;
Un peu plus bas on voit ſa ſainteté,
Pour ſes plaiſirs convoitant ſa famille,
Donner l'aſſaut à Lucrèce, ſa fille.
O Leon dix! ô ſublime Paul trois!
Jules ſecond! et toi Monté le drille!
A ce beau jeu, &c.

On voit clairement ici que le capucin ayant lu *la femelle* au lieu de *ſa famille*, a voulu ſuppleer les rimes qui manquaient.

Un manuſcrit porte :

Un peu plus bas on voit ſa ſainteté
Faire un enfant à Lucrèce, ſa fille.

(*z*) *Alexandre VI*, pape, eut trois enfans de *Vanoza*. *Lucrèce* ſa fille paſſa pour être ſa maitreſſe et celle de ſon frère : *Alexandri filia, ſponſa, nurus.*

(*aa*) La fameuſe *Gabrielle d'Eſtrées*, ducheſſe de Beaufort.

(*bb*) Edition de 1756 :

Le moine vit des doges de Veniſe,
Et ces grands ducs, fiers oppreſſeurs de Piſe,
Avec les bones partageant leurs plaiſirs;
Mais les laiſſant à leurs puans déſirs.
Bientôt on voit, &c.

(*cc*) Celle qui depuis fut la connétable *Colonne*.

(*dd*) Edition de 1756 :

Et l'autre attend le moment du plaiſir.
Mais tout à coup quelle métamorphoſe!
D'un long froc noir lugubrement paré,

L'amour met bas fa couronne de rofe ;
Son front fe perd fous un bonnet carré.
Le fot Scrupule et la froide Decence
Mafquent les traits de fa riante enfance.
L'Hymen le fuit à pas myftérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux fans éclat, dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces triftes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux m.......
Pour guide un diable en notre foutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vieut époofer fa vieille m.......
Le moine vit ce phénix des Bourbons
Enforcelé de deux flafques tetons,
Sur un fofa piquer fa haridelle.
L'Amour en pleurs et fa fuite fidelle,
Les Jeux, les Ris s'envolent à Paphos.
Paris, la cour, font en proie aux devots.
Une groffière et mauffade luxure
Rappelle aux fens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cynifme effronté
Met Diogène où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obfcure
Le courtifan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en foutane
Dans les palais portent l'obfcénité ;
Tout leur fait jour, et le couple profane,
Recommandé par fa brutalité,
A fon plaifir patine la beauté.
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la Fortune, ou bien la Providence,
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce règne cagot,
Dans les deftins fuccéder la Regence,
Temps fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant fon grelot,
Jette fur tout un vernis d'innocence ;
Où le cafard n'eft prifé que du fot.
Tendre Argenton, folâtre Parabère,
C'eft par vos foins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur fes autels revoit fumer l'enceus.

Le dieu du goût, son seul et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talens.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens;
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Regent, &c.

(*ee*) Edition de 1756:

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Près de Paris, sous la pourpre romaine....
Mais je m'arrête; un semblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine:
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'epée est un fier m........
Et moi chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appât flatteur;
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet! &c.

Il y a eu encore ici des vers ajoutés, et comme ci-dessus (note *e*) dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puissans.

(*ff*) Edition de 1756:

Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet, asile du mystere!
Meudon, Choisi, réduits délicieux,
Que les Plaisirs, les Amours et les Jeux
Ont si souvent préférés à Cythère,
Sur vos secrets, censurés par Lignière,
Et respectes de son prudent recteur,
Ma chaste muse est forcée à se taire.
Le temps présent est l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai. Mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant,
O potelée et douce la Tournelle!
Si j'osais mettre à vos genoux charmans
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;

Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune;
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud si cher, quoique si peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et resserré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les sermens d'un sot;
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je disais.... non, je ne dirai mot;
Je serais trop au-dessous de vos charmes.
Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De tous ces rois accouplés bout à bout;
Charles second sur la belle Portsmouth;
George second sur la tendre Yarmouth;
Et ce devot roi de Lusitanie,
En priant DIEU se pâmant sur sa mie;
Et ce Victor, attrapé tour à tour
Par son orgueil, par son fils, par l'amour.

Lignière était un jésuite confesseur de *Louis XV*; mais confesseur heureusement moins connu que *le Tellier* et *la Chaise*.

Madame de *la Tournelle*, née *Mailli*, prit le titre de duchesse de Châteauroux en acceptant la place de maîtresse du roi. Elle était d'une beauté singulière. On sait avec quelle rudesse de zèle l'évêque de Soissons *Fitz-James*, petit fils de mademoiselle *Churchil*, maîtresse de *Jacques II*, traita une femme qui avait en France la même dignité que sa grand'mère avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme simple, tolérant, bon et sans intrigue; mais par-là même très-propre à se rendre, sans le savoir, l'instrument des intrigans de la cour. On lui fit accroire qu'il était obligé en conscience de forcer le roi à traiter sa maîtresse avec une rigueur à peine excusable s'il eût été question de chasser de la cour un ministre qui aurait trahi l'Etat ou corrompu le monarque.

Madame de *Châteauroux* fut rappelée bientôt après; le roi envoya chez elle un ministre d'Etat (M. le comte de *Maurepas* son ennemi) la prier de sa part de vouloir bien reprendre ses places à la cour. Elle tomba malade le jour même et mourut. On attribua sa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de sa faveur on se déchaina

contre elle, comme c'eſt l'uſage. *La pauvre femme*, diſait un de ſes amis, *elle n'eſt qu'à plaindre ; c'eſt une tuile qui lui eſt tombée ſur la tête.* Il avait raiſon. La faveur ne valut à madame de *Châteauroux* que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée.

Madame de *Flavacourt* était ſœur de madame de *Châteauroux*. On prétendait qu'elle aſpirait à la même place ; et les courtiſans attribuaient à ſes vues ambitieuſes la réſiſtance qu'elle avait oppoſée au goût paſſager du roi.

Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le ſiége de Fribourg, époque du raccommodement ; mais la nouvelle faveur de madame de *Châteauroux* n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer.

Suite de la même variante ; édition de 1756.

> Mais quand au bout de l'auguſte enfilage
> Il aperçut entre Iris et ſon page,
> . . . .
> Cet auteur roi, ſi dur et ſi bizarre,
> Que dans le Nord on admire, on compare
> A Salomon ; ainſi que les Germains,
> Leur empereur au Ceſar des Romains.
> *Helas ! dit-il, &c.*

Ces vers ne ſont pas de M. de *Voltaire*. *Entre Iris et ſon page* n'eſt qu'une répétition du vers ſur *Henri III : Quitte en riant ſa Cloris pour un page*. Le nom de *Salomon du Nord*, dont on ſe moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de *Voltaire* lui-même ; (*) et nous avons d'ailleurs des raiſons deciſives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, ſoit capucins, ſoit propoſans.

(*gg*) Edition de 1756 :

> *Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette*
> Les deux gigots ſur ſa belle brunette ?

Vers enjolivé par le capucin.

(*hh*) On portait autrefois des hauts de chauſſe attachés avec une aiguillette ; et on diſait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de ſon devoir, que ſon aiguillette était nouée. Les ſorciers ont de tout temps

(*) *Le Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre.*

paſſé pour avoir le pouvoir d'empêcher la conſommation du mariage : cela s'appelait *nouer l'aiguillette.* La mode des aiguillettes paſſa ſous *Louis XIV*, quand on mit des boutons aux braguettes.

(*ii*) Edition de 1756 :

Chandos ſuant, et ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi l'autre eſt une fille :
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor ſecouer ſa guenille.
Jeanne echappant, &c.

On reconnait encore ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût diſtingueront ſans peine tous ces embelliſſemens étrangers. Nous nous diſpenſerons d'en faire auſſi ſouvent la remarque.

Fin des Notes et Variantes du Chant treizième.

CHANT XIV.

ARGUMENT.

Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (*a*)
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Gréce invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agissante
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre;
Descends des cieux, Déesse des beaux jours,
Viens sur ton char entouré des Amours,
Que les zéphyrs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles,
En se baisant dans le vague des airs:
Viens échauffer et calmer l'univers,
Viens; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,
Le triste Ennui, plus détestable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,



L'Hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,

Pucelle Chant 14

J. M. Moreau le jeune. *Halbou Sculp.*

Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme et s'unisse à ta voix ;
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois,
N'en suivons qu'une, et que ce soit la tienne.

TENDRE Vénus, conduis en sureté
Le roi des Francs qui défend sa patrie.
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès, à qui son cœur se fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denis de veiller sur ses pas ;
Elle est pucelle, et c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille et cette Dorothée.
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs ;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée. (*b*)

ET toi, Comus, (*c*) récompense Bonneau,
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau
Qui fut conclure un accord pacifique
Entre son prince et ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche et sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins.

Un gros *roſtbif* que le beure aſſaiſonne, (*d*)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur ſont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ſes droits.
En attendant il reprit ſon beau page.
Jeanne revint, ranimant ſon courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec ſa garde bleue,
Agnès en tête, un confeſſeur en queue,
A remonté, l'eſpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille et d'un flot inconſtant.

Sur des bateaux et des planches uſées
Un pont joignait les rives oppoſées.
Une chapelle était au bout du pont:
C'était dimanche. Un ermite à ſandale
Fait réſonner ſa voix ſacerdotale:
Il dit la meſſe; un enfant la répond.
Charle et les ſiens ont eu ſoin de l'entendre,
Dès le matin au château de Cutendre;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à ſon ſecours
Le juſte ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,

Et

Et protégea ſes fidelles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vîte,
Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou,
Joint les deux mains, et baiſſe ſon beau cou.
Le bon ermite en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres*, *oremus*,
Roulant les yeux, dit : *fratres*, *qu'elle eſt belle !*

CHANDOS entra dans la même chapelle,
Par paſſe-temps, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille ;
Paſſe, repaſſe, et toujours en ſifflant ;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,
Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait, par la grâce excitée,
Front contre terre et derrière levé ;
Son court jupon, retrouſſé par mégarde, (*e*)
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A deſſiné la forme et le contour,
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors, feſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un déſir très-profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin. (*f*)

Je ne veux point, par un crayon cynique,
Effarouchant l'efprit fage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu difparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreffe fes pas.
Jufqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas !
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'infolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Pouffait des cris qui vont fendre la nûe.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaifir fur ces quatre vifages
L'étonnement des quatre perfonnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
Ofes-tu bien, chevalier difcourtois,
Anglais fans frein, profanateur impie,
Jufqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajuftant, et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette églife êtes-vous facriftain ?
Je fuis bien plus, dit le Français fidèle,
Je fuis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume eft de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop fouvent.
Vous pourriez bien rifquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous favons l'un et l'autre

Notre portée ; et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le sien.

Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et son rond bouclier,
Se met en selle, et d'une course fière,
Passe, repasse, et fournit sa carrière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arrêtaient point l'un et l'autre adversaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il se trompait : sa valeur et sa lance
Brillaient en vain pour l'Amour et la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et sur lui renversé,
D'un coup de pied sur son casque faussé,
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'ermite accourt ; il croit qu'il va passer,
Crie *in manus*, et le veut confesser.
Ah Dorothée ! ah douleur inouie !
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?
» Mon cher amant ! c'est donc moi qui te tue ?
De tous tes pas la compagne assidue

Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue ;
Et j'ai trahi la Trimouille et l'Amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour ! »
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.

CHANDOS riait du ſuccès de ſes armes :
» Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous auſſi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, ſoyez mes priſonniers ;
De nos combats c'eſt la loi reſpectée. (*g*)
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
Puis j'abattis ſous moi votre Pucelle ;
Je l'avoûrai, je fis mal mon devoir :
J'en ai rougi ; mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis ;
Et la Trimouille en dira ſon avis. »

LE Poitevin, Dorothée et l'ermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux;
Ainſi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et ſon troupeau que la crainte a glacé,
Et ſon beau chien par un loup terraſſé.

LE juſte ciel, tardif en ſa vengeance,
Ne ſouffrit pas cet excès d'inſolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blaſphême, impénitence,
Tout en ſon temps fut mis dans la balance,

Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'ermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'ETAIT alors l'usage en Albion,
Qu'on appelât les choses par leur nom.
Déjà du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
(*h*) *Fils de putain* nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière ;
Tel fut Alcide et le divin Bacchus, (*i*)
L'heureux Persée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard normand (*k*)
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance et conduisez mes coups !
L'honneur le veut ; vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable ;
Mais le héros savait très-bien la fable :
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents
De son coursier pique les nobles flancs :

Le premier coup de fa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le cafque au corfelet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en gliffant.
Les deux guerriers fe joignent en paffant;
Leur force augmente ainfi que leur colère:
Chacun faifit fon robufte adverfaire.
Les deux courfiers fous eux fe dérobans,
Débarraffés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un fur l'autre roulans:
Ainfi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre et tous deux fe ferrans.
Du choc bruyant les échos retentiffent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiffent.
Ainfi quand Mars, fuivi par la Terreur,
Couvert de fang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux defcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée; (*t*)
Et, pâliffant fur fes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement fe relèvent,
Les yeux en feu, fe regardent, s'obfervent,
Tirent leur fabre, et fous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux font couverts.
Déjà le fang, coulant de leurs bleffures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les fpectateurs en foule fe preffans
Fefaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, fans haleine,
N'ofant parler et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on eft regardé;
L'œil du public eft aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saifit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler fon fer barbare;
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant fon ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais deffous et le Français deffus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand fon fort eft profpère,
De fon genou preffant fon adverfaire:

Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends;
Tiens, c'eft ainfi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors, pour reffource dernière,
Un ftylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou fon vainqueur bienfefant :
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouffer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : Tu veux mourir,
Meurs, fcélérat : et, fans plus difcourir,
Il vous lui plonge, avec peu de fcrupule,
Son fer fanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, fe débattant en vain,
Difait encor tout bas, *fils de putain!*
Son cœur altier, inhumain, fanguinaire,
Jufques au bout garda fon caractère.
Ses yeux, fon front, pleins d'une fombre horreur,
Son gefte encor menaçaient fon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainfi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point fa dépouille :
Il dédaignait ces ufages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de fon cher la Trimouille,
Il le ramène, et deux fois fon fecours
De Dorothée ainfi fauva les jours.
Dans le chemin elle foutient encore
Son tendre amant qui, de fes mains preffé,

Semble revivre, et n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde et reprend ſa vigueur.
Sa belle amante, au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître :
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître ;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.

Le roi gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne, embraſſent tour à tour
L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé ſon pays et l'Amour.
On admirait ſur-tout ſa modeſtie,
Dans ſon maintien, dans chaque repartie.
Il eſt aiſé, mais il eſt beau pourtant
D'être modeſte alors que l'on eſt grand.

Jeanne étouffait un peu de jalouſie,
Son cœur tout bas ſe plaignait du deſtin.
Il lui fâchait que ſa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se ſouvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir ſon front,
Quand par Chandos au combat provoquée, (*m*)
Elle ſe vit abattue et manquée.

Fin du quatorzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATORZIEME.

(*a*) Cet exorde femble imité du premier chant de l'admirable poëme de *Lucrèce :*

Æneadum genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cæli fubter labentia figna, &c. &c.

(*b*) Edition de 1756 :

Tendre Vénus, c'eft par un muletier
Que tu formas le cœur de Corifandre.
Depuis ce jour, douce, avifée et tendre,
A tes autels prompte à facrifier,
Elle fut plaire, et jouir et fe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainfi l'on voit un artifan groffier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jafpe et l'ivoire
Dont fe pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au poffeffeur du bon fens de Bonneau,
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cynique.
Il obtint d'eux, &c.

Ces vers fe rapportent à l'épifode de *Corifandre*, que nous avons placé à la fuite de ce quatorzième chant, et qui dans l'édition de 1756 précédait la mort de *Chandos*.

Ce même chant quatorzième, qui était alors le quinzième, et qui, comme on l'a dit, fuivait le chant de *Corifandre*, commençait ainfi dans quelques éditions :

O Volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, feule divinité
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chaffant la nuit obfcure,

Donnes la vie et la fécondité,
Le fentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agiffante,
D'êtres mortels à ta voix renaiffante;
Toi que l'on peint défarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un fourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître fous tes pas
Tous les plaifirs qui confolent la terre;
Tendre Venus, c'eft par un muletier
Que tu formas l'efprit de Corifandre:
Depuis ce jour, fpirituelle et tendre,
A tes autels prompte à facrifier,
Son cœur inftruit ne fe laiffa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainfi l'on voit un artifan groffier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jafpe et l'ivoire,
Que porte enfuite un galant chevalier.
D'un air modefte et mêlé d'affurance,
Noble, engageant, poli, refpectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime fes beaux yeux;
Les grâces font dans fa démarche lefte,
Dans fon maintien, dans fon ris, dans fon gefte:
Puis ayant fait les honneurs du château
Au poffeffeur du bon fens de Bonneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace et la galanterie;
Sur les Anglais elle étendit fes foins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs befoins.
Un gros roft-beef que le beurre affaifonne,
Des plumpuddings, des vins de la Garonne
Leur font offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Elle fit plus. Son heureufe entremife
Sut ménager avec douce accortife
Les deux partis; obtint que chacun d'eux,
Mettant à part fa folie héroïque,
Fit de chez elle un départ pacifique,
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,

Sans nul reproche et fans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, fuivant les mêmes lois,
Sur fon beau page a repris fon empire;
Charle et Chandos font rentrés dans leurs droits.
Agnès Sorel tout doucement foupire,
Son tendre cœur, près du plus grand des rois,
Du page heureux fe fouvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même!
Quand le château fut bien débarraffé
Du grand dégât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus preffé
Que de fonger à réparer fes fautes.
Elle appela les plus jeunes amans
Qui l'ayant vue avaient couru les champs.
Le dieu d'amour voulut une vengeance;
Elle honora, d'un choix plein de prudence,
Un bachelier beau, bien fait et difpos;
Mais revenons, lecteurs, à nos héros.
Le roi des Francs avec fa garde bleue, &c.

(*c*) *Comus*, dieu des feftins.

(*d*) *Roft-beef*, prononcez *roftbif*; c'eft le mets favori des Anglais: c'eft ce que nous appelons un *aloyau*. Les *puddings* font des pâtifferies; il y a des *plumpuddings*, des *breadpuddings*, et plufieurs autres fortes de puddings. *Notandi funt tibi mores.*

(*e*) Edition de 1756:

Son court jupon, retrouffé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour;
Jambes d'ivoire, &c.

Ces deux derniers vers font des éditeurs.

(*f*) Manufcrit:

Il la dirige, il découvre fans peine
Ce bel autel où s'adreffent fes vœux,
Autel charmant, autel à la romaine
A deux envers, pour lui facrés tous deux.
Je ne veux point, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

> *De nos combats c'eſt la loi reſpectée.*
> Venez, je veux que ce héros vaincu
> Soit en un jour et captif et cocu.
> *Le juſte ciel*, *&c.*

(*h*) Il l'était en effet.

(*i*) *Alcide*, *Bacchus*, *Perſée*, fils de *Jupiter*, *Romulus* de *Mars*, *&c.*

(*k*) *Guillaume le conquérant*, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieuſement l'auteur d'après milord *Ch....d.*

(*l*) Cet endroit eſt encore imité d'*Homère ;* mais ceux qui ſont ſemblant de l'avoir lu dans le grec, diront que le français ne peut jamais en approcher.

(*m*) Manuſcrit :

> Quand par Chandos, hélas ! ſi maltraitée
> Elle ſe vit abattue et ratée.

Fin des Notes et Variantes du Chant quatorzième.

CHANT QUATORZIEME

DE L'EDITION DE 1756.

CORISANDRE. (a)

Mon cher lecteur fait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne font point jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait fentir fans danger, fans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiffe une vive bleffure.
Les autres traits font un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même inftant.
Dans les cinq fens il porte le ravage.
Un rouge vif allume le vifage;
D'un nouvel être on fe croit animé,
D'un nouveau fang le corps eft enflammé,
On n'entend rien, le regard étincelle; (b)
L'eau fur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui fur fes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eft qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces défirs dont l'excès vous pourfuit.
Vous connaiffez tous ces états, mes frères;
Mais ce tyran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Fefait alors un bien plus plaifant tour.
Il fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auraient paffé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,
Beau don qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune et fotte Corifandre.

L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'Eglise et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
Perdît le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espèce vile,
Etaient exempts de la bizarre loi :
Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore :
L'art d'Esculape, et cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain secours ;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jusqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant serait compatissante :
Et ce moment du ciel était prescrit,
Pour que la sotte eût enfin de l'esprit.
Plus d'un galant né sur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corisandre une fois,
Avait perdu le sens et la mémoire.
L'un se croit cerf, et broute dans les bois :
L'autre imagine avoir un cu de verre ;
Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
Il va criant qu'on casse son derrière :
Bertaud se croit du sexe féminin,
Porte une jupe, et se meurt de tristesse
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse :
D'un large bât Meradon s'est chargé ;
Il se croit âne et ne se trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne cesse de braire :
Culand (*c*) se croit en marmite changé,
Marche à trois pieds ; une main pose à terre,
L'autre fait l'anse. Hélas, chacun de nous
Pourrait fort bien se mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses désirs ? et qui n'a ses travers ?
Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.
Or Corisandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu sévère,

Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille fesait.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau :
Notre beauté, si fatale au cerveau,
Fut dans sa chambre étroitement gardée ;
On fit poster, pour garder le château,
Deux champions à la mine assurée,
Qui défendaient l'accès de la maison
A tout venant qui risquait sa raison.
  La belle sotte, ainsi claquemurée,
Filait, cousait, et chantait sans penser,
Sans nul regret qui vînt la traverser,
Sans goût, sans soin, et sans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ses amans : ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire : oui, si la belle eût voulu.
  Le fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué sa gentille adversaire,
Vers ses Anglais retournait en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saisit en vain le lièvre qui s'échappe ;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe :
Puis vers son maître approche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit son animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarrets tendus, bras nerveux, double échine,
Au sourcil fier ; on voit bien à sa mine
Qu'il n'a jamais essuyé cet affront
Qui de Chandos fesait rougir le front.
  Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
De Corisandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un

Crie :

Crie : Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer jusques à Corisandre,
Si vous voulez garder le sens commun.
  Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pousse en avant, et frappant en furie,
D'un coup d'estoc renverse à douze pas
Un des huissiers, qui se démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin sur le sable.
  Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups;
Lâche la bride et serre les genoux.
Son beau coursier, plus prompt que la tempête,
Saute, bondit, et passe sur la tête
De l'autre huissier, qui lève un œil confus,
Reste un moment interdit et perclus,
Et se tournant reçoit une ruade,
Qui vous l'étend près de son camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au spectacle, et rosse le portier,
Gagne une loge, et, placé sans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
  La suite anglaise arrive dans la cour :
La vieille dame y descend éplorée.
A ce grand bruit Corisandre effarée
Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais observant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes succulens,
Ces bras d'ivoire, et ces tetons naissans
Que de ses mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuse aventure ;
Et Corisandre, à l'hébété maintien,
Jette au hasard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille,
Il salua la grand'mère et la fille,
Et pour sa part fit aussi les yeux doux.

Qu'arrive-t-il ? les voilà tons deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qn'il foit fellé, bridé, monté,
Et puis claquant fa croupe rebondie,
D'un demi tour s'élance fur fon dos.
La belle plie, et tombe fous Chandos;
Quand Tirconel, par nne autre manie,
An même inftant fe croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie (*d*)
Pour un tonneau; prétend le relier
Et le percer, et fur-tout effayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.
  Tout chevauchant alors Chandos lui crie :
Vous êtes fou ! *God dam !* L'efprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi ! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière ifabelle. —
C'eft mon tonneau, j'en porte le bondon, —
C'eft mon cheval, — c'eft mon tonneau, mon frère.
Egalement tous deux avaient raifon. (*e*)
Chacun foutient fa brave opinion.
Un jacobin fe met moins en colère
Pour faint Thomas, ou tel autre faint père,
Et d'Olivet pour fon cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
Mon ftyle honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans par qui l'honneur fe pique, (*f*)
Font que déjà nos illuftres Bretons,
Ont dégaîné leurs fiers eftramaçons.
  Comme le vent, dans fon faible murmure,
Frife d'abord la furface des eaux,
S'élève, gronde, et brifant les vaiffeaux,
Répand l'horreur fur toute la nature :
Ainfi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaifanter, faire femblant de rire,

Puis se fâcher, puis dans leur noir délire
Se menacer et se porter la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute et le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussitôt, sans règle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont se moque la terre.
Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit son *Pater*, demande un confesseur;
Et cependant sa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuste sa coiffure.
Nos deux Anglais lassés, sanglans, rendus,
Gissaient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,
Et ces beautés, qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.
La belle sotte au-devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poison dans des yeux sans esprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénignement

Sont des mortels reçus différemment :
Tout se façonne à notre caractère :
Diversement sur nous la grâce opère.
Le même suc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les semences écloses,
Fait des œillets, des chardons et des roses. (g)
Chacun se sent des mœurs de son pays :
Tout se varie : une tête française
Tourne autrement qu'une cervelle anglaise.
Chez les Anglais, sombres et durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire ;
Chez les Français elle est vive et légère.
D'abord nos gens, se prenant par la main,
Dansent en rond et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène,
Hors de cadence ainsi que hors d'haleine ;
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces fous ; (h)
Il s'est placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau visage ;
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à ses mains, à son ton,
On lui croirait un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale et dansante cohue,
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corselets ; et nus sur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine engageant,
Près de Monrose allait toujours nageant.
A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle,
Qui détournaient leur discrète prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi faint Denis et mon âne;
J'aurai battu plus d'un anglais profane,
Vengé mon prince et fauvé des couvens;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans;
Le tout en vain ! Le deftin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiffans,
Et nos héros à perdre le bon fens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs fe tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois
De voir fi fous des héros et des rois.
Mais que réfoudre ? où fuir ? quel parti prendre ?
On regrettait le château de Cutendre.
Une fervante en fecret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle,
L'art de guérir ceux qui perdaient l'efprit.
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon fens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux dont il a délogé,
Que quand enfin la belle Corifandre
Aux lacs d'Amour fe laiffera furprendre.
Ce bon avis ne fut pas fans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous faurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours fenfible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied difcret
Suivi de loin l'amazone en fecret.
Il fe fentit la noble confiance
De fecourir et fon prince et la France.
La belle était juftement dans un coin (*i*)
Propre au myftère : il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avifa de prendre
L'accoutrement : la belle à cet afpect
Sentit fon cœur faifi d'un faint refpect.
Elle obéit fans ofer fe défendre,
Innocemment et fans réflexion,
Comme fefant une bonne action.

Le muletier fit tant par fes menées
Qu'il accomplit fes hautes deftinées.
Il la fubjugue. A peine elle fentit
La volupté, dont la trifte ignorance
De fa jeune ame abrutiffait l'effence,
De tous côtés le charme fe rompit.
Chaque cervelle auffitôt fut remife
En fon état, non fans quelque méprife:
Car le roi Charle obtint le gros bon fens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés: la raifon des humains,
Ce don de DIEU, n'eft que fort peu de chofe;
Il ne l'a pas verfée à pleines mains,
Et tout mortel eft content de fa dofe.
Ce changement n'en produifit aucun
Chez les amans: chacun pour fa maîtreffe
Garda fon goût, conferva fa tendreffe;
Car en amour, que fait le fens commun?
Pour Corifandre, elle obtint la fcience
Du bien, du mal, une honnête affurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans fa trifte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préfens.
Ainfi d'Adam la compagne imbécille,
Dans fon jardin vivant fans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et fubtile,
Telles que font les femmes de nos jours,
Sans appeler le diable à leur fecours.

Fin du Chant de Corifandre.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DE CORISANDRE.

(*a*) Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il paraît ici, pour la première fois, imprimé correctement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été supprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes.

(*b*) Edition de 1756 :

Sans réfléchir le geste et l'acte suit.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur les bords du broc qui la recèle,
S'élève, court, s'échappe, tombe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
Du feu d'amour, quand dans nous il agit.
Vous connaissez, &c.

(*c*) Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms pour susciter des ennemis à M. de *Voltaire*.

(*d*) Edition de 1756 :

Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer et pour le soutirer
Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Ils soutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colère
Plaide en faveur du dévot scapulaire,
Et d'Olivet, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Mots effrayans pour qui d'amour se pique,
Mirent en feu nos illustres Bretons
Qui se narguaient de leurs estramaçons.
Comme le vent d'abord faible, murmure,
S'élève, gronde, et brisant les vaisseaux,
Trop agités pour résister aux eaux,
Repand l'horreur, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

D'Argens foupire alors que d'Arget rit ;
Et Maupertuis debite des fadaifes,
Comme Newton fes doctes hypothèfes.
. . . .
. . . .

Nous fupprimons ici deux vers des éditeurs. Les trois précédens ne font pas davantage de M. de *Voltaire ;* mais ces éditeurs, qui favaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, le fefaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonftances femblables.

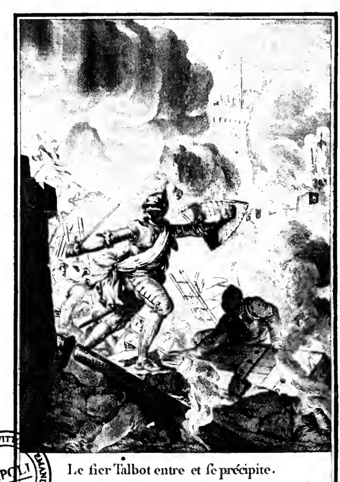
(*h*) Edition de 1756 :

Mais fe plaifant for-tout avec le page,
A fon fouris, à fon dévot langage,
A fes yeux doux, à fon gefte, à fon ton,
On croit au père un refte de raifon.
Le mal nouveau qui fafcine la vue, &c.

(*i*) Edition de 1756 :

La belle était juftement dans un coin
Propre au myftère : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou ; mais c'était le feul fage.
O muletier, de quels rares tréfors
La jufte main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune ! En un feul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature ;
Il la fubjugue . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Du brufque affaut la jeune Corifandre
N'avait pas eu le temps de fe defendre :
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, fans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les faints,
Que l'ennemi fe fût caffé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de favoir. A peine elle fentit
La volupté, &c.

Fin des Notes et Variantes du Chant de Corifandre.



Le fier Talbot entre et fe précipite.
Fureur, fuccés, gloire, amour, tout l'excite.

Pucelle Chant XI.

J. M. Moreau le j.e inv. — *Baquoy Sculp.*

CHANT XV.

ARGUMENT.

Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, fuivi d'un affaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à fes compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous méprife tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle hiftoire,
Ecrite en or au temple de Mémoire,
Ne préfenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'amour et la gloire.
Il eft bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de fa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

MAIS vous favez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le fage; (*a*)
Je le copie et n'ai rien inventé;
Dans ces détails fi mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois fa dure gravité
Juge mon fage avec févérité,
A certains traits fi le fourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, paffer fa pierre ponce (*b*)
Sur la moitié de ce livre enchanté;
Mais qu'il refpecte au moins la vérité.

O Vérité ! vierge pure et ſacrée,
Quand ſeras-tu dignement révérée ?
Divinité, qui ſeule nous inſtruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand ſeras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Arioſte étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin ! (*c*)
Ce témoignage à ſon livre divin
De tout lecteur attire la croyance.

TOUT inquiet encor de ſon deſtin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de ſa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée;
Et demandant à Dunois des conſeils,
Ainſi que font tous les rois ſes pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un eſpoir ſi doux,
L'amant royal ſouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde et s'arrête;
Et quand Dunois, préparant ſes ſuccès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'HEUREUX bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiſſant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.

Ce fort touchait à la ville investie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons et l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château;
Quels vrais succès pour Dunois et Bonneau!

Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des grâces solennelles.
Un *Te Deum* en (*d*) faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre;
Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple et le canon qui gronde,
Avec fracas annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire et ces bruits d'alégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,

Louaient leur prince, et danſaient aux chanſons.
Sous une porte on plaça deux fauciſſes,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau ;
Mais fauciſſons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverſe tout, confond la terre et l'air,
Machine affreuſe, homicide, infernale,
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mêche artiſtement poſée,
En un moment la matière embraſée,
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, battans et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et ſe précipite.
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller ſur ſon armet
En or friſé le chiffre de Louvet :
Car la Louvet était toujours la dame
De ſes penſers, et piquait ſa grande ame.
Il prétendait careſſer ſes beautés
Sur les débris des murs enſanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit ſous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons par-tout et le fer et les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar, dont les traits éloquens
Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que la Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedford.

Poton, la Hire y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, et l'horrible mot *tue*
Est répété quand les bouches d'enfer
Sont en silence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées
Portent déjà cent cohortes pressées;
Et le soldat, le pied sur l'échelon,
Le fer en main, pousse son compagnon.

Dans ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrasée,
De pieux pointus une forêt croisée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faulx de la mort;
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la nécessité,
Et le malheur et l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.

Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule et par rangs entaffés !
Ainfi qu'on voit fous cent mains diligentes
Choir les épis des moiffons jauniffantes.

MAIS cet affaut fièrement fe maintient;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, et toujours renaiffantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainfi l'Anglais, dans les feux, fous le fer,
Après fa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

TU t'avançais fur ces remparts fanglans,
Fier Richemont, digne efpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent fous fa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa sève encore animait leur vertu;
Et Richemont criait d'une voix forte:
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il fuffit, combattons.
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paffage
Au haut du mur, et déjà dans fa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer fes foldats; (e)
Criant *Louvet* d'une voix ftentorée; (f)
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient auffi *Louvet*,
Mais fans favoir ce que Talbot voulait.

O fots humains ! on fait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

Charle en fon fort triftement retiré,
D'autres anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement fon ame eft fuffoquée.
Quoi, difait-il, ne pouvoir fecourir
Mes chers fujets que mon œil voit périr !
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, et combattre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le fort cruel enchaîne ici mes mains. (*g*)
Non, lui dit Jeanne, il eft temps de paraître.
Venez, mettez, en fignalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
Marchez, mon prince, et vous fauvez la ville;
Nous fommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit : Quoi! vous favez flatter!
Je vaux bien peu; mais je vais mériter,
Et votre eftime et celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique et s'avance.
Devant fes pas l'oriflamme eft porté,
Jeanne et Dunois volent à fon côté.
Il eft fuivi de fes gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris:
Vivent le roi, Montjoie et faint Denis.

Charles, Dunois, et la Barroife altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur fein
Les réfervoirs du Danube et du Rhin,

L'aigle ſuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons. (*h*)

Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer ſur l'enclume battu,
Qui de ſa trempe augmente la vertu,
Repouſſa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces ſoldats des fils de Clodion;
Fiers, enflammés, de ſang inſatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils ſont joints, ils ſont inébranlables,
Comme un rocher ſous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant DIEU, l'un ſur l'autre on ſe jette,
Et l'un ſur l'autre on voit tomber les morts.

Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre, et de les répéter,
De ſupputer les coups et les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, et des combats encor.

Détournez-vous de ces objets funeſtes, (i)
Ami lecteur, oſez lever vos yeux

Et

Et votre eſprit vers les plaines céleſtes.
Venez, montez aux demeures des dieux,
Contemplez-y la ſageſſe profonde,
Qui dans la paix fait le deſtin du monde;
Un tel ſpectacle eſt plus digne de vous
Que le barbare et ſanglant étalage
De ces combats qui ſe reſſemblent tous:
Leur long récit doit ennuyer le ſage.

Fin du quinzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUINZIEME.

(*a*) NOUS avons déjà remarqué que l'abbé *Tritême* n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle *Agnès*; c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poëme attribue tout à un autre.

(*b*) Dit-on pierre ponce ou de ponce? c'eſt une grande queſtion.

(*c*) L'archevèque *Turpin*, à qui l'on attribue la vie de *Charlemagne* et de *Roland*, était archevèque de Reims ſur la fin du huitième ſiècle: ce livre eſt d'un moine nommé *Turpin*, qui vivait dans l'onzième; et c'eſt de ce roman que l'*Arioſte* a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poëme dans l'abbé *Tritême*.

(*d*) Le faux-bourdon eſt un plain-chant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, et toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(*e*) Manuſcrit:

Il s'établit ſur ce dernier aſile
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville!
Charle en ſon fort, &c.

(*f*) *Stentor* était le crieur d'*Homère*. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, et le mérite bien.

(*g*) Manuſcrit. Ce chant finiſſait ainſi:

Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Ma chère Agnès, hélas! que devient-elle?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle;
Mon confeſſeur eût pu me conſoler;
Il m'eſt ravi; le ciel pour m'accabler
M'ôte à la fois dans cette horrible guerre
Tous les plaiſirs du ciel et de la terre!
C'était ainſi que Charles répondait
Par ſes ſanglots au canon qui grondait.

Le gros Bonneau, dans ce cruel martyre,
Près de son roi pleurait à faire rire ;
Et le bâtard, se sentant étonner,
Ne savait plus quel conseil lui donner.

(*k*) Edition de 1756 :

Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées ;
Et de leurs corps ils fesaient un rempart.
Dans cette horrible et sanglante mêlee,
Le roi disait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée ?
Qui ? dit Dunois. . . Le bon roi lui repart :
Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue ? . . . .
Qui donc ? . . . . Helas ! elle était disparue
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort ;
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel ! dit le roi, qu'elle me soit fidelle !
Garde-la moi. Pendant ce beau discours
Il avançait et combattait toujours.
Oh ! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques ?
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter,
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor.
C'est-là, sans doute, un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin, ſur les rives de Loire,
Elle entretient le père Bonifoux,
Qui toujours ſage, inſinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque hiſtoire
Divertiſſante, et ſans réflexions,
Sous l'agrément déguiſant ſes leçons.
A quelques pas, la Trimouille et ſa dame
S'entretenaient de leur fidelle flamme,
Et du deſſein de vivre enſemble un jour,
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend ſous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, ſemblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naiſſante
Agnès approche et chemine avec eux.
Le confeſſeur ſuivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux diſcours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, ſur le diable on raiſonne.
En raiſonnant on ne vit plus perſonne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, ſous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout diſparut, ainſi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par ſemaine on apprête;
A l'opéra, ſouvent joué ſi mal,
Plus d'un héros à nos regards s'échappe,
Et dans l'enfer deſcend par une trappe.
Monroſe vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté ſoudain
De venir rendre à l'objet qu'il obſerve
Tout le reſpect que ſon ame conſerve.
Il paſſe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant ſon œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, et blême comme gypſe,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipſe.
Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A ſon ſecours à grand galop courut.
En arrivant ſur la place funeſte,
Paul Tirconel y fond avec le reſte.
Ils tombent tous dans un grand ſouterrain

Qui conduifait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on meprife et qu'on aime; (*)
Et le jardin conduifait au château,
Digne en tout fens de ce jardin fi beau.
C'était.... mon cœur à ce feul mot foupire,
De Conculix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès et Bonifoux!
Qu'allez-vous faire? et que deviendrez-vous?

(*i*) Edition de 1762 :

Au lieu de ces vers, le chant fe terminait par ceux-ci :

C'eft-là fans doute un sûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point, c'eft à moi de me taire.

(*) Les manufcrits portent :

Tel que jamais n'en eut le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

Fin des Notes et Variantes du Chant quinzième.

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Comment St Pierre apaisa St George et St Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

PALAIS des cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux six ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les destins des peuples et des rois!
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laissez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.

CETTE prière est de l'abbé Tritême, (a)
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

LE dur saint George et Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un et l'autre;
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats;



Il ſalua trois fois très humblement
Les Conſeillers, le premier Préſident ;

Pucelle Chant 16e.

J. M. Moreau le j.ne inv. *Longer Sculp.*

Ils cabalaient : c'eſt tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eſt à la cour.
George et Denis s'adreſſent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monſieur ſaint Pierre.

Ce grand portier, dont le pape eſt vicaire,
Dans ſes filets enveloppant le ſort,
Sous ſes deux clefs tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître,
Il fit rentrer mon fer dans ſon fourreau, (b)
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau,
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous, ſaint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands ſaints qu'ait vu naître la France ;
Vous, monſieur George, allez en diligence
Prendre les ſaints de l'île d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Un hymne en vers, non pas une ode en proſe. (c)
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux ;
Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique ;
Chez les mortels il faut toujours du temps
Pour rimailler des vers aſſez méchans :
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.

Allez, vous dis-je, exercez vos talens;
La meilleure ode obtiendra la victoire:
Et vous ferez le ſort des combattans.

Ainsi parla du plus haut de ſon trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône;
Cela fut dit en deux mots tout au plus;
Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleſtes
Pour terminer leurs querelles funeſtes,
Vont aſſembler les ſaints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auſſitôt ſcoir à ſa table ronde
Saint Fortunat, (*d*) peu connu dans le monde,
Et qui paſſait pour l'auteur du *Pange;*
Et ſaint Proſper, (*e*) d'épithètes chargé,
Quoiqu'un peu dur et qu'un peu janſéniſte.
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire, (*f*) évêque tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau;
Et ſaint Bernard, (*g*) fameux par l'antithèſe,
Qui dans ſon temps n'avait pas ſon pareil;
Et d'autres ſaints pour ſervir de conſeil.
Sans prendre avis, il eſt rare qu'on plaiſe.

George, en voyant tous ces ſoins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux ſouris;
Il aviſa dans le ſacré pourpris
Un ſaint Auſtin prêcheur de l'Angleterre, (*h*)
Puis en ces mots il lui dit ſon avis:

Bon homme Auftin, je fuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas;
Je fais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un bufte, et caffer tête et bras;
Tu fais rimer: travaille, verfifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
Un feul anglais, dans les champs de la mort,
De trois français triomphe fans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux meffieurs aifément mis à bas;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'hymne, et d'ode et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penfer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auftin, cours en vers t'efcrimer:
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire.
Denis ameute un tas de rimailleurs
Qui tous enfemble ont très-peu de génie;
Travaille feul: tu fais tes vieux auteurs;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de fon académie.

Le bon Auftin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis et lui dans un réduit commode
Vont fe tapir; et chacun fit fon ode.
Quand tout fut fait, les brûlans féraphins,
Les gros jouffflus, têtes de chérubins,
Près de Barjône en deux rangs fe perchèrent;
Au-deffous d'eux les anges fe nichèrent;

Et tous les faints, foigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'affirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moïfe, et fes imitateurs
Qui l'égalaient dans fes divins preftiges;
Les flots du Nil, jadis fi bienfefans,
D'un fang affreux dans leur courfe écumans ;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en ferpens;
Le jour en nuit; les déferts et les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os ; la foudre dans les airs;
Les premiers-nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Egypte en deuil, et le peuple fidèle
De fes patrons emportant la vaiffelle, (*i*)
Et par le vol méritant fon bonheur;
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille juifs égorgés pour un veau ; (*k*)
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. (*l*)
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu, (*m*)
Affaffinant fon maître au nom de DIEU;
Et Samuël, qui d'une main divine
Prend fur l'autel un couteau de cuifine,
Et bravement met Agag en hachis, (*n*)
Car cet Agag était incirconcis;
Puis la beauté qui, fauvant Béthulie, (*o*)
Si purement de fon corps fit folie ;
Le bon Baza qui maffacra Nadad ; (*p*)

Et puis Achab mourant comme un impie, (*q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;
Le roi Joas meurtri par Jofabad, (*r*)
Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
Si méchamment mife à mort par Joad. (*s*)

Longuette fut la trifte litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits fi chers aux temps paffés.
On y voyait le foleil fe diffoudre,
La mer fuyant, la lune mife en poudre,
Le monde en feu, qui toujours treffaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de fang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait fous de verds oliviers,
Les monts fautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Auftin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laiffait fon peuple en efclavage;
Mais des lions brifant toujours les dents,
Sous fes deux pieds écrafant les ferpens,
Parlant au Nil, et fufpendant la rage
Des bafilics (*t*) et des léviatans. (*u*)
Auftin finit. Sa pindarique ivreffe
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.

Denis fe lève; et baiffant fes doux yeux,
Puis les levant avec un air modefte,

Il falua l'auditoire célefte,
Parut furpris de leurs traits radieux ;
Et finement fa pudeur femblait dire :
Encouragez celui qui vous admire.
Il falua trois fois très-humblement
Les confeillers, le premier préfident ;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô toi fur qui JESUS
Daigna fonder fon Eglife immortelle,
Portier des cieux, pafteur de tout fidèle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre faint, tendre père,
Augufte appui de nos rois très-chrétiens,
Etends fur eux ta faveur falutaire :
Leurs droits font purs, et ces droits font les tiens.
Le pape à Rome eft maître des couronnes :
Aucun n'en doute ; et fi ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préfent,
C'eft en ton nom, car c'eft toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis fur le trône une race étrangère ;
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppofe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clefs de la cour du palais.

C'EST fur ce ton que faint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,

En affectant un fecret embarras.
Céphas content fit voir fur fon vifage
De l'amour propre un fecret témoignage ;
Et raffurant les efprits interdits
Du chantre habile, il dit dans fon langage :
Cela va bien ; continuez, Denis.

L'HUMBLE Denis repart avec prudence :
Mon adverfaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eft bon, mais aimer vaut bien mieux.

DENIS alors, d'une voix affurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant fa brebis égarée,
Et fur fon dos fe plaît à la charger ;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poiffons, nourrit cinq mille humains :
Le bon prophète, encor plus doux qu'auftère,
Qui donne grâce à la femme adultère,
A Magdelène ; et permet que fes pieds
Soient gentiment par la belle effuyés.
(Par Magdelène, Agnès eft figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuffit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;

Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du ſaint anglais l'audace fut déçue;
Auſtin rougit; il fuit en tapinois:
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant ſec, à face de Therſite,
Vil délateur, inſolent hypocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il oſa dans ſes phraſes vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos frères.

PIERRE à Denis donna deux beaux agnus;
Denis les baiſe; et ſoudain l'on ordonne,
Par un arrêt ſigné de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais ſoient vaincus
Par les Français, et par Charle en perſonne.

EN ce moment la barroiſe amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De ſon griſon la figure et les traits;
Comme un ſoleil, dont ſouvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.
Elle cria : ce jour eſt glorieux;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les cieux.
Bedford ſurpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arrête et n'eſt plus invincible.
Il lit au ciel, d'un regard conſterné,
Que de ſaint George il eſt abandonné.
L'Anglais ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, deſcendent après eux.

Charles plus loin, entouré de carnage,
Jufqu'à leur camp fe fait un beau paffage.
Les affiégeans, à leur tour affiégés,
En tête, en queue, affaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées.

C'EST en ces lieux, c'eft dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais ! ô Chriftophe Arondel !
Ton maintien fec, ta froide indifférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot, ce fourcilleux guerrier
Examinait comme on fe bat en France;
Et l'on eût dit, à fon air d'importance,
Qu'il était là pour fe défennuyer.
Sa Rofamore, à fes pas attachée,
Eft comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer:
Son cafque eft d'or, fa cuiraffe eft d'acier;
D'un perroquet la plume panachée
Au gré des vents ombrage fon cimier.
Car dès ce jour où fon bras meurtrier
A dans fon lit décollé Martinguerre
Elle fe plaît tout à fait à la guerre.
On croirait voir la fuperbe Pallas
Quittant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands fentimens,
Lorfqu'un démon trop funefte aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel attire

Le dur Poton et le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le causeur; et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc sort au milieu du dos,
D'un sang trop froid lui fait verser des flots;
Il tombe et meurt: et la lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée.

A ce spectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence;
Point de soupirs: elle cria, *vengeance.*
Et dans l'instant que Poton se baissait,
En ramassant son fer qui se cassait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puissance
Avait d'un coup séparé dans un lit
Un chef grison du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ses yeux si coupable.
Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts,
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne sut jamais écrire.

MAIS dans l'instant le brave et beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son casque d'or, que sa chute détache,

Découvre

Découvre un fein de rofes et de lis ;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache ;
Ses longs cheveux tombent fur fes habits ;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiffe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaifirs.
Le beau la Hire en pouffe des foupirs,
Répand des pleurs ; et d'un ton lamentable
S'écrie : O ciel ! je fuis un meurtrier,
Un houffard noir plutôt qu'un chevalier ;
Mon cœur, mon bras, mon épée eft infame :
Eft-il permis de tuer une dame ?
Mais Richemont, toujours mauvais plaifant,
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont fur toi trop d'empire ;
C'eft une anglaife, et le mal n'eft pas grand :
Elle n'eft pas pucelle comme Jeanne.

TANDIS qu'il tient un difcours fi profane,
D'un coup de flèche il fe fentit bleffé :
Et, devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne
Qui, comme un flot, le preffe et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, foldats,
Portent par-tout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on pourfuit, on recule,
De corps fanglans un monceau s'accumule ;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

DANS cette horrible et fanglante mêlée,
Le roi difait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc eft-elle allée ?

Qui ? dit Dunois. Le bon roi lui repart :
Ne fais-tu pas ce qu'elle est devenue ? —
Qui donc ? — hélas ! elle était disparue,
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort :
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel ! dit le roi, qu'elle me soit fidelle !
Garde-la moi. Pendant ce beau discours,
Il avançait et combattait toujours.

BIENTOT la nuit, couvrant notre hémisphère,
L'enveloppa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

COMME il fortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin ;
Une sur-tout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au souris tendre, à la peau de satin,
Que sermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, sur leurs coursiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,

On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait ſa bizarre ſtructure.

Le roi, ſurpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : Qui m'aime doit me ſuivre;
Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien ceſſer de vivre.
Il reſta peu dans les bras du ſommeil.
Et quand Phoſphore, (x) au viſage vermeil,
Eut précédé les roſes de l'aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux courſiers que conduit le ſoleil, (y)
Le roi, Bonneau, Dunois et la Pucelle,
Allégrement ſe remirent en ſelle,
Pour découvrir ce ſuperbe palais.
Charles diſait : Voyons d'abord ma belle;
Nous rejoindrons aſſez tôt les Anglais;
Le plus preſſé, c'eſt de vivre avec elle.

Fin du ſeizième Chant.

NOTES

DU CHANT SEIZIEME.

(*a*) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans *Trilème :* mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

(*b*) *Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée périra par l'épée. Saint Pierre* conseille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

(*c*) *La Motte-Houdart*, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce temps-là.

(*d*) *Fortunat*, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua*, qu'on lui attribue.

(*e*) *Saint Prosper*, auteur d'un poëme fort sec sur la grâce, au cinquième siècle.

(*f*) *Grégoire de Tours*, le premier qui écrivit une histoire de France, toute pleine de miracles.

(*g*) *Saint Bernard*, bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de son temps, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'*Abélard : Leonem invasimus, insidimus in draconem.* Sa mère étant grosse de lui songea qu'elle accouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que son fils ferait moine, et aboierait contre les mondains.

(*h*) *Saint Austin* ou *Augustin*, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

(*i*) Les Juifs empruntèrent, comme on fait, les vases des Egyptiens, et s'enfuirent.

(*k*) Les lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

(*l*) *Phynée* qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une madianite.

(*m*) *Aod*, ou *Eüd*, assassina le roi *Eglon*, mais de la main gauche.

(n) *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag* que *Saül* avait mis à rançon.

(o) *Judith* assez connue.

(p) *Baza*, roi d'Israël, assassina *Nadad* ou *Nabab*, et lui succéda.

(q) *Achab* avait eu une grosse rançon de *Benhadad*, roi syrien, comme *Saül* en avait eu une d'*Agag*, et fut tué pour avoir pardonné. *Benhadad* vaincu envoya des députes à *Achab* pour lui demander la vie. S'il vit, répondit *Achab* aux députés, il n'est plus que mon frère. Cette reponse qui, humainement parlant, est d'une naïveté touchante et sublime, attira sur *Achab* la colère du ciel et sur-tout celle des prophètes. (Rois, liv. III, ch. 20.)

(r) *Joas* assassiné par *Jozabad*.

(s) Allusion à l'épigramme de *Racine* :

> Je pleurs, hélas ! de ce pauvre Holopherne,
> Si méchamment mis à mort par Judith.

(t) Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais.

(u) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

(x) Phosphore, porte-lumière, qui précédait l'aurore, laquelle précédait le char du soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poësie déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions, toutes allegoriques. Que nous sommes secs et arides en comparaison, nous autres *remués de barbares!*

(y) Les anciens donnèrent un char au soleil. Cela était fort commun. *Zoroastre* traversait les airs dans un char ; *Elie* fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Piroïs*, *Eoüs*, *Eton*, *Phlégon*, selon *Ovide* ; c'est-à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais selon d'autres savans antiquaires, ils s'appelaient *Erithrée*, *Actéon*, *Lampos* et *Philogée* ; c'est-à-dire, le rouge, le lumineux, l'eclatant, le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain mercure, en attendant les deux dissertations *in-folio* que j'ai faites sur ce sujet.

Fin des Notes du Chant seizième.

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, confeſſeur ordinaire du roi.

Oh que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, temps heureux des faibleſſes,
Printemps des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais forciers, tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire;
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans:
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.

Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour ſe venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes et des faints
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé ſa magique puiſſance.



Le Confeſſeur qui dans ſa promte ſuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,

Pucelle chant 17.

J. M. Moreau le j.ne inv. — *Triere Sculp*

Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiſſait ſur le champ ſes amis,
Perdait le ſens, l'eſprit et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funeſtes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immenſe portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geſte vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée.
On voit ſon corps toujours en action;
Et ſon nom eſt l'*Imagination.*
Non cette belle et charmante déeſſe
Qui préſida dans Rome, et dans la Gréce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ſes couleurs,
Ses diamans, ſes immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon ſens,
Cette étourdie, effarée, inſipide,
Que tant d'auteurs approchent de ſi près,
Qui les inſpire, et qui ſervit de guide
Aux Scudéris, (*a*) le Moine, Deſmarets.
Elle répand ſes faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et ſon empire aſſez long-temps dura
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.

Près d'elle était le *Galimatias*,
Monstre bavard caressé dans ses bras;
Nommé jadis le docteur séraphique, (*b*)
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confusion,
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque*. (*c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, et les mauvais bons-mots,
A double sens, qui font l'esprit des sots;
Les préjugés, les méprises, les songes,
Les contre-sens, les absurdes mensonges,
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans et les chauve-souris.
Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès, avec sa douce escorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confesseur,
Devint l'objet de sa fidelle ardeur;
Elle le prend pour son cher roi de France.
O mon héros! ô ma seule espérance!
Le juste ciel vous rend à mes souhaits;
Ces fiers Bretons sont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque blessure?
Ah! laissez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux;
Et dans ses bras bientôt abandonnée,

L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baifer qui foit pris et rendu.
Charmante Agnès, que tu fus conflernée,
Lorfque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne fentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude et mal peignée!
Le confeffeur tout effaré s'enfuit,
Méconnaiffant la belle qui le fuit.
La tendre Agnès fe voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.

COMME ils couraient dans ce vafte pourpris,
L'un fe fignant et l'autre toute en larmes,
Ils font frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embraffait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de fes armes,
L'allait bientôt immoler fous fes coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille et ce parfait amant
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné fa vie?
Il la prenait pour le fier Tirconel:
Elle n'avait nul trait en fon vifage
Qui reffemblât à cet anglais cruel;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel;
Et lui parlant, fans pouvoir le connaître,
Elle lui dit: Ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur eft maître?
Qui près de moi dans ces lieux eft venu?
Mon la Trimouille, hélas! eft difparu.

Que fait-il donc? de grâce, où peut-il être?
Le Poitevin, à ces touchans difcours,
Ne connut point fes fidelles amours.
Il croit entendre un anglais implacàble,
Qui vient fur lui prêt à trancher fes jours.
Le fer en main il fe met en défenfe,
Vers Dorothée en mefure il avance:
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, trifte, arrogant Breton;
Dur infulaire, ivre de bierre forte,
C'eft bien à toi de parler de la forte,
De menacer un homme de mon nom!
Moi petit-fils des Poitevins célèbres,
Dont les exploits, au féjour des ténèbres,
Ont fait paffer tant d'anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile ame eft frappée!
Fier en difcours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Therfite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, effayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on dégaîne, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer fur ton large derrière,
A mon plaifir, deux cents coups d'étrivière.
A ce difcours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur:
Je ne fuis point anglais, dit Dorothée;
J'en fuis bien loin: comment, pourquoi, par où
Me vois-je ici par vous fi maltraitée?
Dans quel danger je fuis précipitée!

Je cherche ici le héros du Poitou;
C'eſt une fille, hélas, bien tourmentée,
Qui baiſe en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais ſans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout à fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.

Le confeſſeur, qui dans ſa prompte fuite
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,
Bronche en courant et tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès, qui le ſuit et le ſerre,
Sur lui trébuche en pouſſant des clamenrs
Et des ſanglots qu'interrompent ſes pleurs;
Et ſous eux tous ſe débat Dorothée,
Très en déſordre et fort mal ajuſtée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle eſcorté de Bonneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher ſa maîtreſſe fidelle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils ſont de cheval deſcendus,
Sous le portique à peine ils ſont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'argumens ſous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la ſorbonne antique,
Séjour de noiſe, antre théologique,
Où la Diſpute et la Confuſion

Ont établi leur ſacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raiſon.
Nos révérends arrivent à la file :
Ils avaient l'air d'être de ſens raſſis:
Chacun paſſait pour ſage en ſon logis ;
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes :
Ils ſont tous fous quand ils ſont ſur les bancs.

CHARLE enivré de joie et de tendreſſe,
Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,
Et reſſentant un battement de cœur,
Diſait d'un ton d'amour et de langueur :

Ma chère Agnès, ma pudique maîtreſſe,
Mon paradis, précis de tous les biens,
Combien de fois, hélas! fus-tu perdue?
A mes déſirs te voilà donc rendue.
Parle d'amour, je te vois, je te tiens ;
Oh que tu fais une charmante mine !
Mais tu n'as plus cette taille ſi fine,
Que je pouvais embraſſer autrefois
En la ſerrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint! quel ventre! quelles feſſes!
Voilà le fruit de nos tendres careſſes :
Agnès eſt groſſe, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combattra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau ſur l'arbre qui le porte.
Amour le veut ; il faut que dans l'inſtant
J'aille au-devant de cet aimable enfant. »

A qui le roi fe fefait-il entendre ?
A qui tient-il ce difcours noble et tendre ?
Qui tenait-il dans fes bras amoureux ?
C'était Bonneau, foufflant, fuant, poudreux ;
C'était Bonneau ; jamais homme en fa vie
Ne fe fentit l'ame plus ébahie.
Charle preffé d'un défir violent,
D'un bras nerveux le pouffe tendrement ;
Il le renverfe ; et Bonneau pefamment
S'en va tomber fur la troupe mêlée,
Qui de fon poids fe fentit accablée.
Ciel ! que de cris et que de hurlemens !
Le confeffeur reprit un peu fes fens ;
Sa groffe panfe était jufte portée
Deffus Agnès et deffous Dorothée ;
Il fe relève, il marche, il court, il fuit ;
Tout haletant le bon Bonneau le fuit.
Mais la Trimouille à l'inftant s'imagine
Que fa beauté, fa maîtreffe divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après ; il le preffe, il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie ;
Attends, arrête. En prononçant ces mots,
D'un large fabre il frappe fon gros dos.
Bonneau portait une épaiffe cuiraffe,
Et reffemblait à la pefante maffe,
Qui dans la forge à grand bruit retentit,
Sous le marteau qui frappe et rebondit.
La peur hâtait fa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,

Jeanne casquée et de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne souffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille; il est son cher appui;
C'est son destin de combattre pour lui:
Il le connaît; mais il prend la Pucelle
Pour un anglais; il vous tombe sur elle,
Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait
Le Poitevin qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce désordre extrême,
Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Nul ennemi ne lui cause d'effroi;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ses yeux des ravisseurs sanglans.
L'épée au poing sur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard se retourne et lui rend
Sur la visière un énorme fendant.
Ah! s'il savait que c'est le roi de France,
Qu'il se verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte et de douleur.
En même temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de sa puissante épée;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frappe à la fois sa maîtresse et son roi;
A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes

De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez;
Ciel! quels feront vos regrets et vos larmes,
Quand vous faurez qui pourfuivent vos armes,
Et qui vous frotte, et qui vous combattez!

Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appefantit fon bras
Sur la Pucelle, et roffe fes appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa groffe tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage pofsède,
Tous contre tous, affaillans, affaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au fecours: on m'égorge, on me tue.
Le confeffeur, plein de contrition,
Menait toujours cette proceffion.

Il aperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix, qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et fe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait, fans doute, une œuvre du démon.
Il confervait un refte de raifon;
Son long capuce et fa large tonfure
A fa cervelle avaient fervi d'armure.

Il ſe ſouvint que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'uſage antique et beau,
Très-ſagement établi par nos pères,
D'avoir ſur ſoi les choſes néceſſaires;
Muſcade, clou, poivre, girofle et ſel. (*d*)
Pour Boniſoux il avait ſon miſſel.
Il aperçut une fontaine claire,
Il y courut, ſel et miſſel en main,
Bien réſolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au myſtère;
Il dit tout bas: *Sanctam*, *Catholicam*,
Papam, *Romam*, *aquam benedictam*.
Puis de Bonneau prend la taſſe, et va vîte
Adroitement aſperger d'eau bénite
Le ſarfadet né de la belle Alix.

CHEZ les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître et le palais.
Les combattans, couverts d'une nuit ſombre,
Couraient encore et ſe cherchaient dans l'ombre.
Tout auſſitôt le palais diſparut;
Plus de combat, d'erreur ni de mépriſe;
Chacun ſe vit, chacun ſe reconnut;
Chaque cervelle en ſon lieu fut remiſe.
A nos héros un ſeul moment rendit
Le peu de ſens qu'un ſeul moment perdit:
Car la folie, hélas! ou la ſageſſe,
Ne tient à rien dans notre pauvre eſpèce.
C'était alors un grand plaiſir de voir

Ces

Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le béniſſant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille! ô vous royal amant!
Qui me peindra votre raviſſement!
On n'entendait que ces mots : Ah! ma belle,
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,
C'eſt vous! c'eſt toi! jour heureux, doux momens!
Et des baiſers, et des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le confeſſeur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous et priait à l'écart.
Le grand bâtard et ſa fière maîtreſſe
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante
Frémit d'horreur; et Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde moſaïque
Fit voir, au ſon de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, (*e*)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le temps n'eſt plus de ſemblable pratique.

ALORS, alors, ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,

Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de DIEU, qui préſide aux deſtins,
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger et le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les ſaints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Reims,
Dit à Dunois : Tout nous eſt favorable
Dans nos amours et dans nos grands deſſeins;
Eſpérons tout; ſoyez sûr que le diable
A contre nous fait ſon dernier effort.
Parlant ainſi Jeanne ſe trompait ſort. (ſ)

Fin du dix-ſeptième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-SEPTIEME.

(*a*) Scudéri, auteur d'Alaric, poëme épique; *le Moine*, jésuite, auteur du Saint-Louis, ou Louifiade, poëme épique; *Defmarets Saint-Sorlin*, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages font de terribles poëmes épiques.

(*b*) Noms que prenaient autrefois les théologiens.

(*c*) L'hiftoire de *Marie à la Coque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, compofé par *Languet*, alors évêque de Soiflons; ce paffage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, temps où il était beaucoup queftion de *Marie à la Coque*.

(*d*) C'eft ce qu'on appelait autrefois *cuifine de poche*, et ce que fignifie ce vers d'une comedie :

Porte cuifine en poche, et poivre concaffé.

(*e*) Jéricho, comme vous favez, tomba au fon des cornemufes : c'eft un événement très-commun.

(*f*) Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzieme, et fuivait la mort de *Chandos*, eft différent dans un manufcrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. Le voici :

C'était le temps de la faifon brillante,
Quand le foleil, aux bornes de fon cours,
Prend fur les nuits pour ajouter aux jours,
Et fe plaifant dans fa demarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor fes pas.
O grand faint Jean ! c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des déferts,
Toi qui crias jadis à pleine tête,
Que du faint les chemins foient ouverts;
Grand précurfeur du vainqueur des enfers,
Toi qui plongeas l'agneau de Dieu dans l'onde,
Et baptifas le baptifeur du monde !
Du roi des Francs le benin confeffeur
Voulut alors réparer le fcandale

Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet hermite à la barbe touffue:
„ Tout pénitent qui veut en ce faint jour,
„ De fes péchés détaillant le grimoire,
„ Se dérober au gentil purgatoire,
„ Peut s'adreffer au père Bonifoux;
„ Avec trois mots tous péchés font abfous. „
A ce tocfin de la vie éternelle,
Des lieux voifins une foule accourut,
Bourgeois, foldat, jeune, fempiternelle,
Anglais, Français, pour faire fon falut,
Attrit, contrit, à genoux comparut,
De fes péchés contant la kyrielle.
La belle Agnès, qui toujours dans fon cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la dernière.
Le révérend tenait fa cour plénière,
Les yeux baiffés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, abfolvant fon prochain.
O Dorothée! ô cœur dévot et tendre,
Dans le faint lieu tu vins auffi te rendre;
Et la Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher fa part du facrement.
Ce couple heureux eut le plaifir fuprême
De détailler les doux péchés qu'il aime;
Et Bonifoux était par piété
Le confident de leur fidélité.
Ces gens de bien ayant dit leur hiftoire,
Se promenaient fur le bord de la Loire,
Signant leur face, et récitant encor
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.
Le beau Monrofe alors vint à paraître;
Il déplorait la mort de fon cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en fon cœur un trouble pénitent:
Il entrevoit, dans fa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et de remords faintement tourmenté,
Pour un moment fonge à l'éternité.
Il entre feul dans la demeure fainte;

Il se présente à ce bon Bonifoux
Qui le reçoit dans sa petite enceinte,
Le pose en face entre ses deux genoux,
Et lui pressant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les péchés qu'il devine.
Cher pénitent, pour ces petits pechés,
Et pour les cas en iceux épluchés,
Il vous convient avoir la discipline.
Çà, mettez-vous en etat; que ma main
Légèrement pour votre bien remplisse
Sur votre peau ce bienheureux office.
D'un cœur contrit et d'un air enfantin,
Le doux Monrose offre à la main du pere
Modestement, ces globes de satin,
Dont quelquefois abusa le malin.
Il les soumet au tourment salutaire
Qui va mêler la rose à leur blancheur.
Que devins-tu, mon prudent confesseur,
Lorsque tu vis sur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monumens de gloire,
Ce rare hommage au sceptre des Français,
Ainsi rendu par le cu d'un Anglais!
Charle avait pris ce signe inconcevable
Pour un effet des malices du diable.
Toi, qui lis mieux dans le livre du ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel
Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baisser cette longue tempête.
Extasié, saisi d'un saint transport,
Tu contemplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre; et ta main suspendue,
Comme ton ame, en demeurait perclue;
Tu t'arrêtais, cou penché, pied tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.
Comme il gardait cette belle attitude,
Paul Tirconel, soldat fier, esprit rude,
Vers la chapelle avançait sans dessein,
De Jean Chandos déplorant le destin.
Le cœur pétri du fiel de ses ancêtres,
Et détestant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Bonifoux par derrière instalé.
Il crut voir pis. Sa cervelle gâtée

Croyait le mal beaucoup plus que le bien.
Cette posture et ce plaisant maintien
Sont un affront à son ame irritee.
Quoi ! disait-il, un Français jacobin
A de Chandos le plus bel heritage !
Il prend son fer, il se livre à la rage.
Monrose fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chausse, et le dominicain
Tout éperdu court en suivant le page.
Tirconel suit le grave personnage,
Qui lourdement se hâtait par la peur.
Le Poitevin voyant son confesseur,
Que Tirconel semblait vouloir pourfendre,
Suit cet Anglais, et crie : Ose m'attendre,
Maudit Breton ; n'auras-tu donc du cœur
Qu'avec un moine ? et ta rare valeur
Contre un guerrier c[illegible]int-elle de paraître ?
Je fus hier bien battu ; mais peut-être
Tu reverras en moi quelque vigueur,
Et tour-a tour chacun trouve son maître.
Ainsi parlait la Trimouille assez bas
A Tirconel qui ne l'entendait pas.
La Dorothee, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galopper aussi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainsi,
Trotte après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trotte encore :
Tel un mouton, par son instinct porté,
Saute à son tour quand un autre a santé.
Le fier Dunois était près du roi Charle
Vers l'autre bord : en secret il lui parle
De l'appareil, des mesures, du temps
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeanne
Caracolait noblement sur son âne ;
Elle aperçut dessus ces bords fleuris,
Vers la chapelle a quelques quarts de mille,
Les six coursiers se suivant à la file ;
D'etonnement ses sens furent saisis.
Jeanne bientôt s'etonna davantage,
Lorsque voyant ces gens courir si bien,
En un moment elle ne vit plus rien.

Au coin d'un bois la main de la nature
Tend fous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, femblable au pre fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante,
Monrofe vole, et de fes blonds cheveux
L'air foulevait la parure ondoyante.
Jeanne de l'œil le fuit et s'y complait.
Mais tout-à-coup Monrofe difparait.
Le confeffeur au même endroit arrive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.
Tirconel vient toujours plein de courroux.
Jeanne portait une vue attentive
Sur cet Anglais; l'Anglais s'evanouit
A fes regards. La Trimouille le fuit,
La Trimouille eft eclipfe comme un autre.
Quel fentiment, quel trouble était le vôtre?
O Dorothée! Elle accourt, et foudain
Elle eft perdue, et l'œil la cherche en vain.
Agnès fe rend fur la place funefte,
La belle Agnès y fond avec le refte.
Tel dans Paris près du palais royal,
A l'opera fouvent joue fi mal,
Plus d'un heros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer defcend par une trappe.
Jeanne effarée, et fe frottant les yeux,
Priant Denis, et fon âne et les cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des forciers,
Pays fi cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans fon delire heureux;
Que Torquato rendit encor fameux,
Que crut long-temps l'Eglife charitable,
Qu'ont fuppofe de graves parlemens,
Et des docteurs, et même des favans.
Jeanne piquant fa divine monture,
La lance en main, fe rend fur la verdure
Où fe paffait cette etrange aventure.
Mais c'eft en vain que d'un double eperon
Elle preffait le celefte grifon.
Il s'arrêta vers la place fatale,
D'un cou retif, et rebelle au bridon,

Se démenant d'une ardeur fans égale,
Ruant, tournant, -et fuyant ce gazon.
Tout animal reçut de la nature
Certain inftinct dont la conduite eft sûre;
Et les humains n'ont que de la raifon.
De faint Denis cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeanne.
Il prend fon vol, et prompt comme un éclair,
Portant fa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du faint patron l'affiftance chérie,
Qui conduifa.t le quadrupède oifeau,
Fixa fa courfe aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorzième
De ces Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeanne voyant le marbre, les rubis,
Le jafpe et l'or de ce brillant pourpris:
Ah fainte Vierge! ah Denis! cria-t-elle,
Le ciel le veut, la vengeance m'appelle,
C'eft le château du paillard Conculix.
Tandis qu'ainfi l'errante chevalière
Branlant fa lance, et fefant fa prière,
De l'aventure attend l'heureufe fin,
Le roi des Francs fuit toujours fon chemin,
Environné de fa troupe dorée, &c.

Voyez la fuite au chant XVe, page 282. Une partie de ces vers fe trouve dans les variantes du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant fuivant, qui alors était le quinzième, commençait ainfi dans le manufcrit; le préambule fe trouve à préfent au chant dix-feptième, et la fin dans le chant vingtième.

OH que ce monde eft rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereffes:
Je t'ai paffé, bel âge des faibleffes,
Je t'ai paffé, temps heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces forciers tout-puiffans féducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;
Puis on vous plonge au fein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans;

Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grifettes.
Jeanne preffant de fon divin baudet
Le dos pointu fous fes feffes charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard ftupefait,
Vers ce château dont le mur étalait
Des ornemens dont l'œil s'émerveillait.
Jeanne effarée, et ne fachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en fecret à monfieur faint Denis
Une oraifon qu'on tient jaculatoire;
Elle priait feulement en efprit,
Ne difant mot. Saint Denis l'entendit.
Il fit foudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence facrée,
Qui pénétra tout droit jufqu'au grifon:
Lors élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave difcordante
De fon gofier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orleans, Tours et Saumur et Nante,
Tout retentit; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeanne vit foudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde mofaïque
Ayant fonné de fa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart difparut,
Le beau rempart, fi jamais il en eut.
Le temps n'eft plus de femblable pratique;
Et pour brifer les murs audacieux
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.
Dès qu'aux accens de la trompette afine,
Des murs épais la fuperbe ruine
S'éparpilla dans les champs d'alentour,
Le faint baudet et la groffe héroïne
D'un faut léger entrèrent dans la cour.
Les prifonniers près de Jeanne accoururent;
Ce la Trimouille et ce dur Tirconel
Accompagnaient Dorothée et Sorel:
En bons chrétiens tous les deux comparurent.

Dans l'esclavage ils s'étaient réunis ;
Les malheureux volontiers sont amis.
De Charles sept le confesseur très-sage
Venait derrière avec le jeune page.
Mais quelle foule, ô ciel ! quel assemblage
De prisonniers de toute nation,
De tout état, âge, religion,
Que Conculix tenait en esclavage
Pour ses plaisirs et pour son double usage !
Auprès de Jeanne ils s'empressèrent tous :
Chacun voulait conter son aventure.
Jeanne cria : qu'on se mette à genoux.
Chacun se mit en cette humble posture.
Alors, alors ce superbe palais,
Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
Devint un ample et sacré monastère.
Le sallon fut en chapelle changé ;
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire :
L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins,
Mais elle prit le nom de refectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus
De ces repas reservés aux elus ;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce séjour si saint,
Malgre Denis, très-fortement retint
L'impression des mœurs du premier maitre ?
C'est en ces lieux que devaient reparaitre
Ces vains desirs et ces vœux effrontés,
Ces attentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.
Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez le bon monsieur Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

La suite se trouve au vingtième chant.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-septième.



Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

Pucelle Chant 18e

J. M. Moreau le j.e inv. — *Delongueil Sculp.*

CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Diſgrâce de Charles et de ſa troupe dorée.

Je ne connais dans l'hiſtoire du monde (*a*)
Aucun hérps, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'eſprit immonde.

La Providence en tout temps éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détreſſe.
Dès ſon berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon pourſuivit ſa jeuneſſe; (*b*)
De tous ſes droits ſon père le priva;
Le parlement de Paris près Goneſſe, (*c*)
Tuteur des rois, (*d*) ſon pupille ajourna;
De ſes beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua ſouvent de meſſe
Et de dîner; rarement ſéjourna
En même lieu. Mère, (*e*) oncle, ami, maîtreſſe,
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendreſſe
De ſon Agnès; et l'enfer déchaîna
Hermaphrodix, qui par magique adreſſe
Pour quelque temps la tête lui tourna.
Il eſſuya des traits de toute eſpèce;
Il les ſouffrit, et DIEU lui pardonna.

De nos amans la troupe fière et leſte
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès et de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte et ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouſe de Titon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons;
Leur corſelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards. (ƒ)
Le roi fit halte, en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois et Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle : Allons, fuyons, mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts conſternés.
Hélas ! ce ſont des chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs; et c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons, et feſons voir
Ce qu'eſt Dunois et ce qu'eſt la Pucelle.
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeanne
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des levriers.
Jeanne auſſitôt, de plaiſir tranſportée,

Complimenta la troupe garrottée.
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre ;
Baifez fa main, foyez prêts à le fuivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette offre courtoife,
Montraient encore une face fournoife,
Baiffaient les yeux.... Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui font ces perfonnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer fur le dos d'Amphitrite ;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charles foupire :
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais règnent dans mon empire!
C'eft en leur nom que l'on rend des arrêts!
C'eft pour eux feuls que l'on dit des prières!
C'eft de leur part, hélas! que mes fujets
Sont de Paris envoyés aux galères!....
Puis le bon prince avec compaffion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus mal-honnête ;
Sa barbe torfe ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés plus menteurs que fa bouche,
Portent en bas un regard double et louche ;
Ses fourcils roux mélangés et retords,
Semblent loger la fraude et l'impofture.
Sur fon front large eft l'audace et l'injure,

L'oubli des lois, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, et fa dent toujours grince.

Le fycophante, à l'afpect de fon prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baiffe les yeux, compofe et radoucit
Les traits hagards de fon affreux vifage.
Tel eft un dogue au regard impudent,
Au gofier rauque affamé de carnage ;
Il voit fon maître, il rampe doucement,
Lèche fes mains, le flatte en fon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encore on nous peint le démon,
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache fa queue et fa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter fœur Rofe ou fœur Difcrète.

Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commifération,
L'encouragea par un difcours affable.
Dis-moi quel eft ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer fur les mers de Provence ?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O monarque trop bon !
Je fuis de Nante, et mon nom eft Fréron. (g)
J'aime Jéfus d'un feu pur et fincère,
Dans un couvent je fus quelque temps frère,
J'en ai les mœurs ; et j'eus dans tous les temps

Un très-grand foin du falut des enfans.
A la vertu je confacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
Je fuis connu dans la place Maubert;
C'eft là fur-tout qu'on m'a rendu juftice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleffes du froc,
Celles du monde et quelques tours d'efcroc;
Mais j'ai pour moi ma bonne confcience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Confole-toi, dit-il, et ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, fi chaque camarade,
Qui vers Marfeille allait en ambaffade,
Ainfi que toi fut un homme de bien.
Ah! dit Fréron, fur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainfi que de moi-même;
Nous fommes tous en un moule jetés.
L'abbé Guyon, (*h*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en dife, eft bien digne qu'on l'aime;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumeix (*i*) deffous fa mine baffe,
Porte un cœur haut, plein d'une fainte audace;
Pour fa doctrine il fe ferait feffer.
Maître Gauchat (*k*) pourrait embarraffer
Tous les rabins fur le texte et la glofe.
Voyez plus loin cet avocat fans caufe;
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabatier (*l*) eft tout pétri de miel. (*m*)

Ah l'efprit fin! le bon cœur! le faint prêtre!
Il eft bien vrai qu'il a trahi fon maître,
Mais fans malice et pour très-peu d'argent.
Il s'eft vendu, mais c'eft au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles :
Eft-ce un grand mal? on vit de fon talent.
Employez-nous; nous vous ferons fidelles.
En ce temps-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands fuccès ont excité l'envie;
Tel eft le fort des auteurs, des héros,
Des grands efprits, et fur-tout des dévots:
Car la vertu fut toujours pourfuivie.
O mon bon roi! qui le fait mieux que vous?

Comme il parlait fur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux triftes perfonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros vifages.
Qui font, dit-il, ces deux rameurs honteux?

Vous voyez là, reprit l'homme aux femaines, (*n*)
Les plus difcrets et les plus vertueux
De ceux qui vont fur les liquides plaines.
L'un eft Fantin, (*o*) prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire;
Sa piété ménagea les vivans;
Et pour cacher le bien qu'il favait faire,
Il confeffait et volait les mourans.
L'autre eft Grizel, (*p*) directeur de nonnettes,
Peu foucieux de leurs faveurs fecrettes,
Mais s'appliquant fagement les dépôts,
Le tout pour DIEU. Son ame pure et fainte
Méprifait

Méprifait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots. (q)

Pour le dernier de la noble féquelle,
C'eft mon foutien, c'eft mon cher la Beaumelle. (r)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eft le plus bas, mais c'eft le plus fidèle ;
Efprit diftrait, on prétend que parfois,
Tout occupé de fes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les fiennes.
Il eft d'ailleurs fi fage en fes écrits,
Il fait combien pour les faibles efprits
La vérité fouvent eft dangereufe ;
Qu'aux yeux des fots fa lumière eft trompeufe,
Qu'on en abufe ; et ce difcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une fage peur,
A réfolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majefté ;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poftérité.
Favorifez ceux que la calomnie
Voulut noircir de fon fouffle empefté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Fréron, nous écrirons pour vous.

Alors il fit un difcours pathétique
Contre l'Anglais et pour la loi falique ;
Et démontra que bientôt fans combat,
Avec fa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira fa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine,

Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès, présente à l'entrevue,
S'attendrissait, se sentait toute émue;
Son cœur est bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Puisque ces gens contemplent votre face,
Ils sont heureux, leurs fers seront brisés.
Votre visage est visage de grâce. (s)
Les gens de loi sont des gens bien osés
D'instrumenter au nom d'un autre maître !
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître;
Ce sont pédans en juges déguisés.
Je les ai vus ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ses revenus;
Par-devant eux le citer en personne,
Et gravement confisquer sa couronne.
Les gens de bien qui sont à vos genoux,
Par leurs arrêts sont traités comme vous;
Protégez-les : vos causes sont communes;
Proscrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce discours le roi fut très-touché :
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame est d'espèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;

Que les Frérons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond et plus fage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de foldats;
Il faut des dos, des jambes et des bras.
Ces gens en ont; et dans nos aventures,
Dans les affauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paffer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain
Au lieu de rame un moufquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A fes genoux ces bonnes gens tombèrent
En foupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena fous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, et la troupe dorée,
Après dîner pafsèrent la foirée.
Agnès eut foin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée;
On leur donna les reftes du ferdeau.

CHARLE et les fiens affez gaîment foupèrent,
Et puis Agnès et Charles fe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien furpris
De fe trouver fans manteau, fans habits.
Agnès en vain cherche fes engageantes,
Son beau collier de perles jauniffantes,
Et le portrait de fon royal amant.
Le gros Bonneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourfe mince,

Ne trouve plus le trésor de son prince.
Linge, vaisselle, habits, tout est troussé,
Tout est parti. La horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte et d'un zèle empressé,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs et du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de DIEU, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *et l'esprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée ;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Enée, (*t*)
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juste à midi de leurs antres sorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.

Agnès timide, et Dorothée en larmes,
Ne favent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidèle tréforier,
Les fefait rire à force de crier.
Ah! difait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous foufferte.
Ah! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris;
Le roi mon maître eft trop bon quand j'y penfe.
Voilà le prix de fon trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux efprits.
La douce Agnès, Agnès compatiffante,
Toujours accorte et toujours bien difante,
Lui répliqua : Mon cher et gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous infpire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs et la littérature,
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur auffi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Fefant du bien fans chercher à paraître,
Parlant en profe, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux;
Le bien public eft le fruit de leurs veilles;
Le doux plaifir, déguifant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; et s'il eft des Frelons
Dans notre fiècle, on trouve des abeilles.

Bonneau reprit : Eh que m'importe, hélas!
Frelon, abeille, et tout ce vain fatras?
Il faut dîner, et ma bourfe eft perdue.
On le confole; et chacun s'évertue,

En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages foufferts.
On s'achemine auffitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr afile
Du grand roi Charle et de fes paladins,
Garni de tout et fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent;
Fort fimplement les dames s'ajuftèrent.
On arriva mal en point, haraffé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chauffé.

Fin du dix-huitième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-HUITIEME.

(*a*) CE chant a paru pour la première fois avec les contes de *Guillaume Vadé*.

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de la Pucelle, avec quelques changemens.

(*b*) Le duc de *Bourgogne* qui assassina le duc d'*Orléans*. Mais le bon *Charles* le lui rendit bien au pont de Montereau.

(*c*) Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers et par plusieurs combats.

(*d*) *Charles VII* ajourné à la table de marbre par l'avocat général *Desmarets*.

(*e*) Sa propre mère *Isabelle de Bavière* fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troyes, par lequel son gendre, le roi d'Angleterre, *Henri V*, eut la couronne de France.

(*f*) Ce sont les armes d'Angleterre.

(*g*) Selon les chroniques de ce temps-là, il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Saint-Innocent. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au châtelet, à bicêtre et au fort-l'évêque. Il avait été quelque temps moine, et s'était fait chasser du couvent; il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantes, et exerçait à Paris la profession de gazetier satirique. Jamais homme ne fut plus méprisé et plus détesté que lui, comme dit la chronique de *Froissart*.

(*h*) *Guyon* ou *Goyon*, auteur du temps de *Charles VI*. Il composa une Histoire romaine détestable, à la vérité, mais qui était passable pour le temps. Il fit aussi l'Oracle des philosophes. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit *Monstrelet*.

(*i*) Autre calomniateur du temps.

(*k*) Autre calomniateur.

(*l*) *Sabatier*, natif de Caftres, auteur de deux efpèces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre ; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit fon maître M. le comte de *L . . . . c*, et fut chaffé d'une manière un peu rude, dont il s'eft reffenti long-temps.

(*m*) Première édition :

Ce Caveirac eft tout pétri de miel ;
Ah l'honnête homme ! indulgent, pacifique,
Doux, charitable, et fur-tout véridique !
Tous ces favans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicérons des charniers,
Sont comme moi victime de l'envie,
On nous accufe, et bien mal à propos,
D'avoir commis quelque crime de faux ;
Mais la vertu fut toujours pourfuivie.

(*n*) *Fréron* donnait alors toutes les femaines une feuille, dans laquelle il hafardait quelquefois de petits menfonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lefquels il fut repris de juftice, comme on l'a déjà dit.

(*o*) Il femble que ce chant de l'abbé *Tritême* foit une prophétie. En effet, nous avons vu un *Fantin*, docteur et curé à Verfailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeffait. Il fut chaffé, mais il ne fut pas pendu.

(*p*) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé *Grizel*, fameux directeur de femmes de qualité, diffiper en débauches fourdes l'argent qu'il extorquait de fes dévotes, et qu'on lui remettait en dépôt pour le foulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inftruit de nos mœurs a inféré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé *Tritême*. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé *la Cofte*, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an de grâce 1759, pour plufieurs crimes de faux. Cet abbé *la Cofte* avait travaillé avec *Fréron* à l'année littéraire.

(*q*) Première édition :

Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Voici, grand roi, ce benin fycophante,
A tête longue et de côté pendante ;
Du nombre trois par fois il fe tourmente,
A fon air humble, au maintien qu'il a pris,
Du bon Tartuffe on le croirait le fils.

Sur tous ſes tours ſon petit pays gloſe ;
Du doigt index on le montre aux paſſans ;
On fait de lui des contes ſi plaiſans !
Je crois, pour moi, qu'il en eſt quelque choſe.
Mais, ô mon roi ! votre bénignité
Eſt au-deſſus de ſa malignité.
Pour le dernier, &c.

Il eſt probablement ici queſtion de *Vernet* le *trinitaire*. Voyez la Satire intitulée *l'Hypocriſie*, vol. de Contes; la lettre curieuſe de *Robert Covelle*, Mélanges littéraires, tome III, &c.

(*r*) *La Beaumelle*, natif d'un village près de Caſtres, prédicant quelque temps à Genève, précepteur chez M. de *Boiſy*, puis réfugié à Copenhague. Chaſſé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame et ſes dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui eſt connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, enſuite en a été banni; et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'eſt lui qui eſt l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé *Mes penſées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre preſque tous les gens en place. C'eſt lui qui a falſifié les *Lettres de madame de Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus ſcandaleuſes et les plus calomnieuſes. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, le *Siècle de Louis XIV*, qu'il falſifia et qu'il chargea de remarques, non-ſeulement rebutantes par la plus craſſe ignorance, mais puniſſables pour les calomnies atroces répandues contre la maiſon royale, et contre les plus illuſtres maiſons du royaume.

Tous ceux dont il eſt ici queſtion ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui ſont bien aiſes de voir inſulter, calomnier, par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur diſent : N'y faites pas attention ; laiſſez crier ces miſérables, afin que nous ayons le plaiſir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne penſons pas ainſi ; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils ſont inſolens et fripons, et ſur-tout quand ils ennuient. Ces anecdotes trop véritables ſe trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver comme des ſentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognoſci malos.*

(*s*) Première édition :

Les gens de loi ſont des gens bien oſés,
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître !
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître ;
L'arrêt eſt nul, et vous l'allez caſſer.
Jeanne dont l'ame, &c.

(*t*) Les harpies *Celæno*, *Ocypete* et *Aëllo*, filles de *Neptune* et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on fervait fur la table du roi de Thrace, *Phinée*, et infectaient toute la maifon. *Zétès* et *Calaïs*, fils de *Borée*, chaffèrent ces harpies jufque vers les îles Strophades près de la Gréce. Elles traitèrent *Enée* comme *Phinée*; mais *Virgile* en fait des prophéteffes. Voilà de plaifantes créatures pour être infpirées de Dieu !

> *Virginei volucrum vultus, fœdiffima ventris*
> *Proluvies, uncæque manus, et pallida femper*
> *Ora fame.*

Elles fe plaignent à *Enée* de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédifent que pour fa peine il fera contraint un jour de manger fes affiettes en Italie. Les amateurs des anciens difent que cette fiction eft fort belle.

Fin des Notes et Variantes du Chant dix-huitième.



A ce difcours La Trimouille repond,
Ce n'eſt point moi. Je n'ai point cette gloire.

*Pucelle Chant 19e*

J. M. Moreau le j^e^ inv. 1789. *Simonet Sculp.*

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux.

SOEUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros;
Monftre fanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris et de fang et de pleurs.
Mais quand l'Amour joint encor fes malheurs
A ceux de Mars, lorfque la main chérie
D'un tendre amant, de faveurs enivré,
Répand un fang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de fa vie;
Lorfqu'il enfonce un poignard égaré
Au même fein que fes lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes fi touchantes;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui refpiraient l'amour:
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet fur les cœurs nés fenfibles,
Que cent guerriers qui terminent leur fort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

CHARLE, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raifon fatale,

Préfent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en fervait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, fon noble et sûr afile,
Où fe gardaient ces magafins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'enfer en fa rage
Avait fondus pour notre affreux ufage.
Déjà des tours le faîte paraiffait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'efpoir ainfi que de courage:
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de fa dame
Au petit pas, et parlant de fa flamme,
Manqua fa route et prit d'autres chemins.

DANS un vallon qu'arrofe une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il eft un antre où fouvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiffeau, par des conduits fecrets,
Y tombe en nappe et forme vingt cafcades;
Un tapis verd eft tendu tout auprès;
Le ferpolet, la méliffe naiffante,
Le blanc jafmin, la jonquille odorante,
Y femblent dire aux bergers d'alentour:
Repofez-vous fur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le temps, fa tendreffe, fon âge,

Sur-tout ſa dame, allument ſes déſirs.
Les deux amans de cheval deſcendirent.
Sur le gazon côte à côte ſe mirent,
Et puis des fleurs, puis des baiſers cueillirent:
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.

DANS le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort conſacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux deſſervans, vêtus d'un blanc ſurplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis;*
Paul Tirconel aſſiſtait au ſervice,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaiſſant ni l'amour ni les larmes.
Il conſervait un reſte d'amitié
Pour Jean Chandos; et dans ſa violence
Il jurait DIEU qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.

IL aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amuſaient à paître;
Il va vers eux: ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A ſes tranſports en ſecret s'abandonne,

Occupés d'eux et ne voyant perſonne.
Paul Tirconel, dont l'eſprit inhumain
Ne ſouffrait pas les plaiſirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria: Profanes,
C'eſt donc ainſi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous inſultez les manes!
Rebut honteux d'une cour ſans pudeur,
Vils ennemis, quand un anglais ſuccombe,
Vous célébrez ce rare événement;
Vous l'outragez au ſein du monument,
Et vous venez vous baiſer ſur ſa tombe!
Parle, eſt-ce toi, diſcourtois chevalier,
Fait pour la cour, et né pour la molleſſe,
Dont la main faible aurait, par quelque adreſſe,
Donné la mort à ce puiſſant guerrier?
Quoi, ſans parler tu lorgnes ta maitreſſe!
Tu ſens ta honte, et ton cœur ſe confond.

A ce diſcours la Trimouille répond:
Ce n'eſt point moi; je n'ai point cette gloire.
DIEU qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos;
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha ſa deſtinée;
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir auſſi quelque anglais à mon tour.

COMME un vent frais d'abord par ſon murmure
Friſe en ſifflant la ſurface des eaux,
S'élève, gronde, et briſant les vaiſſeaux
Répand l'horreur ſur toute la nature,

Tels la Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire et de menace.
Ils font tous deux fans cafque et fans cuiraffe.
Le Poitevin fur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de fa Milanaife,
Cuiraffe, lance, et fabre et morion,
Tout fon harnois, pour être plus à l'aife.
Car de quoi fert un grand fabre en amours?
Paul Tirconel marchait armé toujours;
Mais il laiffa dans la chapelle ardente
Son cafque d'or, fa cuiraffe brillante,
Ses beaux braffards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui foutenait fa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inftant,
Prêt à punir ce brutal infulaire,
D'un faut léger à fon arme fautant,
La ramaffa tout bouillant de colère,
Et s'écriant : Monftre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un fcélérat qui, fefant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, et pouffe à l'anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, fe portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable. (a)

L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus tranfportée;
Son tendre cœur jamais ne reffentit

Un trouble égal. Eh quoi, fur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puiffans, je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! ah, barbare, arrêtez ;
Barbare anglais, percez mon fein timide.

Disant ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De fon amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux fatin, ce fein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand' peine paré.
Le beau français, que fa bleffure irrite,
Sur le breton vole et fe précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arrofer mes écrits de fes pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper fa maîtreffe charmante !
Ce fer mortel, cette lame fanglante
Perçait ce cœur, ce fiége des amours,
Qui pour lui feul fut embrafé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille.... et la mort,
L'affreufe mort déjà s'emparait d'elle ;
Elle le fent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer ; et de fa faible main,
De fon amant touchant encor le fein,

Et

Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame et ſes ſanglots :
Et j'aime.... j'aime.... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il eſt tombé près d'elle
Sans connaiſſance : il était dans ſes bras
Teint de ſon ſang, et ne le ſentait pas.
A ce ſpectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur ; l'uſage de ſes ſens
Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher, (*b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.

MAIS la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure :
Il ſecourut Dorothée ; il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les temps et dans toute aventure.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds ; les traits de ſon viſage
Sont fiers et doux ; la grâce et le courage
Y ſont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorſqu'au ſecond portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même ?
Il ſe contemple ; il ſe voit trait pour trait.

Quelle ſurpriſe ! en ſon ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner, pour adoucir l'abſence,
Ce beau portrait que du lombard Bélin (c)
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas! elle fut mère;
Tout eſt connu: Tirconel eſt ſon père.

Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux et dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ſes atteintes amères,
Ses traits ſur eux ſont des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roſeaux qu'un feu léger conſume.
Ce dur anglais voit ſa fille à ſes pieds,
De ſon beau ſang la mort s'eſt aſſouvie;
Il la contemple, et ſes yeux ſont noyés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en arroſe, il l'embraſſe cent ſois,
De hurlemens il étonne les bois;
Et maudiſſant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin ſans haleine et ſans voix.

A ces accens tu r'ouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, et ſoudain

Tu déteſtas ce reſte de lumière.
Il retira ſon arme meurtrière
Qui traverſait cet adorable ſein;
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il eſt bientôt percé,
Et de ſon ſang ſa maîtreſſe eſt baignée.

Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent;
Epouvantés du ſpectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux amans au ſéjour ténébreux.

Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent:
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arroſèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours ſon parti ſur le champ.
Il déteſta, depuis cette aventure,
Et femme et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe; et courant ſans valets,
L'œil morne et ſombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans ſon humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, et paſſe à ſa terre natale:
C'eſt là qu'il prit la robe monacale

De ſaint Bruno; (*d*) c'eſt là qu'en ſon ennui
Il mit le ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et ſe fuyant lui-même;
C'eſt là qu'il fit un éternel carême;
Il y vécut ſans jamais dire un mot,
Mais ſans pouvoir jamais être dévot.

QUAND le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent paſſer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis ſi beaux et ſi long-temps heureux,
Souillés de ſang et couverts de pouſſière,
Tous les eſprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la ſanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie;
Et lorſqu'Achille en modeſte vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, (*e*)
Les pieds liés et la tête pendante
Après ſon char qui volait ſur des morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand ſon époux paſſa les ſombres bords.

LA belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Preſſait le roi qui pleurait dans ſes bras,
Et lui diſait: Mon cher amant, hélas!
Peut-être un jour nous ſerons l'un et l'autre
Portés ainſi dans l'empire des morts:
Ah! que mon ame, auſſi-bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre!

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triſte crainte et les molles douleurs,

Jeanne prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans;
C'eſt par le ſang : prenons demain les armes.
Voyez, ô roi ! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille et de ſa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
A ſon amant Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

Fin du dix-neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT DIX-NEUVIEME.

(*a*) VOUS favez, mon cher lecteur, qu'*Hector* et *Ménélas* fe battirent, et qu'*Hélène* les regardait faire tranquillement. *Dorothée* a bien plus de vertu: auffi notre nation eft bien plus vertueufe que celle des Grecs. Nos femmes font galantes, mais au fond elles font beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philofophe chrétien, tome XII, page 169.

(*b*) Je crois que notre auteur entend par ces mots, *que rien ne put toucher* la dureté de cœur que fit paraitte *Atlas* quand il refufa l'hofpitalité à *Perfée*. Il le laiffa coucher dehors, et *Jupiter* l'en punit, comme chacun fait, en le changeant en montagne.

(*c*) Ce *Bélin* était en effet un contemporain; ce fut lui qui depuis peignit *Mahomet II*.

(*d*) Vous favez que *Bruno* fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoine de Paris qui parlait après fa mort.

(*e*) Je foupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Fin des Notes du Chant dix-neuvième.



Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger; puis la tira ſoudain.

CHANT XX.

ARGUMENT.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de son âne ; belle résistance de la Pucelle.

L'HOMME et la femme est chose bien fragile, (a)
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile :
Un rien le casse : on peut le rajuster ;
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve :
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
David le saint, le sage Salomon,
Et vous sur-tout, sexe doux, sexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux testament,
Et de l'histoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aisément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avoûrai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,
Comme un blondin caressé dans vos bras.
J'en suis fâché pour vos tendres appas.

Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai confacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous inftruire il eft temps de connaître
L'erreur de Jeanne, et comme un beau grifon
Pour un moment égara fa raifon ;
Ce n'eft pas moi, c'eft le fage Tritême,
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encore au fond de fa chaudière,
En blafphémant cherchait l'occafion
De fe venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'eftramaçon
Son chef tondu fut privé de fon tronc.
Il s'écriait : O Belzébut ! mon père,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne févère ?
J'y crois pour moi ton honneur attaché. (*b*)
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor fur le vifage.
Pour fe venger l'amphibie animal
Vint s'adreffer à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui confpirent
Contre une femme. Hélas ! le plus fouvent
Pour les féduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc deffous fon cotillon
Gardait les clefs de la ville affiégée ;
Et que le fort de la France affligée

Ne dépendait que de fa miffion.
L'efprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte obferver fur la terre
Ce que fefaient fes amis d'Angleterre ;
En quel état, et de corps et d'efprit,
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.

Le roi, Dunois, Agnès alors fidelle,
L'âne, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des affiégés la brèche réparée
Aux affaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eft retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez foi foupe en hâte et s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les fages goûts d'une tendreffe pure,
Remerciez et Dunois et Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous fouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégafe aux deux longues oreilles,
Qui combattit, fous Jeanne et fous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu fur fes ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées :
Il en revint ; mais il revint jaloux :

Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu ſacré, dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'eſt uſé :
Tout eſt flétri ; la force languiſſante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encore une flamme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, abbés, colonels, conſeillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor ;
Il n'était qu'homme, et c'eſt bien peu de choſe.

L'Abbé Tritême, eſprit ſage et diſcret,
Et plus ſavant que le pédant Larchet, (e)

Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il fallut, aux ſiècles à venir,
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir
Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba : mais ſon ame agitée
Se raſſura, feſant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

Du genre-humain cet ennemi coupable
Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion.
De tout péché ce père formidable,
Rival de DIEU, ſéduiſit autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois, (d)
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Tritême en avait dans ſon temps
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence et la honte.

La groſſe Jeanne, au viſage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappelait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté,

A ſaint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même,
Et qu'une femme, en toute occaſion,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſitôt qu'on ſe fourvoie. (*e*)

Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait ſon temps; il le prend toujours bien.
Il eſt par-tout : il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
Valeur des ſons à ſa langue il apprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art
Approfondi par Ovide et Bernard. (*f*)

L'ANE éclairé ſurmonta toute honte;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où dans un doux repos
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux ;
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et ſur-tout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

Ou fuis-je ? ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
Qu'ai-je entendu ? par faint Luc ! par faint Marc !
Eft-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, et même il parle bien.

L'ANE à genoux, compofant fon maintien,
Lui dit : ô d'Arc ! ce n'eft point un preftige ;
Voyez en moi l'âne de Canaan :
Je fus nourri chez le vieux Balaam ;
Chez les païens Balaam était prêtre,
Moi j'étais juif ; et fans moi, mon cher maître
Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
Dont un grand mal fut fans doute advenu.
Adonaï récompenfa mon zèle ;
Au vieil Enoc bientôt on me donna ;
Enoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; et le maître ordonna
Que le cifeau de la Parque cruelle
Refpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printemps.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas feulement :
Il m'ordonna de vivre chaftement.
C'eft pour un âne une terrible affaire.
Jeune et fans frein dans ce charmant féjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier fot homme,
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair fe tut ; je n'eus point de faibleffes ;
Je vécus vierge : or favez-vous comment ?

Dans le pays il n'était point d'âneſſes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat. (*g*)

LORSQUE Bacchus vint du fond de la Gréce,
Porter le thyrſe, et la gloire et l'ivreſſe,
Dans les pays par le Gange arroſés,
A ce héros je ſervis de trompette :
Les Indiens par nous civiliſés
Chantent encor ma gloire et leur défaite.
Silène (*h*) et moi nous ſommes plus connus
Que tous les grands qui ſuivirent Bacchus.
C'eſt mon nom ſeul, ma vertu ſignalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée. (*i*)

ENFIN là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorſque ſaint George, à vos Français ſi dur,
Ce fier ſaint George, aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un courſier d'Angleterre ;
Quand ſaint Martin, fameux par ſon manteau, (*k*)
Obtint encore un cheval aſſez beau ;
Monſieur Denis, qui fait, comme eux, figure,
Voulut, comme eux, avoir une monture :
Il me choiſit, près de lui m'appela ; (*l*)
Il me fit don de deux brillantes ailes ;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles ;
Du grand ſaint Roch (*m*) le chien me feſtoya ;
J'eus pour ami le porc de ſaint Antoine,
Céleſte porc, emblême de tout moine ;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Je fus nourri de nectar, d'ambroſie :
Mais, ô ma Jeanne ! une ſi belle vie

N'approche pas du plaifir que je fens
Au doux afpect de vos charmes puiffans.
Le chien, le porc, et George et Denis même,
Ne valent pas votre beauté fuprême.
Croyez fur-tout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus felon mon choix,
Et dont je fuis peut-être le plus digne,
Eft de fervir fous vos auguftes lois.
Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y fuis encor; le ciel eft dans vos yeux. (*n*)

A ce difcours, peut-être téméraire,
Jeanne fentit une jufte colère :
Aimer un âne et lui donner fa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir fauvé fon innocence
Des muletiers et des héros de France !
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut !
Mais que cet âne, ô ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, difait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces penfers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient fa tête.
Ainfi qu'on voit fur les profondes mers
Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes auftrales,
L'autre fifflant des glaces boréales,

Battre un vaiſſeau cinglant ſur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Céïlan :
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée ;
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.

L'ENFANT malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produiſait ſa beauté ſingulière,
Sur le ſens lourd d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger ; puis la tira ſoudain.
Elle rougit, s'effraie et ſe condamne ;
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir ;
Reſpectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de diſtance eſt entre nos eſpèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendreſſes ;
Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.

L'ANE reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête (*o*)
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos, (*p*)
Pour un taureau négligeant des héros,
Et ſoupirant pour ſon beau quadrupède ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,

Et

Et que Philyre avait favorifé
Le dieu des mers en cheval déguifé.

Il pourfuivait fon difcours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fourniffait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos favans.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ftupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui fufcitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le poffédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainfi confondue,
Lorfqu'en un rets formé de fil d'airain,
Aux yeux des dieux, le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abyme il affermit fes pas;
Il la foutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne, et rentre en elle-même,
Comme un foldat dans fon pofte endormi,
Qui fe réveille aux premières alarmes,
Frotte fes yeux, faute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond fur l'ennemi.

De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de fon chevet,
Et de malheur fouvent la préfervait.
Elle la prend ; la puiffance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent fur le malin ;
Le malin court, et fa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante ;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à fes cris.
Satan fuyait ; mais dans fa courfe prompte,
Il veut venger les Anglais et fa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du préfident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était fon bien ; le perfide eft inftruit
Du mal fecret qui tient la préfidente ;
Il fait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux ferpent en fecret la conduit,
Il la dirige, il l'enflamme, il efpère
Qu'elle pourra prêter fon miniftère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et fes fiers combattans :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il fait affez qu'il combat pour lui-même.

Fin du vingtième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGTIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

Que la vengeance eſt une paſſion
Funeſte au monde, affreuſe, impitoyable !
C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion ;
Et c'eſt auſſi le partage du diable.
Le gros damné, *&c.*

(*b*) Edition de 1756 :

J'y etois pour moi ton honneur attaché.
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
Pour engager le tentateur antique
A travailler de ſon premier métier.
De tout méchet ce maudit ouvrier
Courut bien vite obſerver ſur la terre, *&c.*

(*c*) Le pédant *Larcher*, mazarinier ridicule, homme de collége, qui, dans un livre de critique, aſſure, d'après *Herodote*, qu'à Babylone toutes les dames ſe proſtituaient dans le temple par devotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient ſodomites.

(*d*) Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont ſuccédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont ſuccédé aux impertinences antiques. On ſait aſſez que *Satan*, *Belzebut*, *Aſtaroth*, n'exiſtent pas plus que *Tiſiphone*, *Alecton* et *Megere*. Le ſombre et fanatique *Milton*, de la ſecte des independans, deteſtable ſecrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et deteſtable apologiſte de l'aſſaſſinat de *Charles I*, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, et peindre le diable deguiſé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande ſalle ; ces imaginations degoûtantes, affreuſes, abſurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous declarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(*e*) Manufcrit :

> Négligemment la belle fur fon lit
> Sans corfelet, fans armes s'étendit.
> Ses vêtemens qui fe jouaient en ondes,
> Se relevaient fur fes deux cuiffes rondes.
> *Le tentateur*, *&c.*

(*f*) *Bernard*, auteur de l'opéra de Caftor et Pollux, et de quelques pièces fugitives, a fait un Art d'aimer, comme *Ovide*.

(*g*) Edition d[illegible]756 :

> Bientôt il plut au maître du tonnerre,
> Au créateur du ciel et de la terre,
> Pour racheter le genre humain captif,
> De fe faire homme, et, ce qui pis eft, juif.
> Jofeph, Panther, et la brune Marie,
> fans le favoir firent cette œuvre pie.
> A fon époux la belle dit adieu,
> Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
> Il fut d'abord fuivi par la canaille,
> Par des Matthieux, des Jacques, des enfans :
> Car Dieu fe cache aux fages comme aux grands ;
> L'humble le fuit, l'homme d'état s'en raille :
> La cour d'Hérode et les gens du bel air
> Narguent un Dieu bâtard et fait de chair.
> De cette chair l'humanité facrée
> Eft de Pilate affez peu révérée.
> Mais quelques jours avant qu'il fût feffé,
> Et qu'un long bois pour Jefus fût dreffé,
> Il devait faire en public fon entrée.
> C'était un point de la religion,
> Que fur un âne il entrât dans Sion ;
> Cet âne était prédit par Ifaïe,
> Ezéchiel, Baruch et Jérémie :
> C'était un cas important dans la loi ;
> O Jeanne d'Arc ! cet âne, c'était moi.
> Un ordre vint à l'archange terrible,
> Qui du jardin eft le fuiffe inflexible,
> De me laiffer fortir de ce beau lieu.
> Je pris ma courfe et j'allai porter Dieu.
> Notre préfence impofait aux oracles :
> A chaque pas nous fefions des miracles ;
> Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin,

Disparaissaient à notre aspect divin ;
Chacun criait : Vive le roi de gloire !
Vous connaissez le reste de l'histoire.
Le createur pendu publiquement
Ressuscita bientôt secrètement.
Je fus fidèle et restai chez sa mère,
Tres-mal bâté, fesant très-maigre chère.
Marie, au jour de son assomption,
Par testament me laissa pension ;
Et je vécus mille ans dans la maison,
Jusques au jour où cette maison sainte,
De la cité quittant l'indigne enceinte,
Alla par mer aux rivages heureux
Où de Lorette est le tresor fameux.
Là du Seigneur je servis les pucelles ;
J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles.
Enfin là haut, &c.

(*h*) L'âne de *Silene* est assez connu ; on tient qu'il servit de trompette.

(*i*) L'âne d'*Apulee* ne parla point ; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non* : mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleius* en deux volumes in-4°, *cum notis ad usum delphini*. Au reste on attribua de tout temps les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade et dans l'Odyssée ; les bêtes parlent dans *Pilpay*, dans *Lokman* et dans *Esope*, &c.

(*k*) Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à *Martin*, ce *Martin* lui donna la moitie de son manteau.

(*l*) Edition de 1756 :

D'etrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Du doux Jesus les bontés paternelles
Me firent don de deux brillantes ailes ;
Et dans le temps que les anges des airs
Fesaient voguer la maison sur les mers,
Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
L'aigle de Jean et le bœuf de Matthieu
Me firent fête en cet auguste lieu ;
L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe :
Là je bravai le cheval si superbe,
Qui doit porter, par arrêt du destin,
Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.
Je fus nourri de nectar, d'ambrosie :
Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie

N'approche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissans.
L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez sur-tout, *&c.*

(*m*) *Saint Rock*, qui guérit de la peste, est toujours peint avec un chien; et *saint Antoine* est toujours suivi d'un cochon. Tous les bons chrétiens connaissent l'aigle de *saint Jean*, le bœuf de *saint Luc*, et les autres bêtes du paradis.

(*n*) Edition de 1756:

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant sa flatteuse éloquence
D'un geste heureux, que n'ont point eu Baron,
Et Bourdaloue et le doux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne debitait,
Mais plus que tout ce geste inimitable,
Firent sur Jeanne un vif et prompt effet,
Que son Dunois n'avait point encor fait.
Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Debora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de son chevet.
Il la saisit; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin;
Belzebut tremble; et prompt à disparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en sa puissance
La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piége,
Sont prisonniers en ce lieu sacrilége.

Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant couvert d'un affront eternel,
De fon palais ont forcé la barrière,
Se gardait bien de donner des foupés
Aux chevaliers dans fes lacs attrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Il les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté facrée.
Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,
Serez feffes une fois par femaine,
Jufqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un,
En rempliffant un devoir peu commun,
Pourra fauver votre demi-douzaine.
Tâchez d'aimer; il faut qu'un de vous fix
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y reuffir,
Soyez feffes, car tel eft fon plaifir.
Il s'en retourne; après cette fentence
Les prifonniers reftent en conference.
Mais qui voudra fe dévouer pour tous?
Agnès difait : pourrais-je en confcience
Du dieu d'amour fentir ici les coups?
Le don d'aimer ne depend pas de nous:
Et je ferai fidelle au roi de France.
Parlant ainfi, fes regards affligés
Lorgnent Monrofe, et de pleurs font chargés.
Monrofe dit : Pour moi j'aime une belle
Que pour des dieux je ne faurais quitter.
Cent Conculix ne fauraient me tenter,
Et je voudrais être feffe pour elle.
Je voudrais l'être auffi pour mon amant,
Dit Dorothée. Il n'eft point de tourment
Que de l'amour le charme n'adouciffe:
Quand on eft deux eft-il quelque fupplice?
Son la Trimouille, à ce difcours charmant,
Tombe à fes pieds, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allege un peu de joie.
Le confeffeur, ayant touffé deux fois,
Leur dit : Meffieurs, j'étais jeune autrefois:

Ce temps n'eſt plus, et les rides de l'âge
Ont fillonė la peau de mon viſage :
Que puis-je ? helas ! je ſuis, par mon emploi,
Dominicain et confeſſeur du roi :
Je ne ſaurais vous tirer d'eſclavage.
Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se lève, et dit : He bien ! ce ſera moi.
A ces trois mots dits avec aſſurance,
Les priſonniers reprirent l'eſpérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu du ſexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la geolière alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

(*o*) *Léda* ayant donné ſes faveurs à un cygne, accoucha de deux œufs.

(*p*) *Paſiphaé*, amoureuſe d'un taureau, en eut le minotaure. *Philyre* eut d'un cheval le centaure *Chiron*, précepteur d'*Achille* : ce ne fut point *Neptune*, mais *Saturne* qui prit la forme d'un cheval ; notre auteur ſe trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne ſoient de ſon avis.

Fin des Notes et Variantes du Chant vingtième.



Au-lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.

Pucelle Chant 21.

Moreau le jeune. *sculp.*

CHANT XXI.

ARGUMENT.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la préſidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la diſcrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

Mon cher lecteur ſait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne ſont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout à fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piqûre
Se fait ſentir ſans danger, ſans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laiſſe une vive bleſſure.
Les autres traits ſont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même inſtant.
Dans les cinq ſens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le viſage,
D'un nouvel être on ſe croit animé,
D'un nouveau ſang le corps eſt enflammé,
On n'entend rien; le regard étincelle.
L'eau ſur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui ſur ſes bords s'élève, échappe et fuit,
N'eſt qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces déſirs dont l'excès vous pourſuit.

PROFANATEURS indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez fouillé la gloire,
Vils écrivains, qui du menfonge épris
Falfifiez les plus fages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour fon grifon fentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, (a)
Vous infultez fon fexe et fa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de refpect aux dames;
Ne dites point que Jeanne a fuccombé :
Dans cette erreur nul favant n'eft tombé,
Nul n'avança des fauffetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les temps,
Vous corrompez les plus rares merveilles;
Refpectez l'âne et fes faits éclatans;
Vous n'avez pas fes fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occafion,
Vit d'un regard de fatisfaction
Les feux nouveaux qu'infpirait fa perfonne,
C'eft vanité qu'à fon fexe on pardonne,
C'eft amour-propre, et non pas l'autre amour.

POUR achever de mettre en tout fon jour
De Jeanne d'Arc le luftre interniffable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers tranfports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'eft le bâtard que fon grand cœur adore.

On peut d'un âne écouter les difcours,
On peut fentir un vain défir de plaire ;
Cette paffade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidèles amours.

C'EST dans l'hiftoire une chofe avérée,
Que ce héros, ce fublime Dunois,
Etait bleffé d'une flèche dorée,
Qu'Amour tira de fon premier carquois.
Il commanda toujours à fa tendreffe ;
Son cœur altier n'admit point de faibleffe,
Il aimait trop et l'Etat et le roi,
Leur intérêt fut fa première loi.

O Jeanne! il fait que ton beau pucelage
De la victoire eft le précieux gage :
Il refpectait Denis et tes appas ;
Semblable au chien courageux et fidèle,
Qui réfiftant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet célefte
Avait parlé de fa flamme funefte,
Dunois voulut en parler à fon tour.
Il eft des temps où le fage s'oublie.

C'ETAIT, fans doute, une grande folie
Que d'immoler fa patrie à l'Amour.
C'était tout perdre ; et Jeanne encor honteufe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réfiftait mal à ceux de fon héros.
L'amour preffait fon ame vertueufe ;
C'en était fait, lorfque fon doux patron
Du haut du ciel détacha fon rayon ;

Ce rayon d'or, sa gloire et sa monture,
Qui transporta sa béate figure
Quand il chercha, par ses soins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce saint rayon frappant au sein de Jeanne,
En écarta tout sentiment profane.
Elle cria : Cher bâtard, arrêtez,
Il n'est pas temps, nos amours sont comptés :
Ne gâtons rien à notre destinée ;
C'est à vous seul que ma foi s'est donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, sous qui le breton tremble,
Ait du pays chassé l'usurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons ensemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit;
Il écouta l'oracle et se soumit.
Jeanne reçut son pur et doux hommage,
Modestement ; et lui donna pour gage
Trente baisers chastes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de sa sœur.
Dans leurs désirs tous deux ils se continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très-satisfait,
De ses projets pressa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par stratagême ;
Exploit nouveau pour ses Anglais hautains,
Tous gens sensés, mais plus hardis que fins.

O dieu d'amour! ô faibleſſe! ô puiſſance!
Amour fatal, tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Bedfort et ſon expérience,
Ce que Talbot et ſa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris.

Si dans le cours de ſes vaſtes conquêtes
Il effleura de ſes flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot et ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts et les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix:
Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la Diſcorde, et Bellone, et le Sort,
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant ;
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, (*b*) dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

Chez la Louvet vous ſavez que le diable
Etait entré ſans ſe rendre importun ;
Et que le diable et l'Amour, c'eſt tout un :
L'archange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon,
Qui dès long-temps ſervait dans la maiſon ;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coiffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan caché ſous l'air de la donzelle,
Tint ce diſcours à notre groſſe belle :

Vous connaiſſez mes talens et mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur ;

Votre intérêt d'affez près me concerne.
Mon grand coufin eft de garde ce foir
En fentinelle à certaine poterne ;
Là, fans rifquer que votre honneur foit terne,
Le beau Talbot peut en fecret vous voir.
Ecrivez-lui ; mon grand coufin eft fage,
Il vous fera très-bien votre meffage.
La préfidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les défirs et la flamme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainfi que tendre,
Au rendez-vous fit ferment de fe rendre :
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaifirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au faut du lit
Il ne fît plus qu'un faut à la victoire.

Il vous fouvient que le frère Lourdis
Fut envoyé, par le grand faint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre fervice.
Il était libre et chantait fon office,
Difait fa meffe, et même confeffait.
Le preux Talbot fur fa foi le laiffait,
Ne jugeant pas qu'un ruftre, un imbécile,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feffer publiquement,
Pût traverfer un général habile.
Le jufte ciel en jugeait autrement.
Dans fes décrets il fe complaît fouvent
A fe moquer des plus grands perfonnages.
Il prend les fots pour confondre les fages.

Un trait d'efprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De fon cerveau la matière épaiffie
Devint légère, et fut moins obfcurcie;
Il s'étonna de fon difcernement.
Las! nous penfons, le bon DIEU fait comment!
Connaiffons-nous quel reffort invifible
Rend la cervelle ou plus ou moins fenfible?
Connaiffons-nous quels atomes divers
Font l'efprit jufte ou l'efprit de travers?
Dans quels recoins du tiffu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère?
Et quel levain, chargé d'un froid poifon,
Forme un Therfite, un Zoïle, un Fréron?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore;
La caufe en eft au doigt du Créateur;
Elle eft cachée aux yeux de tout docteur:
N'imitons pas leur babil inutile.

LOURDIS d'abord devint très-curieux;
Utilement il employa fes yeux.
Il vit marcher fur le foir, vers la ville,
Des cuifiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gélinottes, perdrix;
De gros flacons à panfe cifelée
Rafraîchiffaient, dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux (c) dans fes caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en filence;
Lourdis alors fut rempli de fcience, (d)

Non

Non de latin, mais de cet art heureux
De ſe conduire en ce monde ſcabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, aviſé,
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainſi l'on voit en tout temps ſes pareils,
De la cuiſine entrer dans les conſeils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groſſier bourgeois,
Puis ſe gliſſant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits et tantôt inſolens,
Renards ou loups, ou ſinges ou ſerpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

Notre Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.
En ſon eſprit roulant ce grand myſtère,
Il va trouver Bonifoux ſon confrère.
Don Bonifoux, en ce même moment,
Sur les deſtins rêvait profondément;
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins et les temps,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous,
Dans ſes effets voit la cauſe et l'admire,
Il en ſuit l'ordre: il ſait qu'un rendez-vous
Peut renverſer ou ſauver un empire.

Le confeffeur fe fouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la feffe d'un page,
D'un page anglais : fur-tout il envifage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui fur-tout l'étonne davantage,
C'eft le bon fens, c'eft l'efprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin faint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

Lourdis fe fait préfenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie :
Sur fa beauté lui fait fon compliment,
Et fur le roi ; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le foir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eft attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, ufer d'un ftratagême ;
Suivre Talbot, et le furprendre là,
Comme Samfon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propofez cette affaire
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penfez-vous que le roi
Puiffe toujours être amoureux de moi ?
Je n'en fais rien : je penfe qu'il fe damne,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abfout. Ah ! qu'ils font fortunés,
Ceux qui pour vous feront un jour damnés !
Agnès reprit : Moine, votre réponfe
Eft bien flatteufe, et de l'efprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,

Elle lui dit : Auriez-vous par hafard
Chez les Anglais vu le jeune Monrofe ?
Le moine noir l'entendit finement :
Oui, je l'ai vu, dit-il ; il eft charmant.
Agnès rougit, baiffe les yeux, compofe
Son beau vifage ; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit clofe
Au cabinet de fon cher fuzerain.

Lourdis y fit un difcours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,
Fit affembler fon confeil fouverain,
Ses aumôniers et fon confeil de guerre.
Jeanne au milieu des héros fes pareils,
Comme au combat affiftait aux confeils.
La belle Agnès d'une façon gentille,
Difcrètement travaillant à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours fuivis.

On propofa de prendre avec adreffe
Sous les remparts Talbot et fa maîtreffe :
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec fon Aphrodife. (*e*)
On prépara cette grande entreprife,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et favante,
Effort de l'art que dans l'hiftoire on vante.
Entre la ville et l'armée on paffa.
Vers la poterne enfin on fe plaça.
Talbot goûtait avec fa préfidente

Les premiers fruits d'une union naiſſante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient ſuivre à la file.
L'ordre eſt donné. C'était fait de la ville.
Mais ſes guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un ſermon de Lourdis,
Bâillaient encore et ſe mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !

JEANNE et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déjà, ſous les murs d'Orléans,
Les longs foſſés du camp des aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeanne avançait, en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin ;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon :

» TOI qui daignas à ma faibleſſe obſcure,
» Dans Domremi, confier cette armure,
» Sois le ſoutien de ma fragilité,
» Pardonne-moi, ſi quelque vanité
» Flatta mes ſens quand ton âne infidelle
» S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
» Mon cher patron, daigne te ſouvenir
» Que c'eſt par moi que tu voulus punir

» De ces Anglais les ardeurs enragées,
» Qui polluaient des nonnes affligées.
» Un plus grand cas se présente aujourd'hui :
» Je ne puis rien sans ton divin appui.
» Prête ta force au bras de ta servante,
» Il faut sauver la patrie expirante,
» Il faut venger les lis de Charles sept
» Avec l'honneur du président Louvet.
» Conduis à fin cette aventure honnête,
» Ainsi le ciel te conserve la tête! »

Du haut du ciel saint Denis l'entendit;
Et dans le camp son âne la sentit :
Il sentit Jeanne; et d'un battement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de sa tendresse impure.
Je fus, dit-il, possédé du démon;
Je m'en repens. Il pleure, il la conjure
De le monter; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne un autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent sa grâce elle accorda;
Fessa son âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus discret et plus sage.
L'âne le jure, et rempli de courage,
Fier de sa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne

De flots de ſang, de membres diſperſés,
Coupe cent cous l'un ſur l'autre entaſſés.

DANS ſon croiſſant de la nuit la courrière
Lui fourniſſait ſa douteuſe lumière.
L'Anglais ſurpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup eſt parti.
Il ne voit point la lance qui le tue;
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles ſe voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ſes coups ſe préſentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fuſil la bruyère enſanglantent.
La voix de l'âne inſpire la terreur;
Jeanne d'en haut étend ſon bras vengeur,
Pourſuit, pourfend, perce, coupe, déchire;
Dunois aſſomme; et le bon Charles tire
A ſon plaiſir tout ce qui fuit de peur.

LE beau Talbot, tout enivré des charmes
De ſa Louvet, et de plaiſirs rendu,
Sur ſon beau ſein mollement étendu,
A ſa poterne entend le bruit des armes;
Il en triomphe. Il diſait à part ſoi:
Voilà mes gens, Orléans eſt à moi.
Il s'applaudit de ſes ruſes habiles.
Amour, dit-il, c'eſt toi qui prends les villes.
Dans cet eſpoir Talbot encouragé,
Donne à ſa belle un baiſer de congé.
Il ſort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le ſuivait.
Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vaſſal d'un ſi galant héros,
Gardant ſa lance ainſi que les manteaux.
Entrez, amis, ſaiſiſſez votre proie,
Criait Talbot; mais courte fut ſa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne;
Talbot frémit, la terreur le conſterne.
Ces bons Français criaient : *Vive le roi,*
A boire, à boire, avançons; marche à moi.
A moi, Gaſcons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

Talbot, remis du long ſaiſiſſement
Que lui cauſa le premier mouvement,
A ſa poterne oſe encor ſe défendre.
Tel, tout ſanglant, dans ſa patrie en cendre,
Le fils d'Anchiſe attaquait ſon vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il eſt anglais; l'écuyer le ſeconde:
Talbot et lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repouſſent les flots;
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Cède aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abattu.
Jeanne et Dunois priſèrent ſa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au préſident rendre la préſidente.

Sans nul foupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne favent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A fa Louvet devait fa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudiffait;
Sur fon cheval faint George frémiffait;
L'âne entonnait fon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès foupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé fon bel âne,
De fon ferment accompliffant les lois,
Tint fa parole à fon ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encore : *Anglais! elle eſt pucelle!* (*f*)

Fin du vingt-unième et dernier Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGT-UNIEME.

(*a*) L'AUTEUR du teſtament du cardinal *Albéroni*, et de quelques autres livres pareils, s'aviſa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de ſa façon, qui ſont rapportés dans notre preface. Ce malheureux était un capucin défroqué, qui ſe réfugia à Lauſanne et en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

(*b*) On ſent bien qu'ici le nom de madame *Audou* eſt ſubſtitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la paſſion pour *Baron* le comédien.

(*c*) Il y a dans Citeaux et dans Clervaux une groſſe tonne, ſemblable à celle d'Heidelberg : c'eſt la plus belle relique du couvent.

(*d*) Manuſcrit :

> *Lourdis alors fut rempli de ſcience.*
> Bientôt d'un ſot il devint un fripon
> Homme d'etat, politique, e pion,
> Fin courtiſan, pleiu d'aſtuce profonde,
> Le moine enfin, le plus moine du monde.
> *Ainſi l'on voit, &c.*

(*e*) *Aphrodiſe* eſt le nom grec de *Vénus* ; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs ſont ſonores ! que cette écume eſt une belle allegorie ! Voyez *Heſiode*. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne ſoient ſouvent l'emblême de la verité.

(*f*) Le dernier chant des premieres editions étant preſqu'entièrement changé ou ſupprimé dans celles qui ont été imprimées ſous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en 18 et en 24 chants.

> JE dois conter quelle terrible fuite
> De Conculix eut l'infame conduite ;
> Ce que devint l'effronté Tirconel,
> Et quel ſecours étrange et ſalutaire
> Sut procurer notre révérend père
> A Dorothée, à la douce Sorel,
> Et par quel art il les tira d'affaire.

Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais, avant tout, le siége d'Orléans,
Où s'escrimaient tant de fiers combattans,
Est le grand point qui tous nous interesse.
O dieu d'amour! ô puissance! ô faiblesse!
Amour fatal! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et hasardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris.
En te jouant dans la triste contrée,
Où cent héros combattaient pour deux rois,
Ta douce main blessa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flèche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce siége mémorable,
Dans une trève, hélas! trop peu durable.
Il confera, soupa paisiblement
Avec Louvet, ce grave président,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire aussi souper la presidente.
Madame etait un peu collet-monté,
L'Amour se plut à dompter sa fierté.
Il hait l'air prude, et souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La présidente en cette occasion,
Gagna Talbot et perdit la raison.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme et la mort à la fois.

L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix :
Anglais ! entrez ; bas les armes, bourgeois !
Il reſſemblait au grand dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la diſcorde, et Bellone et le Sort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.

La préſidente avait une ouverture,
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant,
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

N'en pouvant plus, la belle préſidente,
Dans ſon accès, dit à ſa confidente :
Cours, ma Suſon, vole, va le trouver,
Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire
Qu'il ait pitié de mon tendre martyre ;
Et que s'il eſt un digne chevalier,
Je veux ſouper ce ſoir dans ſon quartier.

La confidente envoie un jeune page,
C'était ſon frère ; il fait bien ſon meſſage ;
Et ſans tarder, ſix eſtafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.

On entre, on voit une femme maſquée,
Et mouchetée, et peinte et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait diſparaître
Par des chemins dont Talbot eſt le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant essuyé d'alarmes,
Voulut le soir, dans les bras de l'Amour,
Se consoler du malheur de ses armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur ou battu,
Quand il le peut, soupe avec sa maîtresse. (*)
Sire Talbot, qui n'est point abattu,
Attend chez lui l'objet de sa tendresse.
Tout était prêt pour un souper exquis;
De gros flacons à panse ciselée
Ont rafraichi, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Citeaux dans ses caveaux bénis;
A l'autre bout de la superbe tente,
Est un sopha d'une forme elégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivait à la française.
Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait su toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son amante:
Il la demande; on vient; on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant ses patins.
D'un rouge vif ses paupières bordées
Sont d'un suc jaune en tout temps inondées:
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.
Talbot cru voir la maîtresse du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'etait la sœur du gros monsieur Louvet,
Qu'en son logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaisir crevait,
Se pavanant de se voir enlevée.
La présidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué son illustre entreprise,
Se desolait de la triste méprise:
Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.

(*) On rapporte qu'après la bataille de Mariendal M. de *Turenne* passa la nuit dans un moulin. Il coucha avec la meùnière. Son aide de camp en parut un peu étonné. *Mon ami*, lui dit le maréchal, *il faut bien se consoler.*

L'amour déjà troublait ſa fantaiſie.
Ce fut bien pis, lorſque la jalouſie
Dans ſon cerveau porta de nouveaux traits,
Elle devint plus ſolle que jamais.
L'âne plus fou reviot vers la Pucelle.
Jeaone s'émut, ſes ſens furent charmés.
Les yeux en feu : Par ſaint Denis ! dit-elle,
Eſt-il bien vrai, Monſieur, que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore,
Répoodit l'âne ? Oui, mon cœur vous adore.
Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
Qu'avec plaiſir je ſervis l'écuyer,
Qui vous ſauva de la fureur clauſtrale
Où s'emportait la bête monacale !
Mais que je ſuis plus jaloux mille fois
De ce bâtard, de ce brutal Dunois !
Ivre d'amour, et fou de jalouſie,
Je traoſportais Dunois en Italie.
Las ! il revint ; il vous offrit ſes vœux ;
Il eſt plus beau, mais non plus amoureux.
O noble Jeanne ! ornement de ton âge,
Dont l'univers vante le pucelage,
Eſt-ce Dunois qui ſera ton vainqueur ?
Ce ſera moi, j'en jure par mon cœur.
Ah ! ſi le ciel en m'ôtant les âneſſes
Te reſerva mes plus pures careſſes ;
Si, toujours doux, toujours tendre et diſcret,
Juſqu'à ce jour j'ai gardé mon ſecret,
De mes deſirs ſi Jeannette eſt flattée ;
Si, pénétré du plus ardent amour,
Je te préfère au celeſte ſéjour,
Et ſi mon dos tant de fois t'a portée,
Tu pourras bien me porter à ton tour.
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec ſurpriſe autant qu'avec colère ;
Et cependant ſon grand cœur en ſecret
Etait flatté de l'étonnant effet
Que produiſait ſa beauté ſingulière
Sur les ſeos lourds d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avaoce la main
Saos y ſooger, puis la tire ſoudain.
Elle rougit, s'effraie et ſe condamne,
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,

Vous concevez un chimérique espoir :
Respectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de distance est entre nos espèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendresses.
Gardez-vous bien de me pousser à bout.
L'âne reprit : L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête,
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos ?
Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
Et va coucher avec son quadrupède :
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.
Il poursuivait son discours ; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.
Jeanne écoutait ; que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille est le chemin du cœur.
L'étonnement est suivi du silence.
Jeanne ébranlée, admire, rêve, pense.
Aimer un âne et lui donner sa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France ?
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en defaut ?
Mais ce bel âne est un amant celeste,
Il n'est héros si brillant et si leste ;
Nul n'est plus tendre, et nul n'a plus d'esprit :
Il eut l'honneur de porter Jésus-Christ ;
Il est venu des plaines éternelles ;
D'un séraphin il a l'air et les ailes ;
Il n'est point là de bestialité,
C'est bien plutôt de la divinité.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi l'on voit sur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des plaines boreales,
Contre un vaisseau cinglant sur l'océan,

Vers Sumatra, Bengale ou Ceïlan ;
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetée ;
Tantôt l'abyme eſt prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît ſortir.
Notre amazone eſt ainſi tourmentée.
L'âne eſt preſſant, et la belle agitée
Ne put tenir, dans ſon émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincelèrent,
Son cœur s'émut, tous ſes ſens ſe troublèrent ;
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geſte
Etait ſur-tout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maitreſſe de ſes ſens ;
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans ;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée ;
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée ;
. . . .
L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire,
. . . .
Quand tout-à-coup on entend une voix :
Jeanne, accourez, ſignalez vos exploits ;
Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes ;
On va combattre, et déjà nos gendarmes
Avec le roi commencent à ſortir :
Habillez-vous, eſt-il temps de dormir ?
C'était la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui, la croyant dans les bras du ſommeil,
Venait la voir et hâter ſon réveil.
Ainſi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée ;
Dieux ! quel ſpectacle ! elle fit par trois fois,
Tout en tremblant le ſigne de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorſqu'en des rets formés de fils d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.

Jeanne ayant vu que Dorothée eſt là,
Témoin de tout, immobile reſta,
Pois dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla :
Vous avez vu, ma fille, un grand myſtère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi :
Si l'apparence eſt un peu contre moi,
J'en ſuis fâchée, et vous ſaurez vous taire.
De l'amitié je fais remplir les droits ;
En cas pareil comptez ſur mon ſilence ;
Cachez ſur-tout cette affaire à Dunois,
Vous riſqueriez le ſalut de la France.
Après ces mots elle ſauta du lit, (*)
Son corſelet et ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute ſurpriſe,
Ainſi lui parle avec toute franchiſe :
« En vérité, Madame, mon eſprit
Ne connaît rien à pareille aventure ;
Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,
Car de l'amour j'éprouvai la bleſſure,
J'en ſuis atteinte, et mon malheur m'apprit
A pardonner des faibleſſes aimables.
Oui, tous les goûts pour moi ſont reſpectables.
Mais j'avoûrai que je ne conçois pas,
Lorſque l'on peut ſerrer entre ſes bras
Le beau Dunois, comment on peut deſcendre
. . . .
Comment enfin on peut ſans réſiſtance,
Sans nul dégoût, en bonne conſcience,
S'aimer ſi peu, ſi peu ſe reſpecter,
Que d'aſſouvir un déſir ſi profane,
De préférer au beau Dunois un âne,
Et d'eſpérer quelque plaiſir goûter.
Vous en goûtiez pourtant, la belle Dame !
Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme.

(*) Au lieu de ces vers de l'édition en vingt-quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756 :

Après ces mots elle ſauta du lit ;
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culotte et changea de chemiſe ;
Son corſelet, &c.

Certes

Certes en moi la nature pâtit ;
Je me connais ; je ferais alarmée
D'un tel galant. » Jeanne alors repartit
En foupirant : *Ah ! s'il l'avait aimée !* (*)

(*) Le trait qui termine ce chant eft un mot connu. On a laiffé en blanc quelques vers par refpect pour les dames. Ces vers ne fe trouvent dans aucun des manufcrits que nous avons confultés, et ils portent d'ailleurs avec eux la marque évidente de leur fuppofition.

On voit en lifant ce dernier chant que l'ouvrage n'eft pas terminé ; et il eft aifé de fentir par quelle raifon l'auteur prit un nouveau plan et changea le dénouement. Suivant le premier plan, il paraît que le poëme ne devait avoir que quinze chants : tous les manufcrits antérieurs aux premières éditions n'en ont pas davantage. C'eft d'après une de ces copies que les *la Beaumelle* et les *Maubert* publièrent en 1755 leur première édition de ce poëme arrangé à leur manière. Ces éditeurs et leurs fucceffeurs, ennemis apparemment du nombre impair, et s'imaginant que les chants d'un poëme épique devaient être effentiellement en nombre rond, ont divifé la Pucelle, tantôt en dix-huit, tantôt en vingt-quatre chants, fans autre peine que d'en couper plus ou moins en deux ; car leurs éditions d'ailleurs ne contiennent, aux falfifications près, rien de plus que les manufcrits.

Ce fut fans doute pour arrêter toutes ces éditions fubreptices que M. de *Voltaire* fe détermina, en 1762, à publier fon véritable ouvrage, et en donna la première édition in-8° en vingt chants, dont fix n'étaient pas connus ; favoir, les huit, neuf, feize, dix-fept, dix-neuf et vingtièmes ; le chant de *Corifandre* en était fupprimé : dans la fuite il y ajouta encore le dix-huitième chant qui avait paru féparément en 1764. De forte que le nombre en eft demeuré fixé à vingt et un.

Nous n'avons remarqué que de légères différences entre les premiers manufcrits. Dans quelques-uns le quinzième et dernier chant commence ainfi :

Tout bon français dans le fond de fon cœur
Doit favourer un plaifir bien flatteur,
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, fon refpectable maître,
Suivi des fiens, en héros reparaître,
Avec l'objet qui feul fait fon bonheur,
Et la Pucelle, et fon doux confeffeur,
Et fon Bonneau plus néceffaire encore.
Vers Orléans conduit par fa valeur,
Il va défendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de fon vainqueur.
Le fier Chandos, malgré tout fon courage,
N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos,
Cette Pucelle et fi belle et fi fage,

La Pucelle. Cc

Se consolait avec son jeune page.
La nuit versait ses humides pavots ;
L'anglais confus poursuivait son voyage
Devers son camp ; et le roi fortuné,
Par un sentier, du chemin détourné,
Près d'Orléans rejoignit son armée,
Au point du jour, au pied d'un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie, &c.

La suite comme au quinzième chant de notre édition, page 283, jusqu'à ce vers :

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit ensuite :

Le beau Dunois après tant d'aventures,
Se retrouvant auprès de Jeanne d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives blessures ;
Depuis ce jour qu'ils s'étaient vus tout nus,
Ce dieu malin qui jamais ne s'habille,
Lui suggérait pour cette auguste fille
De grands désirs aux héros très-connus.
Mais ce Dunois si fier et si sensible,
Si beau, si frais, si poli, si loyal,
Ne savait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tous le plus terrible.
Mon cher lecteur me semble assez instruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola sur sa noble monture,
Tant célébrée en la sainte écriture.
La nuit des temps cache encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les desseins,
Quand il avait sur ses ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois en portant la Pucelle
Au fond du cœur, &c.

La suite comme au vingtième chant, page 362, jusqu'à ce vers :

L'abbé Tritème, esprit sage, &c.

Après celui-ci :

Que son Dunois n'avait pas encor fait ;

on lit :

Son cœur s'émut, tous ses sens se troublèrent,
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur ;
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent.

Elle flatta fon amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira foudain.
Elle foupire, elle craint, fe condamne,
Puis fe raffure, et puis lui dit : Bel âne,
De vos récits mes efprits font charmés ;
Mais dois-je croire, hélas ! que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore ? &c.

La fuite comme aux variantes du vingt-unième chant, pages 398 et fuivantes, fauf que les vers groffiers laiffés en blanc ne fe trouvent pas dans les manufcrits.

Il eft évident que ces vers intercallés font de la façon des premiers éditeurs, ainfi qu'un affez grand nombre d'autres vers indiqués dans les variantes des autres chants. Le premier but de ces éditeurs était, comme on l'a dit, de gagner quelque argent, et le fecond de nuire à M. de *Voltaire*, et de lui fufciter de nouveaux ennemis ; car, non-feulement ils ont fouillé fon poëme de leurs ordures, mais ils y ont outragé plufieurs de fes amis, et des perfonnes puiffantes auxquelles il était attaché. Ce font les mêmes motifs qui avaient déjà porté *la Beaumelle* à falfifier le *Siècle de Louis XIV*.

Le dernier chant de l'édition de 1756 eft fuivi de cet épilogue :

C'EST par ces vers, enfans de mon loifir,
Que j'égayais les foucis du vieil âge :
O don du ciel ! tendre amour ! doux défir !
On eft encore heureux par votre image ;
L'illufion eft le premier plaifir.
J'allais enfin, libre en mon hermitage,
Chantant les feux de Jeanne et de Dunois,
Me confoler de la jaloufe rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,
Des traits du fot, des fottifes du fage ;
Mais quel demon me vole cet ouvrage ?
Brifons ma lyre ; elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits,
Lecteur ; ma Jeanne aura fon pucelage,
Jufqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, fachent garder le leur.

Ces vers femblent tirés de quelque manufcrit ou le poëme n'était pas achevé, et où *Jeanne* ne cédait ni à *Dunois* ni à fon autre amant. Les editeurs capucins ou diacres du faint évangile les ont imprimés à la fuite de leur dernier chant qu'on vient de lire, et avec lequel cet épilogue formerait une contradiction groffière ; nouvelle preuve de l'honneteté de ces favans éditeurs et de leur bonne intention.

F I N.

TABLE

DES CHANTS

ET ARGUMENS

DE LA PUCELLE.

CHANT PREMIER.

CHANT SECOND.

CHANT TROISIEME.

CHANT QUATRIEME.

CHANT CINQUIEME.

CHANT SIXIEME.

CHANT SEPTIEME.

CHANT HUITIEME.

CHANT NEUVIEME.

CHANT DIXIEME.

CHANT ONZIEME.

CHANT DOUZIEME.

CHANT TREIZIEME.

CHANT QUATORZIEME.

CHANT QUINZIEME.

CHANT SEIZIEME.

Fin de la Table.



